

Marthe

roman

Marthe picole. Vous savez ce que c'est. Vos ongles fixés dans la paroi désossaient le corps, à présent le corps vole au gré d'un souffle et ce souffle, croit Marthe, la sauve de l'immobilité dévolue par sa condition bourgeoise. Ah, et elle vient de perdre son mari. Vous buvez, vous? Excellent pour oublier.

Marthe raconte cela.

Une femme qui refuse d'oublier.

1.

Dans le hall menant à la cuisine je glisse dans mes pantoufles à semelles plates. Deux rouleaux de graisse, houles soyeuses, bombent mon ventre. Hier, acheté en vrac amandes, noisettes, noix de cajou enrobées de chocolat. Je prends place à table. Langue (100% bio, mienne), café noir (équitable), voix d'Amalia Jackson.

Mes dents cassent les noix.

Lance traverse la pelouse devant l'immeuble. Lance est notre voisin américain. Porte de droite. Nous, on est à gauche. En faveur de l'État providence.

Lance est mystérieux. Rentre tard le soir.

Dans ma cuisine le plancher, les meubles récup, les murs sont : blancs. Ce non compris les cuillères de bois. Discussion entre JoAnne et Isabeau, mes filles, sur l'utilité du bois nu entre les aliments. Ok pour le nu, disent-elles.

Je n'aime pas le bois apparent, non peint, à vif. Sauf en forêt.

La domestication du bois me désarçonne.

Fanny claque la porte du hall. Je ne tressaute pas. Au début le Bam me noyait le ventre. Fanny, bien que je lui ai signifié ma gêne, ne peut se passer de claquer. Elle claque, claque. Isabeau, l'aînée, entreprit de fiche un mousse par-dessus la porte de fer noir.

- Ça se décollera,

je dis.

- Suffit d'une colle forte,

elle dit.

- Il y a d'autres priorités.

- Le plaisir est une priorité.

Isabeau, dix-sept ans. Sombre de chevelure. Yeux noisette. Trouve une résolution pratique aux contrariétés. Me prend au mot, pour la porte, moi qui dans leur enfance, à elle et à sa sœur, répétais Chaque problème a sa solution.

La solution est simplicité. Je suis une femme compliquée.

2.

J'abandonne les chaussons à semelles plates entre le lave-vaisselle et la porte donnant sur le jardin, chausse des talons, me prépare un café. Le matin, je m'interdis les sucreries. Je suis une ogresse disciplinée. Pas de sucre avant sept heures du soir sauf une fois la semaine.

Depuis que je ne baise plus, j'ai pris quinze kilos.

3.

Marthe, cinquante-deux ans, un mètre soixante-huit, soixante-quatorze kilos. Cheveux bruns, plutôt mi- que longs. Seins galbés, volume moyen, ayant allaité. Jambes quelconques, grasses sur le haut depuis que. Sur le visage les sourcils désépaississent. Obligée de les foncer. Yeux verts, nez droit, incisives irrégulières. Lèvres banales.

Une femme ressemblant à d'autres femmes.

4.

JoAnne hier dans la soirée émit un charabia dont je déduisis qu'elle ne voulait pas, le lendemain, aller à l'école.

Jo séduit et rassure.

Je séduis et déconcerte.

Jo a gagné, côté gênes paternels. Le mien était un angoissé. Mon père.

- T'as fait du café ?

dit ma cadette.

Mon cul prend appui sur l'évier. Talons de verni noir, robe longue, bleu électrique, souple comme le ventre d'un ballon gonflable. Jo, rassurante. Pas angoissée pour un clou. Fond dans l'espace de mes bras, qui se referment sur la chaire chaude.

- Fanny est sortie, la porte n'a pas fait de bruit,

elle dit, tête posée sur mon épaule. Elle serre son corps contre moi. Fort.

Je n'ai pas de mots pour dire l'exquis de la situation.

Les mots sont des filets tueurs de dauphins. Nos émotions sont des dauphins. Nos émotions sont intelligentes, les mots peuvent les faire crever.

- La mousse d'Isabeau, ça fonctionne,

dit Jo, avec dans la voix une pointe d'ennui.

- Tu comptes faire quoi, aujourd'hui ?

je dis.

- Tour Eiffel ?

Jo mange les corn-flakes à grosses cuillerées, avale d'un trait le lait, passe sous l'eau le bol, m'embrasse le front, dit :

- En route pour Panam.

- Ta sœur ?

- Rien que toi et moi, maman. Depuis l'enterrement, ça n'est pas arrivé.

L'enterrement. Comme elle y va.

5.

Il pleuvait. Ça sentait le chèvrefeuille. Il ne faisait pas vraiment froid. Mon cousin Charles avait garé sa voiture rouge (cabossée) pile face à l'entrée de l'église.

Je portais une gabardine courte et noire.

J'avais dit à mes filles, qui enterraient leur père Je vais demander à Charles de bouger sa voiture. Jo avait dit C'est pas grave, maman. Isabeau m'avait entraînée, bras sous le mien. On s'en fout des bagnoles, elle avait dit.

6.

- Je l'ai trouvé,

dit ma lionne à l'hirsute crinière, faisant allusion au pantalon égaré.

Charles était reparti sans passer par le cimetière. Ça avait fait un trou. Devant l'église.

Marcel, il s'appelait mon mari. Dans notre lit, sa main me tâtait le nichon quand son cœur arrêta de battre.

- Y a de l'essence dans la voiture ?

dit Jo.

Marcel venait d'en acheter une.

- Sur l'autoroute nous ferons le plein,
je dis, passant une robe courte et noire.

Je suis asymétrique comme nana. Je veux dire : mon caractère. Le noir me va mieux qu'autre chose. Qu'une couleur, par exemple.

Jo capte mon regard, lève le pouce. Dans le hall, je décroche ma gabardine. Non. Veste blazer d'homme. De Marcel. Mauve moiré tachetée de brun. Carrure trop large pour mes épaules.

Je retrousse les manches.

- Prends un manteau,

je dis à ma fille.

- Les ados n'ont jamais froid, maman.

Jo actionne le verrouillage automatique de la voiture allemande gris sombre métallisé, pénètre côté conducteur, démarre le moteur, passe sur le siège passager. Je me glisse dans l'habitacle. Tends la gabardine sous les fesses. Le ciel est bleu.

- Là, dit Jo, je serais en train de subir le cours de math.

Ayant posé son baffle en équilibre sur le tableau de bord (Hé les constructeurs, vous z'avez pas d'ados ?), Jo s'enfonce dans le siège, enclenche l'appareil, l'éteint, se tourne sur moi qui effectue une manœuvre, me demande la permission de, je quitte le trottoir direction l'autoroute, je : Yes, Musique.

- On sortira en boîte, à Panam ?

j'ajoute, enclenchant mon clignoteur.

- Faut revenir pour Isabeau,

dit Jo.

- Elle mangera chez Fanny,

je persiste, regrettant que ma blague ne suscite point le rire.

Là-dessus, MC (Machin Chose) sort une voix embellie par l'ingé son.

Je veux la joie.

Un truc à réveiller les morts.

7.

Tu tombes, tu te relèves. Tu prends un abonnement au hammam, visionnes tout Cukor, jettes la moitié de tes fringues.

Un tas de gens, pas tous, ont le pouvoir du sphinx. Genre tu déploies les ailes même si un connard les macula de plomb.

L'énergie, tu la prends. Elle est là. Tu tends la main.

Moi, ces temps-ci, quand je tends la mienne je touche du bois.

Le bois sec du sarcophage.

8.

- Je n'aurais pas dû prendre Porte de la Chapelle,

je dis, levier de vitesses au point mort.

- Plein d'arabes,

iconoclaste Jo.

Elle détache la ceinture, colle le front au pare-brise. Se redresse, ouvre la portière, sort, claque la portière, marche le long de la voiture. J'enclenche la première. Jo se tourne sur moi. Sourieuse. Seconde vitesse. Jo accélère le pas, rit. J'envie la mère qu'elle a. Troisième. Je dépasse Jo. J'entends la main taper la tôle du coffre. Je regarde dans le rétroviseur. La voiture me suivant est à bonne distance, camionnette blanche dont je ne distingue pas le conducteur. J'actionne les feux de

détresse, ralentis. Jo s'engouffre dans la bagnole.

- J'ai cru que tu partais sans moi,
elle dit, essoufflée.

Édith Piaf, dans l'enceinte, chante. C'est beau.

9.

- Message de ta sœur,
je dis, tendant mon téléphone. J'hésite à me faire avaler par le boulevard, sur la droite, ou me perdre vers la gauche.

- Emoticons,
dit Jo, nez sur mon smartphone.

- Appelle-la.
- Elle est en cours.

Je prends à gauche. Pour l'État providence.

- Je fais quoi ?

dit Jo.

- Éteins nos deux portables.
- Ensuite ?
- Je trouve un parking, on prend le métro.
- Ça coûtera blindé.
- M'en fous.
- On est fauché je te rappelle.
- T'as besoin d'un sac à main, on t'achète un sac à main.
- A Paris ?
- Ouais M'dame.

Je me laisse aspirer par la langue d'un parking souterrain. Cela me coûtera, pour une journée, le montant de quatre sacs à main dans une boutique de seconde-main. L'argent, ce n'est que de l'argent. Dont l'unique fonction consiste à être dépensé.

- J'ai besoin d'un café,
je dis, me sentant mutine plus cinq kilos de trop. Dix. Quinze.
- Avec boule de meringue, pellicule de crème au beurre, flocons de chocolat,
j'ajoute, sur le trottoir, passant le bras sous celui de ma fille cadette.

- Chocolat tralala,
dit Jo, que le ridicule ne tue pas.

10.

- Je t'aime fort,
dit-elle, m'embrassant.

Il manque au sac une floche. Je le fis remarquer à la vendeuse, chemisier jaune bandeau noir aux cheveux. Vous feriez un prix ? je dis. Marchander, c'est plus fort que moi. Impulsion sertie en mon cerveau par l'extravagant Marcel. Mon mari. Feu.

- Fêtons cela,
je dis poussant la porte d'une brasserie.
Revenue des toilettes, khôl ajouté sous l'œil, poudre sur le nez, je m'assieds, m'appêtant à demander à Jo l'objet de sa commande, quand mon attention se pose

sur une jeune femme, tête appuyée sur la baie vitrée, paupières closes.

- Elle va...

je dis, quittant ma chaise. La fille tombe de la sienne, côté vitre. Se relève, se rassied. Passe la main dans de longs cheveux blonds. Des cheveux ondulés.

- J'ai déjà passé commande,

elle me dit.

- Maman ?

dit Jo.

Mes yeux ne quittent pas ceux de la femme blonde qui les baisse à présent.

- J'ai trop bu,

elle murmure.

Un garçon de salle débarque devant elle. Porte des chaussures à bout carré. Beurk.

- Madame voudra-t-elle l'addition ?

dit-il à la femme, ramassant d'autorité verre et pichet tombés avec le corps. Je me tourne sur Jo. Elle opère un signe du menton. Enfin, je crois. Signe que j'interprète pour un *oui*.

11.

- Je croyais que vous ne rentriez qu'à minuit,

dit Isabeau, dans le halo de sa lampe de bureau. Elle porte des lunettes pour étudier. Isabeau étudie beaucoup.

- Ça sent l'alcool, non ?

elle dit, crayon en bouche.

Parfois j'aimerais que ma fille aînée lève le cul de sa chaise dans un éclat de rire.

- Nous avons ramené quelqu'un,

je dis.

- Ok, dit Isabeau.

Et replonge dans Habla espagnol page 32.

Je ferme la porte de sa chambre, laquelle se situe après celle de sa sœur dans le couloir vers la cuisine. Autant la chambre de Jo est-elle une grotte aux mille étoiles (guirlandes de Noël, Emmaüs), autant le refuge d'Isabeau est-il monacal.

Une semaine après la mort de son père, la collection de peluches n'y était plus, ni les posters de Yoko Tsuno (grand amour de Marcel), ni la minuscule lampe d'opaline ramenée d'un voyage rien que lui et moi.

Ne vaut-il pas mieux que ma fille se jette dans les études plutôt que dans le désespoir, mare putride par-dessus laquelle la nuit refuse de faire place au jour ?

Je m'y connais, en nuits interminables.

- Où dormira-t-elle ?

dit Jo, à propos de la passagère.

- Dans le bureau de papa,

je me surprends à dire, un rien péremptoire.

La femme blonde s'est assoupie pendant le trajet. Elle empeste l'alcool. Jo imposa la vitre ouverte. J'ai mal à la gorge.

Je m'ouvre une bière.

On frappe à la porte. Fanny.

- Qu'est-ce que vous faites là ?

elle demande. Entre ses mains, un plat couvert d'aluminium.

- Hachis Parmentier, elle dit. Pour Isabeau et moi.

- Isabeau devait dormir chez Lucette.
- Lucette est avec son curé.
- Qué curé ?

je dis, guettant en mon for intérieur le premier signe de l'ivresse (bras levé avec drapeau donnant le départ).

Fanny dépose le plat sur la table de la cuisine. La femme blonde lui sourit on dirait un moineau. Pas un aigle.

- Lucette a un neveu assermenté, dit Fanny. Soutane et col romain. Monsieur est universitaire, donne des conférences, voyage. A se demander quand il baise.
- Vous voulez une bière ?

je demande aux deux femmes.

Les yeux du moineau s'illuminent.

12.

Emma et Léo vivent au deuxième. Ils ont deux ados, un garçon, une fille, copains des miennes. Léo aime Emma. Il a trouvé une fille sur un site de rencontre. Ils ont pris un verre. La fille est mariée. Léo et la fille s'aiment. Emma ne supporte pas que Léo ne soit pas « à cent pour cent avec moi dans sa tête tu comprends ? ». Emma parle de partir avec les mômes. Bon dieu, comment arracher de la tête de Léo l'idée fixe de l'amour ?

- C'est pas une idée, la passion,

dit Isabeau un soir à table (escalope de veau citron).

- Je t'écoute,

je dis, dans ma petite robe noire.

La sensation de passion (ayant pour objet un homme) me déserta deux ans avant la mort de Marcel. Ménopause. Sans doute.

- La passion est une question d'hormones, dit Isabeau. Le vivant hurlant à l'accouplement.
- Même pas,

dit Jo.

Tandis que je portais aux lèvres un vin rouge d'Alsace, Jo déclara La passion est une maladie qui rappelle à l'humain combien la paix est précieuse et le manque ne l'est pas.

Je préfère la version d'Isabeau.

La passion est un cri.

13.

- Juan et Léopold m'ont apporté des coings,

dit Fanny.

- Ils sont de retour ?

dit la voix perchée sur le haut du corps de ma fille Isabeau qui fait un mètre septante-cinq.

- Qu'est-ce que je peux foutre avec des coings ?

dit Fanny, regardant du coin de l'œil la fille blonde face à elle remplissant, tremblante, un verre de bière. La fille ne se présente pas. Ne pose pas de question. Nom d'un chien, Fanny, on n'est pas sur terre pour tirer la gueule.

- Fanny, je dis, je te présente Karen, que nous avons rencontrée à Paris.
- Tu veux du saucisson, Karen ?

dit Jo, plaçant sur la table une tablette de bois + chorizo.

Karen sourit.

- Faut que je mange,

elle dit.

- Oui,

disons-nous, Jo et moi.

- Léopold et Juan étaient partis depuis deux semaines,

dit Isabeau, de l'embrasure de la porte de sa chambre.

- Ce n'est pas de Pékin qu'ils m'ont ramené les coings.
- Ça rime,

dit Jo. Karen sourit. Nous la regardons. Jo se tourne sur moi. J'y vois le regard de son père. Humanité. C'est bateau, mais c'est ça. L'humanité comme je l'aime. Généreuse, bienveillante, audacieuse.

- Si je faisais des frites ?

je dis, me levant.

La porte d'entrée de l'immeuble claque.

- Les mousses ne tiennent pas,

dit Jo.

- Tu n'avais qu'à les mettre toi-même,

dit Isabeau, de sa chambre. Et d'ajouter : Moi je mange avec Fanny du hachis Parmentier.

Je me sers une seconde bière.

Dionysos est généreux, bienveillant, audacieux avec les gens traversant une peine transitoire. Il ne l'est pas avec les skettés de l'âme. C'est ça qui est terrible. Les amochés de la vie n'ont pas droit à la consolation d'un dieu.

14.

Au marasme les très riches ont libre accès. Marasme : terme indiquant qu'il ne se passe rien.

Les pauvres n'y ont pas droit. S'ils s'y vouent, ce sont des fainéants.

15.

Cri émergeant du hall de l'immeuble.

- Nom de dieu, dit Isabeau sortant en furie de sa chambre, pas moyen qu'on ait du calme.

Une masse gît au pied des escaliers, détroussée de la cheville au nombril. Sur l'entrejambe, on distingue Spiderman. Lucette descend marche par marche. Elle porte des souliers d'un autre temps, noirs à boucle.

J'entends Fanny parler dans ma cuisine.

- Réagis, maman,

dit Isabeau, me donnant du coude.

Je tends la main à la silhouette étendue au sol.

- Je peux aider ?

demande Georges, du premier.

- Rentre chez toi,

dit Lucette à son mari.

Je guette Georges, à lui tendre un sourire. Au moment d'entrer dans son appart (de chez lui descend une odeur : poireaux, javel, sperme ?), le corps de Georges agite le torchon qu'il a en main.

J'ai gagné ma journée.

Une main musclée s'empare de la mienne. Je vois, indistinctement, sur le palier du haut, le corps de Georges suspendre le mouvement du va-devant.

- Je suis sauvé,

dit le titulaire de la main.

Qui époussette la soutane revenue aux chevilles. J'ai vu le slip Spiderman. Je me retourne sur les filles. Elles se marrent à petits bruits. Elles ont vu *aussi*.

- Vous allez bien ?

je demande, posant à nouveau les yeux sur le haut de l'escalier. Georges est retourné à la vaisselle. Je me déplace d'un pas sur la gauche, à vérifier s'il a fermé sa porte, quand je réalise que la main est toujours dans la mienne.

- Votre nom ?

demande le soutané, toujours à terre.

- Marthe, dit pour moi Lucette. Mon petit, tu as effectué un volplané.

Le garçon a les yeux myosotis. Il retire la main.

- Spiderman n'eut pas le temps de dégainer,

je dis.

Lucette ne rebondit pas.

- Je te présente mon neveu. Le fils de Brigitte,

elle dit, me désignant l'homme sans âge.

- T'as parlé de faire des frites,

dit Isabeau, dont les cheveux sombres sont tressés sur la tête. Classe folle. Jeans, chemisier blanc. Jo se tient aux côtés de sa sœur, dans un sweat. ALOC y est écrit par-dessous le sigle Pepsi. Ses cheveux longs sont éparpillés.

Je lis dans les yeux du gars qu'il aime. Nos regards, à lui et moi, parlent. Ils parlent *Frites*. Le gars aime les frites.

Lucette dit Rien de cassé ?

Le gars amorce un redressage, laisse échapper un cri. Qui est un râle. La tante sourcille. Isabeau dit Des frites, maman ?

Au jeune gars je dis, mains le long du corps comme la gamine regardant sa mère communier langue tirée face au curé, Voulez-vous entrer?

La porte de l'étage se ferme. Georges n'est pas intéressé. C'est l'heure de son polar à la télé, il verrouille à double tour. Et de son whisky.

Lucette soupire, le prêtre recule, dos courbé, on dirait un impotent je pense à Spiderman. J'ouvre la bouche, la ferme. L'ironie me vaut des ennuis. Les gens trouvent que j'exagère. Ketchup ? je demande. Lucette répond Oui. Elle se détend. L'autre a une main sur la hanche. Lucette dit Le petit s'appelle Armand.

16.

L'idée d'éplucher trente patates me procure un coup de mou.

- J'en pèle combien, de pommes de terre ?

dit Jo.

- On achèterait des congelées ?

dit Isabeau, appuyée mains dans le dos contre le chambrant de porte.

- Suis-moi, dit Fanny agitant une clé de voiture. Deux paquets de deux kilos c'est ok ? Vin blanc, rouge ?

- Pour moi, rouge,

dit le petit curé tout courbaturé.

J'entre dans la cuisine, inquiète de notre invitée. Karen pleure. Elle boit au goulot un fond de bière. Essuie ses larmes quand j'approche. Elle dit Puis-je vous aider ?

- Qui c'est, celle-là ?

demande à son propos, non sans agressivité, la douce Lucette. Je soupire. Lucette tend la main. Bonjour la belle, elle dit à Karen.

Quelqu'un décapsule une bière dans mon dos. Jo propose la bouteille au petit curé (1 mètre 80). Je m'apprête à dire à ma fille C'est du vin que le gars boit. Celui-ci accepte la bière. Jo, au préalable, avale une gorgée. Elle dit Au calice, on boit fraternellement, non ? Karen sourit. Je dis à Jo Mets-nous du Billie.

J'éteins la lumière du vestibule. Jo sort d'une armoire basse trois bougeoirs, allume les bougies, elles sont blanc crème. Karen demande où trouver une nappe. Jo dit Je te montre. Je m'assieds.

- T'es pas en forme, toi,

dit Lucette.

Je voudrais une folle énergie, style moineau voletant autour de Cendrillon. Au lieu de ça, un corbeau bouffe la citrouille.

Marcel m'aurait assise d'autorité, aurait placé une bière devant moi, aux fourneaux se serait activé. Au passage, aurait posé sa large main sur mes cheveux.

Je lève la tête. Du hall me parvient le rire d'Isabeau. Rien n'est impossible.

17.

Depuis qu'il est parti vers la poussière du corps, Marcel ne me manque pas. J'avais soifffement besoin de solitude.

18.

Envie de flammes sautillant dans la cheminée. Avec feu mon mari, mes désirs étaient par moi énoncés, par Marcel réalisés. La plupart du temps. Enfin, ça arrivait.

Je m'accroupis. Craque une allumette. Le feu prend. Aussi simple que ça.

Billie chante *Blue Moon*. Nous dressons la table dans le salon.

Mes filles font claquer une nappe blanche. J'assiste debout à leurs mouvements. Karen me met en main un verre de bière. Elle dit Merci pour tout. Porte aux lèvres un jus de tomates on dirait.

Dans mon salon, j'enfile la volupté de marcher. Le feu dévore les bûches de frêne l'appétit lui vient en mangeant. Je me laisse tomber dans le fauteuil de velours jaune à côté du vert tourné vers la lumière naturelle qui est en journée le soleil au cœur de la vaste nuit (j'ergote à propos de l'univers trop noir pour être viable, l'humain étant né sous une bonne étoile).

Par sms je convoque Emma. On inviterait les étudiants ? dit Jo, cul sur l'accoudoir de mon fauteuil. Je lui caresse la joue. Bien sûr, je dis. Elle dit : Ce serait mieux que ce soit toi qui le fasse, maman, please.

J'envoie un sms aux dénommés Léopold et Juan qui, depuis trois mois qu'ils occupent l'immeuble, ne mirent jamais mis les pieds ici. Tu irais chercher

Georges ? je dis. Jo m'embrasse le front. Je la retiens par le poignet. Tu ne sors pas d'alcool fort, gin, vodka. D'accord ? Jo dit Au cas où, Karen ?

19.

Un jour que Marcel réglait ses comptes devant les filles et une bouteille de whisky irlandais, je lui en fis le reproche. Plus tard en hurlant, sur notre lit, il me secoua. Comme un cocotier. Mes pensées me tombaient sur la tête. Ça ne faisait pas du bien.

20.

Nous sommes l'immeuble réuni. Mes sens : dépouillés de boucliers. Le chemin est alors aisé, jusqu'à mon cerveau, pour les sensations tous genres surtout les sons.

Billie buvait.

Qu'est-ce que Billie fait du bien.

Lance, notre voisin de droite, revient le jeudi, 20h, de son cours de yoga. J'espère qu'une de mes filles aura l'aplomb de l'inviter. N'en faire pas trop avec les mecs ils détestent ça, disait mon père. Chasseur de mes deux.

– Qui invitera Lance ?

dit Fanny.

Je lève sur elle des yeux surpris. Lance ? je dis. Fauchetonne de mes deux.

– Jo frappera à sa porte,

je dis évasivement.

– Maman !

riposte cette dernière, à qui notre voisin américain fiche la trouille et puis Léopold entre dans le salon, Juan sur les talons et Jo passe la main dans les cheveux.

Juan est grand, épaules étroites, nez fin. Expression quelconque. Désabusée ?

Léopold est plus bas, robuste, mains de sculpteur (pataudement adroites). Le gars est ambivalent j'aime ça. Les filles disent qu'elles ne trouvent jolis ni l'un ni l'autre, ils ont vingt-quatre ans. Juan possède une voix de ténor, Léopold un pantagruélique rire. J'observe l'adolescence. Mes filles cachent leurs manières amoureuses.

J'enrage quand la copine de Jo, Sonia, passe des soirées à la maison parmi nos convives. Les ados de sexe mâle la bouffe des yeux. Sonia a des minauderies. Je m'en ouvre aux filles. Elles rétorquèrent que leur amie avait le don du *naturel*. Naturel mon cul. Elle titille la bite pas sortie de la cage à qui le rugissement du lion semble nec ultra. Ça me crève le cœur, le succès de la petite Sonia.

Je me dis Mes filles auront d'autres publics.

Certes.

La beauté des unes est capable de faire la tristesse des autres.

Il m'est arrivée d'être jalouse. Mais j'avais une arme. Qui était de *me sentir* belle.

– Isabeau c'est de l'argenterie ça ne va pas au lave-vaisselle.

– Karen dit que c'est classe, ok ?

Les couverts de ma grand-mère n'ont pas vu le jour depuis un an, doivent être tapissés de verrues.

Adolescente, j'avais le choix entre banalité et singularité. La singularité, c'est marcher pieds nus dans la mer, avoir mal au crâne malgré la beauté du vent, maudire de n'être pas capable de servir à quelque chose si ce n'est cuisiner une

lasagne au saumon, d'embrasser ses enfants, de sourire au petit-déjeuner. La singularité, c'est écrire des romans et n'être pas publiée et continuer d'écrire. Ne servir à rien pas même au saumon le pauvre.

J'avais quatorze ans, je frayais parmi les fantômes d'Honoré (Balzac). Je décidai de me sentir belle. Je n'étais pas de celles qui disparaissent à l'arrivée d'une petite pute. J'en serais une, capable d'amour. Une fausse catin. A côté de la plaque. Dont on ne sait où elle veut en venir.

Je serais l'incertaine.

- Maman, on les met quand même au lave-vaisselle ?
- Les verrues de ton arrière-grand-mère ?

Karen sourit. Elle en est. Au nombre des putes.

J'ai cinquante-trois ans.

J'ouvre la fenêtre de la cuisine, allume un cigare, Chet Baker la joue mélo. Envie de tambours. D'acte sexuel dé-bridé. D'exagération, d'inattendu, de cadeau non mérité.

Fanny me retire des lèvres le cigare, ferme la fenêtre, dit Marthe, les frites ne suffisent pas on est quinze à table.

13.

Georges pose des boîtes de conserves entre les couverts. Isabeau les fait disparaître au fur et à mesure. Georges pose et pose et Chet chante. Juan sert du rouge au curé. Lucette, Karen, Emma, Fanny s'affairent dans la cuisine une salade je pense.

- Maquereau à la moutarde,
dit Jo à propos des conserves de Georges.

- J'adore,
dit Léopold. Son rire est pas mal. Mais pas inattendu. Pas magique à tous crins. Il ne réveille pas.

Léo débarque, débonnaire, avec deux bouteilles. Jo lui saute au cou. Ils arrivent ? elle demande à propos des deux ados les progénitures. Léo mime avec les doigts l'engance du téléphone génocideur. Jo hausse les épaules, dit C'est ce qu'on verra. La porte s'ouvre, Lance apparaît. Sensation de plonger dans un lac gelé. Ça y est. Je suis réveillée.

14.

Il en était ainsi, du temps de Marcel. Je buvais, trimballais ma lassitude parmi les rires jusqu'à ce que l'indifférence raie le tout. Comme le mot englouti sous un trait d'encre.

Avec l'alcool, Marcel arrivait plus rapidement au non-retour.
Marcel avait-il un si grand chagrin ?

15.

Le curé bénit les frites, Fanny l'a demandé. Léo se retient de rire. Karen regarde fixement, dans l'assiette, le mort-maquereau. Lucette contemple le mur. Léopold pose les yeux sur moi. Je me tourne sur Lance, il sourit dans le vide. Emma a les paupières closes.

Le silence est. Sans attribut. Est.

Demain ils annoncent ciel bleu.

Demain j'aurai hâte de m'acquitter du boulot, mi-temps dans une association de lire/écrire pour personnes migrantes. Vu que je suis universitaire ce qui n'était pas requis pour le poste, je suis plutôt pas mal payée.

A treize heures je sortirai de la maison à deux étages où je donne cours triples chaussettes aux pieds sauf quand il fait si chaud qu'on ouvre les fenêtres alors qu'il gèle, la contradiction me fait rire je vous dis.

Le ciel sera bleu, je marcherai dix minutes jusqu'au métro, quatre stations, j'achèterai chez Janine de quoi me fabriquer une baguette jambon-fromage-cornichons-œufs-tomates-oignons. Je croquerai dans le pain. J'écouterai un podcast.

La curiosité fait se dilater mes neurones. Comme un vagin qui mouillerait sous l'attrait d'une promesse.

– Vous voulez un scoop ?

dit Georges, tandis qu'Armand le curé opère le signe de clôture (de la croix). Gros yeux de Lucette sur son mec. Fanny fronce les sourcils. Emma a les yeux fermés. Je porte à la bouche mon verre. Je bois tandis que Georges parle. Je dépose le verre, majeur et pouce agrippés au pied.

– Sans blague ?

dit Juan par-dessus ce que j'entendis d'une oreille.

– Sans blague,

affirme Georges.

Thierry Salmain, premier-ministre, s'installe trois numéros plus loin.

De la cuisine je verrai marcher Salmain. Il est joli garçon.

Je porte aux lèvres le verre dont j'avale cul-sec le contenu. Salmain s'engouffrera dans une voiture sombre, le chauffeur enfoncera l'accélérateur, hop. Derrière la vitre je porterai à la bouche un café brûlant avant de me mettre à taper les touches de mon laptop.

J'avais pas envie d'une vie à trois cent à l'heure. J'ai pas les gènes pour ça. Écrire est la parade que je trouvais. On nous fourre dans la gueule l'orthographe la grammaire la conjugaison depuis l'âge de trois ans. J'avais l'outil. Trop de mots tout le temps dans ma boîte crânienne à la longue elle aurait explosé. Sous l'impact d'une balle ? Écrire me vide comme on soulage une vessie.

J'essayai la couture, la cuisine, le jardinage. Ça ne venait pas. Les mots, eux, accouraient.

Hier j'ai envoyé à une maison d'édition, à nouveau, mon précédent manuscrit. Par mail. La première salve fut lancée il y a trois mois. Nulle réponse. Ils ne répondent pas si le texte ne les intéresse pas. Je continue d'écrire. Seule chose que je sache faire.

Et gérer un groupe de socio-déracinés, ça oui. J'amène mon public à puiser dans l'imaginaire qui est l'inconscient qui est la mémoire enfouie. L'univers en mouvement avec : quelques étoiles, qui pètent parfois, des trous noirs (auxquels personnellement je comprends que dalle), d'éphémères comètes. J'obtiens de mes économique-analphabètes des histoires, avec peu de mots, d'une violente poésie.

Je continue d'écrire. Comme vous continuez de jouer chaque jour du piano même si Deutsch Gramophone décida de ne pas de faire de vous une star. J'écris pour me soulager de vivre.

Parfois, je me dis que l'humain est une erreur de la nature.

J'écris cela. J'écris ma vie.

Demain le ciel sera bleu.

Salmain dans les parages, la valeur immobilière du quartier montera en flèche. J'écouterai Karen parler de ses pleurs. Je saluerai Lance notre voisin américain avec une sourire entendu. Les deux étudiants du premier me salueront d'un air entendu. J'écouterai seule face à mon ordinateur le concerto n°2 pour piano de Sergei Rachmaninov par Daniil Trifonov, Deutsch Gramophone. Je m'interdirai le bonheur, prétextant la misère de mes frères humains.

Demain, par dessus un café noir brûlant, j'écrirai la réplique suivante :

- J'ai le droit d'être *super* heureuse.

16.

Cette nuit Karen se leva à deux reprises, direction les toilettes, où elle se moucha à gros sanglots. Par miracle mes filles ne furent pas réveillées. La veille, avaient fait la fête. Moi aussi. L'immeuble entier. Quinze personnes. Plus le curé. Plus Karen l'inconnue bavant de larmes la nuit dans mes couloirs. Merde.

J'enfile une capeline blanche angora. Cadeau de ma belle-mère. Qui a rétréci au lavage. La capeline. Trop large pour mes épaules. Maintenant Jeanne est mon amie. La belle-mère. Du temps de la capeline, ne l'était pas. Reçue à Noël. Une capeline nom de dieu, à trente-trois ans. J'en ai vingt-deux de plus. Au lavage les mailles se resserrèrent. Je noue le cordon de satin, jette le café dans l'évier je l'aime brûlant. Le café.

Pas tiède.

Dans ma robe bleu électrique tombant aux chevilles, capeline en carapace/tasse à la main, je tourne le dos à la rue où s'implantera Thierry Salmain premier-ministre c'est ce qu'on verra. Je ne crois pas aux contes de fée. Quand un truc vraiment enchanteur se profile, je claque le livre. Ils vécurent heureux mon cul. Tout a un prix. Personne ne fait cadeau. Ne vous emballez pas.

On vous mentit pour que, enfant, vous ne vous suicidiez pas.

Quand il y a quelque chose de beau il y a autre chose derrière. Un intérêt. Ayez peur, braves gens.

17.

Marcel quitta notre précédente maison, de pierres et de vergers, pour me satisfaire. J'en avais marre de prendre la route pour la capitale. Mon mari donna son tracteur à un voisin. Les filles étaient folles de joie : vivre en ville, la panacée. Au début je sortais quasi chaque soir. Copines, théâtre, conférences. Je me lassai. N'en soufflai mot au mari. Qui avait laissé son cœur à la campagne, la vaste maison, les arbres fruitiers, les poules, la grange, les bottes, le bois, le potager, le tracteur pour moi.

Je ne voulais pas vivre hors du monde reliée par internet. Je voulais la chair humaine. Je voulais des haleines, des rires, de la bouffe italienne.

L'immeuble que nous occupons à présent n'a pas d'allure. Deux étages, appartements de part et d'autre, façade blanche.

Nous le visitâmes par un après-midi pluvieux. L'appartement, en rez-de-chaussée, était doté de deux garages. Derrière l'agent immobilier, Marcel traînait la patte, mains aux poches. J'étais excitée. Je me retournais sur mon mari, riant en fillette et lui me souriait. Merde.

Le troisième des garages, celui au milieu des deux autres, appartenait à une vieille

dix numéros plus loin. Marcel dit, dans le salon de thé rose où je le traînai après la visite (il portait son pull gris irlandais), Si nous disposons des trois garages le jeu en vaut la chandelle. Je plantai la cuillère dans le merveilleux. Le café était froid. Meringue, copeaux de chocolat. Rendons visite au proprio, je dis.

J'eus envie d'une bière.

La bière permet de ne pas regretter ne m'être pas suicidée enfant. Ça vous écœure, ce genre de confession ? Claquez le livre.

Les désespérés rient beaucoup.

Peut-être davantage que les gens sans abîme.

Le lendemain sans le dire à Marcel, je ramassai les filles à l'école, sonnai à la porte de la vieille/cactus aux fenêtres. C'est pour ? dit-elle, dans l'entrebâillement. Le garage, répondis-je. Les filles et moi suivîmes la vieille glissant dans ses chaussons. La maison était sombre. La tristesse tirait la langue à chaque coin. Pauvre tristesse. La bique s'assit nous restâmes debout. Jo se rongea les lèvres, Isabeau soupirait elle avait faim.

– Je n'ai pas besoin de ce garage,
finit-elle par lâcher.

– Vous nous le vendriez ?

– Vous êtes dans quelle religion ?

– Catholique de chez le pape,

dit Jo, sortant de dessous le chemisier un médaillon.

– Qui est-ce ?

dit la vieille.

– Saint-Christophe avec Sainte-Marie.

– Les deux ensemble ?

– Marie n'aime pas quand Christophe roule trop vite.

– Trente mille euros.

– Pour un garage ?

hoquetai-je.

Les contes de fée sont faits pour les fées, pas pour les humains.

– Six mille hamburgers,

dit Isabeau.

– J'en parlerai à mon mari,

clôturai-je.

Dans la rue, je déboutonnai mon manteau.

– Tu as vendu ta voiture, maman. Tu as l'argent.

– Pour une cuisine américaine.

Nous lunchâmes chez Burger Krasse.

Marcel dit, le soir : On prend.

17.

Le fait est, qu'avec la cour, la pelouse, les trois garages, ça triplait la surface.

18.

Je traverse le salon, quinze mètres sur huit, qu'était jadis l'espace devant les garages. Dans ceux-ci, en rognant sur la cour à ciel ouvert (à qui nous offrîmes un ciel de charpente) nous fîmes 1. notre chambre à coucher et salle de bain, 2. un

bureau pour moi, 3. un pour Marcel. Le salon, sis dans l'ex-cour, est inondé de clarté via des puits grevant la toiture. Cela coûta un max. Marcel venait d'hériter. Il ne savait pas qu'un an plus tard il mourrait en pinçant mon téton.

Le tout a de la gueule.

7h01. Infos.

« Thierry Salmain se domicilie dans la commune d'Ixelles dont on dit qu'il pourrait briguer le maïorat après le élections ».

Je regarde par la fenêtre. Pluie.

Un enfant ne se suicide pas. La vie lui entre par les pores (en astronomie, *pore* signifie Petite tache solaire souvent éphémère se composant d'une ombre sans pénombre).

Un jeune adolescent, en général, ne se suicide pas non plus. Il mise sur la perspective de l'amour, la famille, les voyages, l'amitié, la fête, l'argent, la passion d'un métier. Il n'a pas tort. Chacun des paradigmes apporte son lot d'exaltation. Mais après ? Quand on réalise que ni dieux ni hommes ni veau d'or ne guérira le désespoir ?

Je me sers un café.

17.

Le médaillon que portait Jo ce jour-là, chez la propriétaire du troisième garage, était un portrait du Che.

18.

Le corps, prenant de l'âge, fabrique moins de collagène. Les hormones installent des transats. S'y prélassent. Ont assez donné. Conséquence : le taux d'œstrogène diminue. La production des glandes sébacée ralentit.

Je ne sais pas vous, mes cheveux frisent je suis obligée d'y foutre de l'huile pour en rabaisser l'excentrique épaisseur. Note que l'huile et le transat, ça va ensemble. Suffit d'être ok pour la sieste.

Devant mon miroir, à appliquer une énième formule d'huile traitante (je devrais les fabriquer moi-même mais c'est plus fort que moi, le bras les fiche dans le caddie lors de mes courses, par facilité),

devant mon miroir à appliquer une quarante-troisième formule d'huile traitante, je parle à Dieu que je nomme *Grand Architecte* depuis la lecture de *La faim du tigre* de René Barjavel. Dieu de la vie se perpétrant. Ni bon, ni mauvais. Architecte de l'univers en expansion.

– Marthe, disposez-vous d'une seconde salle de bain ?

Karen.

J'entrouvre la porte. Je suis nue, je passe la tête.

– J'ai terminé dans trois minutes, je dis. Prends-toi un petit-déjeuner il y a du café.

– Je bois du thé.

Je ne sais que répondre. J'opère un sourire.

Il n'y a qu'au téléphone que l'impact du sourire soit nul. Je m'oblige à rire, au téléphone. Le plus souvent je suis maladroite avec les mots. Je regrette ceux que je viens de prononcer, je me morfonds ayant raccroché, ça me fiche le moral qui a davantage de scrupules que les hormones à hausser les épaules avant de se foutre

dans un transat.

Je referme la porte de la salle de bain.

Grand Architecte, une chose m'échappe. Pourquoi avoir créé chez l'humain la capacité de s'adresser à un dieu ? S'il est de mon bien-être, Grand Architecte, que je ne m'adresse plus à toi, fais-en disparaître la propension. Tu actionneras le grand effacement, raieras de ma tête ton nom, te cacheras de moi. Je t'aime, Grand Architecte. J'aimerais te connaître. J'aimerais te rendre heureux. Mais l'humain ne doit-il pas vivre dans le réel ? Mettre ses fantasmes dans l'art ? Dans la fraternité ?

Karen est assise, dos mou, derrière la table de la cuisine.

- Je ne peux pas m'occuper de toi, je dis. Je suis en retard.
- Puis-je téléphoner ?
- Tu trouveras un fixe dans le salon, à gauche de la bibliothèque. Il y a un crapaud juste à côté.

Karen ne réagit pas. Cela titille mon agacement, qui a tendance à prendre la mouche ces temps-ci.

- Un fauteuil crapaud,
dis-je, enclenchant la bouilloire électrique.

Comme Karen ne dit rien, qu'elle a les yeux dans le vague, je me risque :

- Quelqu'un à Paris s'inquiéterait de ton absence?

Regard métallique de la dénommée Karen. Sur moi. Qui ai les cheveux huilés. Qui n'ai pas résisté à la crème de cacahuète sur ma tartine ce matin. Moi dont l'absence définitive de Marcel fait une vivante morte.

Regard de Karen blessant d'être blessé.

- Ils m'ont pris mon fils,
elle dit.

Moi qui vient de perdre mon ancre, mon vent, le rire du capitaine, la bitte d'amarrage, l'infini du voyage,
j'éclate en sanglots.

19.

Treize heures. Retour du boulot. Novembre gris. Dans la voiture j'écoute *L'île des morts*, Serge Rachmaninov, pianiste exceptionnel, ami affectueux, père et grand-père aimant, mari dévot. Pensionnaire, entre l'âge de neuf et seize ans, chez Zverev qui l'exerce à l'ordre, au respect des règles, à la discipline. Résultat : Rachmaninov était un angoissé.

Avoir dans la tête les armes pour se battre contre l'impuissance, la honte, la culpabilité, cela ne suffit pas.

Encore faut-il la curiosité.

Rue de l'Enclume, notre rue. Je passe la troisième, avec sur le visage l'air de Je suis une citoyenne férue d'ordre, du respect des règles, de discipline.

Je suis une femme curieuse.

Où Thierry Salmain s'installera-t-il ? Au bout de la rue, qui est droite et longue ? De notre côté ? En face ? J'ai lu que notre premier-ministre avait un chien, un labrador, comme Giscard. Salmain se dit socialiste, comme Giscard se disait démocrate soucieux de donner le pouvoir (kratos) au peuple (dèmos). Je ricane.

Deux déménageurs vident un camion sous l'œil méfiant d'une vieille maigre embijoutée, cinq bâtiments avant le nôtre quand on vient du centre-ville.

Plus loin, vers la droite quand on est dos à notre immeuble, la rue de l'Enclume est

bordée de part et d'autre d'un parc. Au Nord, ceinte d'un mur de brique en mauvais état, la propriété d'un industriel de la bicyclette. *On n'est pas industriel dans la bicyclette* dit Isabeau. Mais, chérie, on a toujours appelé la propriété celle de l'industriel à la bicyclette. JoAnne sourit. Je souffre de voir ma fille aînée à cheval sur la signification des mots bon dieu, elle en recevra à la gueule de la signification. Qu'elle ne devra prendre que pour des mots.

Au Sud, du côté de notre trottoir, propriété d'un autre industriel dont on oublie le nom et la fonction, sa demeure appartient désormais à une institution d'aide aux démunis, en Belgique on s'appelle ça CPAS, centre public d'aide sociale, du coup (cesse de dire *du coup*, Jo, ça m'énerve, dit Isabeau), le lieu perd de sa légende.

Si ça tombe, l'industriel cet autre industriel produisait des guimauves, ses quatre filles jouaient du piano, était fou de sa femme Natalia morte à trente-huit de.

- Hello Marthe, lance Karen. Je nous ai préparé à déjeuner, sardine citron gingembre. Vous aimez le gingembre ?

L'odeur de la sardine me happe dès le vestibule. Je pends le manteau chiné rouge, blanc et noir, aux épaules démesurées, à la longueur abordant les chevilles, j'hume malgré moi la sardine et désire *L'île des morts*, en fonction de quoi j'ouvre la porte du salon que Marcel aménagea avec l'argent de sa mère dans l'ancienne cours donnant sur les trois garages, où je foutus du violet, du vert émeraude, du jaune safran autant que je pouvais afin de remplir l'espace, trop vaste, de couleurs et de tapis, de meubles, de fauteuils, vous savez tout prenez place, le temps que je me serve un whisky.

T'as pas l'air en forme, disait hier Lucette à la veuve que je suis.

L'inexorable fait violence. La mort est inexorable.

Nous étions heureux. Nos filles étaient merveilleuses. Nous étions bien, tous les quatre. De mieux en mieux. Nous avions des amis. Marcel faisait souvent les courses. J'étais mince. La queue de Marcel, de gros calibre.

A présent, je me tape *tout le temps* les courses.

- J'aime le gingembre,

je dis, enfilant dix centimètres de talons.

Dans la cuisine je dépose le verre de whisky sur la table encombrée d'ingrédients et de plats maculés, vais au frigo, que j'ouvre, ainsi que la porte au-dessus, d'où j'extrait un plastique contenant des glaçons. Je tâche de déchirer le plastique, il me résiste. Karen me le prend des mains, dit Asseyez-vous, Marthe. Je ne propose pas de whisky à la jeune femme, j'ignore si elle est de ceux-là, qui picolent, ceux qui, quand ils ont bu, s'inventent des impostures, des gonflements de l'âme, des gestes bruyants. Comme Marcel.

Marcel buvait de plus en plus peut-être avait-il une raison.

Gymnopédie n°1, Éric Satie. Sortant du poste de radio. Karen l'alluma de son propre chef. J'apprécie.

- Les sardines, dit-elle, je les ai trouvées fraîches au petit supermarché face à l'industriel de la bicyclette.

J'écoute Éric.

- Oups,

s'exclame-t-elle. Un glaçon se fait la malle, opère une glissade sous le meuble que j'ai peint en doré un soir de colère je me sentais inutile.

- Il est pratique, le petit supermarché,

poursuit Karen, à quatre pattes.

Je m'empare du plastique à glaçons, le fend avec facilité, Blop, dans mon verre que

je porte immédiatement aux lèvres. Il n'est pas quatorze heures. Faire gaffe. L'ivresse a besoin de temps comme la bûche a besoin d'air. Sinon le feu ne prend pas. Sinon le feu ne prend pas.

Karen se lève prenant appui au meuble, elle sourit, je la frôle non sans familiarité, jette dans l'évier les trois glaçons orphelins. Le whisky pactise avec mes tripes une mise à distance de l'information *Marcel ne reviendra pas*.

Karen est aussi pimpante que je me sens terne. Son teint est unifié, les dents blanches, les cheveux vigoureux. Elle porte un pull orange sur un pantalon côtelé turquoise. Boucles d'oreille en or, fines. La jeune femme attend que je dise quelque chose. S'apprête à pleurer, ou quoi ?

Je lui tourne le dos. Par la fenêtre de la cuisine un rayon de soleil pose la main sur mon épaule. Ok, la vie est belle. Tes enfants vont bien. T'as un toit. Les kilos en trop, ça se perd. T'es pas si grosse que ça.

– Parle-moi de ton fils, Karen.

20.

Avec Marcel en journée, nous avions pour discipline de ne pas boire. Le soir nous buvions. Moi à partir de dix-neuf heures. Mon mari, moins regardant.

Vers l'âge de quarante ans, je souffris d'insomnies.

Trois ou quatre ans plus tard, je tins le constat que l'alcool fatiguait mon corps. Il fallait que j'en ralentisse la consommation, mon corps n'ayant pas la résistance dont il disposait dix ans plus tôt.

A quarante-cinq ans je fus sujette à ce que les addictifs connaissent : la culpabilité de ne pouvoir dire NON.

La petite voix qui assène, agrippée à ton épaule (lieu favori de la petite voix, contre l'oreille) : tu n'as pas de volonté, à cinquante balais tu mourras d'une rupture d'anévrisme / si tu ne buvais pas tu aurais plus de punch, d'idées claires, d'envies / l'alcool te rend envahissante / l'alcool te grise à peine, vu que t'es en permanence imbibée / les gens qui ne boivent pas construisent leur vie. Pourquoi tu bois ? Pourquoi tu ne décides pas d'arrêter l'alcool en semaine ? Quand tu bois pas, t'es contente, fière de toi, légère, pourquoi tu bois ?

Va te faire foutre.

21.

– Quand j'ai rencontré Nicolas j'avais dix-neuf ans, lui vingt-sept, dit Karen. J'étais belle dehors, à l'intérieur ça puait, une seule rue, aux façades écroulées la rue était en boucle pas moyen de sortir.

Je trempe la fourchette dans la moutarde, ayant embroché une sardine.

– Ma mère, poursuit Karen, était la fille d'un avocat fauché, comment mon père se débrouillait-il pour l'être aussi ? Ma mère avait un ami qui était son amant qui foutait les doigts dans ma chatte je n'ai pas souvenir de la première fois. Au berceau ?

Je croque dans la sardine c'est délicieux.

– Quand j'ai rencontré Nicolas, mon frère a dit à notre mère que je m'étais laissée aimer par son amant, ma mère a été terrible avec moi. Je l'aimais. Ma mère.

Karen embroche une sardine. La queue.

- Je suis tombée enceinte de Lothar après six mois. Je faisais partie d'une improbable bande. On ne réalisait pas ma présence. Nicolas possédait une Peugeot bleu métal.
- Modèle ?

Karen met en bouche la sardine queue comprise.

Ça m'aurait intéressé, le modèle de la bagnole. Mon frère Germain et moi passions des heures allongés à plat ventre sur son lit à feuilleter des magazines avec des voitures dedans. Celle du temps de nos parents. Germain était gentil avec moi. Un jour j'avais douze ans il est parti pour le Park national Jasper, Canada. Il n'est pas revenu. Une fois je m'y rendis. Sa femme me fit, par trois fois, répéter mon nom.

- On s'est marié Nicolas et moi, poursuit Karen. Lothar est né. Nicolas n'a plus voulu d'enfants. Quand je mettais le sujet sur le tapis il menaçait de divorcer. Un jour j'ai cru que j'étais enceinte.

Karen agence les couverts dans l'assiette vide. Elle agence de façon bourgeoise. Selon les codes. Elle croise les doigts au-dessus de l'assiette, y pose le menton.

- Ce matin-là je suis allée à la piscine, elle dit. J'avais besoin de dépenser la confusion. Une fois les longueurs effectuées, je pris plaisir à me maquiller. Les mecs sortant des vestiaires me regardaient. Je me trouvais jolie.

Envie de péter.

A présent Karen passe les mains dans les cheveux. Les miennes sont grasses. La queue de la sardine, je l'ai prise entre les doigts.

- Après la piscine, j'annonçai la chose à Nicolas, que je n'avais plus mes règles. J'ajoutai Tu peux te lever et partir.
- Ce qu'il fit.
- Il se leva, poussa la chaise sous la table, dit : Si tu n'interromps pas la grossesse je garde Lothar. Ensuite de quoi il alla chercher notre fils chez sa mère où une gouvernante s'occupait de lui.

Marthe que je suis a envie d'un sorbet au citron.

- Quand ils rentrèrent, Lothar était endormi dans les bras de son père, Nicolas le coucha, s'assit à côté de moi dans le canapé, dit avec tendresse Je connais une clinique aux Pays-Bas.

Je laisse deux noires de silence (une, deux), avant d'intervenir.

- Ce que tu fis.

Purée on n'en est qu'au début de l'histoire c'est l'heure de ma sieste, vingt minutes après quoi je me sers un café que je bois pour moitié et j'écris.

Karen se lève, débarrasse la table. J'ai des scrupules. Je propose un café, Karen accepte.

- Nicolas avec moi fut aux petits soins, comme il ne l'avait pas été après Lothar.
- Tu t'es dite qu'il renoncerait à l'avortement.

Karen, face à la tasse de café. Bois, Karen, sinon c'est tiède c'est dégueu tu ne trouves pas ? Le café tiède ?

Karen ne boit pas, ne pleure pas, elle parle.

- Après les Pays-Bas, Nicolas vécut à mes côtés sans un regard, sans un mot. Lothar passait de plus en plus de temps chez ma belle-mère. Au début cela me convenait, j'étais malheureuse, je me jetais dans le travail.
- Lequel ?
- Stylisme. Dans ma collection, Nicolas a injecté de l'argent.

Un camion passe. Par la fenêtre de la cuisine je le suis des yeux. Les déménageurs

de la femme âgée?

On frappe à la porte. Comme dans un film. Fanny. Elle remercie pour la veille.

– Pour quoi ?

je dis.

– Le repas tous ensemble c'était super, elle dit. J'ai trouvé Léo en forme. Salmain ça se confirme, s'installe dans la rue. Le petit curé est en convalescence chez Lucette. Les deux étudiants, à hauteur des boîtes à lettres, m'ont embrassée ce matin. Putain ça fait du bien.

Karen et moi nous taisons.

– Ça fait du bien quand les loups sortent du bois,

ajoute Fanny.

Ce sur quoi elle sort comme elle est entrée.

Dans les films, l'entrée d'un personnage amène quelque chose à l'intrigue.

– Un autre café ?

je demande à Karen.

22.

Si tu sens la mort gagner, mets-toi en mouvement. Quel que soit le poids de ton âme. L'infini grand dans l'infini petit. Tout dans notre corps fait mouvement. Univers en expansion. Notre corps vieillit. Mouvement. Notre inconscient fait son cinéma. Mouvement. Nous passons de l'espoir au désespoir. Mouvement. Vie.

– Je n'aime pas le café, Marthe.

23.

Il suffit d'avoir envie. C'est ça. Envie de quelque chose. De quelqu'un.

De quoi avez-vous envie ?

24.

– Thé noir, tu aurais ?

dit Karen.

Je n'ai pas envie de me lever. Pas envie.

Karen lâche le dos contre le dossier jaune d'une des chaises peintes en blanc. Il s'agit d'un jaune soutenu qui pâlit. A tout prendre, je préfère les rides à la pâleur.

– T'aurais pas envie de marcher ?

je demande à la fille.

– D'accord,

répond Karen avec un air fragile et sensuel putain je suis jalouse.

– Je sais où prendre un thé,

je dis, me dirigeant vers le hall.

Le ciel se grise d'un blanc pluvieux. Il est des jours où je n'attends rien de la vie. Je vis en suspension. Heureusement dans la formulations est-il tout de même question de *vie*. Tiens, je répète : vie, vie, vie.

Des mèches blondes s'échappent du bonnet de Karen. Sûr que si Salmain la voit, il kiffera. Vie. Mon regard croise l'alter ego dans le miroir d'entrée, j'ai l'œil flasque.

Vie. Je ne digère pas la sardine. Je suis morne, inutile, usée.

– Je me sens vivre,

dit Karen, enveloppant de ses longs bras la carrure de mes cinquante-trois ans. J'enfonce jusque sous les sourcils un bonnet aux grosses mailles marron. J'enroule une écharpe blanche autour du. Nan : mon cou est *englouti* dans le haut du manteau. Je me départis de l'écharpe ce qui me fait transpirer. Je tâche de la crocheter à une patène assaillie de blousons.

J'aurais dû me poudrer le nez. Si on croisait Salmain revenant de l'école avec ses mômes ? Nan, Marthe. Tu croiseras pas ce type. La vie n'est pas un conte de fée.

– J'arrive, Karen,

je dis, me dirigeant vers la cuisine où je me poudre le nez. Pas pour Salmain. Pour moi. Me sentir belle et ça va mieux dans la tête. Je suis comme ça. A prendre ou à laisser. Prenez.

Je ferme sur nos deux corps la porte du vestibule. Karen est pétillante. Le bout de son nez est rouge. C'est moche. Je passe le bras sous le sien. Elle serre le coude avec mon bras en tenaille, ce qui signifie je suppose C'est bon d'être avec toi.

Une Toyota rouge se gare devant nous. Dans trois seconde nous la longerons. Mon américain voisin émerge de l'habitable. Karen s'arrête. Bonjour Lance, elle s'exclame en anglais, levant la main. La mienne tombe. L'américain dit Bonjour Karen. Il me regarde, me salue du menton. Karen dit in English Passez une belle après-midi, glisse le bras sous le mien, distendu, qui sous l'impulsion se replie. Lance ne t'a pas reconnue sous ton bonnet, dit Karen. Elle ôte le sien, secoue sa tête de méduse aux tentaculaires boucles. Salope. Chienne. Crève.

– Personne ne m'aurait recueillie, Marthe. Toi tu l'as fait.

Putain je sais pas quoi faire de moi alors que ferai-je d'une gonze dont le fils est retenu par son père pas de quoi fouetter une truie.

Ça existe, ça, *fouetter une truie* ? Marthe ?

On voit Marthe et Karen s'éloigner, de dos, on dirait des jeunes filles.

De dos.

Ta gueule.

25.

– Maman ? dit Jo. Lucette au téléphone demande si elle peut descendre deux minutes elle voudrait te parler.

- Plus on est de fous, mieux on s'amuse,
dit Karen.

Isabeau lève les yeux au ciel. Elle épluche les pommes de terre que nous plongerons, en frites, dans le saindoux.

– Toile d'araignée ? Au plafond ?

je demande.

– Maman je dis quoi ?

lance Jo, main à plat sur le cornet.

– Lucette pourrait dîner avec nous,

dit Karen.

Autant Isabeau a-t-elle des affinités avec Fanny, autant elle a du mal avec Lucette.

– Qu'elle descende,

je dis.

Je porte une robe longue, vert d'eau. Dos nu. Debout devant le thermostat, j'augmente de deux degrés l'ambiante température. Avec l'argent de sa mère, Marcel remit à neuf l'installation électrique, fit installer une citerne d'eau de pluie,

acheta un groupe électrogène éolien qu'il posta sur le toit des ex-garages personne ne s'en plaignit. Marcel avait prit soin de prévenir. Il était sympa.

– Maman, quand Lucette se pointe ne tire pas la tête ok ?

me souffle JoAnne, se dirigeant vers sa chambre. Elle chante à répétition la phrase Je dois faire mes devoirs. Je ne peux vous le faire entendre. Vous lisez vous n'entendez pas. Je-dois-faire-mes-es(descente d'un octave)-de (remontée)-voirs, ar, ar (aigu).

Isabeau : C'est ça, défile-toi.

Je voulais quatre gosses. Marcel, un. Les parents de Marcel le considéraient comme un pote, ils l'eurent à vingt ans. Pas d'autres enfants. Mes filles perdirent un pote en la personne de leur père. Qui ne réprimait pas, n'exigeait pas, payait des hamburgers, ne surveillait pas les devoirs, ne faisait pas de remarque quant à la propreté des vêtements ou au sujet de la posture de guenon baptisée par moi de la sorte eu égard au maintien des filles à table. Ok, Marthe. Ça te fait du bien. Tu te sens mieux. Bois un coup.

Tes filles ont du chagrin.

L'absence de Marcel est un trou.

Tu tournes autour te demandant ce que tu en feras. Y jeter Karen ?

Je voulais quatre gosses comme mes copines issues de famille nombreuse. On voit la descendance au complet sourire autour d'une table de Noël. Ils brûlent d'amour, les uns pour les autres. Une tendresse insupportable tellement elle est forte. Mon cul.

– Marthe, je peux te parler, à part ?

dit Lucette, me tirant la manche.

Isabeau parle avec Karen dans la cuisine. Karen est au jus de tomates. Moi au vin blanc. Monbazillac.

Mon corps tient. L'ivresse lui est secourable. Une fois de plus.

Regard désapprouvateur de Lucette en direction du verre à pied que je fiche en gueule. Je dis à Lucette :

– Un jour Marcel m'a dit.

– Je t'écoute, Marthe.

Lucette est appuyée contre le mur, ouvrier qui aurait clope au bec. Elle porte un gilet angora d'un bleu ciel doux.

– Je culpabilisais, je dis, de n'être pas en mesure de dire non à l'alcool le soir.

Marcel leva les yeux d'un bouquin, Faulkner je crois. Il dit : Marthe, l'alcool te fait du bien.

Est-ce que cela me fait du bien ? Question que l'on devrait se poser plus souvent.

– J'ai un soucis avec mon curé,

dit Lucette, marchant vers mon bureau.

Je considère la hauteur du breuvage dans mon verre. Il faut ajouter. Je me rends dans la cuisine, direction opposée à Lucette, j'ouvre la bouteille extraite du frigo, Blop, bruit de cascade (vin – flèche - verre), gorgée, re-cascade. Je laisse le bouchon chu à côté de la bouteille, file vers mon bureau traversant le salon anciennement espace à ciel ouvert devant trois garages. Dans mon bureau c'est jaune safran et noir, touches électriques de vert, de mauve, coussins de strass, gravures au mur, livres, un vrai bordel. Tout moi.

– Merci, Marthe,

dit Lucette assise dans le plus confortable de mes fauteuils. Elle tend la main vers mon verre. Je le lui offre. Las.

- Hier, dit-elle après une longue gorgée, ta copine relaquait mon neveu.

Quelle copine ? Quel neveu ?

- Marthe ?
- J'écoute,

je dis, m'allongeant sur les deux places, talons aiguilles aux pieds.

- Redresse-toi, Marthe. Tes filles sont formidables.

Heureusement, j'ai mes chaussures aux pieds. Des talons super hauts de verni blanc.

Le peu d'alcool ingurgité me rend affective. Dionysos fornique avec moi de la façon la plus cool qui soit. Je suis une sorcière.

Je ne me redresse pas.

- La fille que t'as ramassé à Paris, elle fait du grain à Armand mon neveu prêtre. Depuis sa chute dans l'escalier il est vulnérable, Armand.
- Qu'en dit Georges ?

Georges est le mari de Lucette. Ils occupent un appartement à des étages différents. Il est libre-penseur.

- Karen part demain, Lucette.
- Super.
- Tu veux manger avec nous ?
- J'ai promis au prêtre un steak irlandais.
- D'autres questions ?
- Vois-tu ton psy, Marthe ?

Envie de cornichons. Les croquants. Je me lève.

- Lucette, je ressasse aux psy la même chose depuis vingt ans.
- Ton mari est mort il y a six mois.
- Tu éteindras, tu veux ?

Je me prends les pieds dans ma robe. Je serre les poings. La force ne parcourt pas mes veines. Mes poings s'ouvrent. Marcher, ça, je sais faire. Je marche. Objectif : la cuisine blanche aux tentures dorées. J'y suis. Qui s'est autorisé à les fermer ? Je porte une robe décolletée dans le dos. J'ai maquillé très fort mes yeux. Je suis ivre. Prête à jouir. Que Salmain me voit. Qu'il désire une chose dans cette rue : me croiser un jour.

Isabeau plonge les frites dans le saindoux. Aretha Franklin chante noir. Mon ivresse est une petite fille désinvolte ne se doutant pas de son enfermement.

- Il semblerait que ce soit la mère de Salmain qui supervise le déménagement,

dit Lucette, passant derrière moi.

Mon cœur fait Boum. Cinq numéros plus loin. Même trottoir.

- Il n'y vivra pas, ajoute Lucette embrassant Jo. Le premier ministre séjourne à trois kilomètres. Fallait se domicilier, c'est chose faite. Le monde est envahi de fantômes.

Ses derniers mots. Avant le steak irlandais.

- Vous n'invitez personne à table, ce soir, les filles ?

dit Karen.

26.

Les filles écoutent, d'un œil distrait, le récit de Karen comme si celle-ci était une parente. Au sein d'une famille, on ne fait pas allusion aux secrets.

Je sais mes filles clairvoyantes, curieuses, critiques. Quinze et dix-sept ans. Marcel les entretenait de ses idées de gauche. Ce qui me fut par conséquent épargné.

Mes parents étaient babas cool version catho, communautés années 70' dont on disait qu'elles étaient charismatiques, femmes en robes longues blanches escortant, fleurs aux cheveux, leur mari aux manches bouffantes portant à bout de bras d'orthodoxes icônes. Mes parents prêchaient la non-violence. Quand la colère s'empare de moi, je suis aux anges.

– Pour ce qui concerne ton fils, tu as des droits, Karen,

dit mollement la pragmatique Isabeau.

– Lesquels ?

dit Karen. Elle a quelque chose de tordu dans la bouche. Moche.

– J'ai croisé Lance dans le hall, dit Jo. Il m'a entendue ne s'est pas retourné même quand je l'ai salué.

– Agent de la CIA,

je dis.

JoAnne ne relève pas. Elle sale ses calamars farcis, œuvre de notre pensionnaire. Isabeau lève le regard avec lenteur. Sur moi. Je dis, portant le verre à hauteur de bouche (je nage dans un vague bonheur) : A la CIA. Karen rit. Ai-je droit à un peu de vin ? elle dit. Sers-toi, je dis.

– Quand vous m'avez trouvée dans la brasserie, à Paris, j'avais bu deux pastis. A jeun. D'ordinaire je ne consomme pas d'alcool. Ma mère disait que boire rend gros. Ma mère était filiforme. Elle ne buvait pas.

– Sers-toi, Karen,

dit Jo dans un sourire sincère. Beau à crever.

Isabeau s'empare de la bouteille, remplit d'une moitié généreuse le verre devant Karen, en propose à sa sœur, qui me regarde. J'obtempère. Isabeau s'en propose à elle-même, toutes les quatre levons le coude.

– Je vais me coucher,

je dis.

Karen dit qu'elle débarrassera la table. Je suis jalouse qu'elle profite de mes filles. Le peu d'alcool ingurgité les fait se marrer. Personne n'insiste pour que je demeure.

Je m'enfonce dans le lit. Mes draps tendus ont la tiédeur de la banalité.

La banalité n'est pas inconfortable.

Un conglomérat de pensées lépreuses, en loques et grelots, avancent vers moi. L'une d'elles, penchée sur son bâton, a sur la tête la capuche de la belle-mère de Blanche-Neige versus sorcière. Verrues, salive, ongles sales. La culpabilité. Une autre apparaît derrière la bossue sorcière, elle est droite, maugrée, sa peau est livide. Mélancolie. Voici un être court sur pattes, on dirait un enfant, surtout ne pas s'apitoyer, il lui manque un œil. Le malheur. Ils s'apprêtent à leur pèlerinage nocturne sur les sentiers de mon âme.

Je me retourne, dos à l'oreiller de Marcel. J'entends mes filles parler, rire, s'exclamer.

Je dis à mon âme A partir d'aujourd'hui, terminé la culpabilité, la mélancolie, le malheur. Vueille le bonheur, Marthe. Arrête avec tes opinions sur la fraternité, le fric, l'amour. Fiche-nous la paix avec ta dépendance alcoolique, ton insuccès littéraire, tes peurs amoureuses.

Je suis heureuse.

Je m'endors.

7h13. J'ouvre les yeux. Un rai de soleil rampe sous le rideau dont les pans frôlent le plancher. Je suis heureuse.

Le combat peut commencer.

27.

Ce soir Karen dîne chez une connaissance elle a laissé un mot sur la table. A côté de son nom est crayonnée une angelesse aux ailes diaphanes.

Mes filles, rentrées de l'école, ne posent pas de questions. Isabeau porte un pantalon à carreaux, dans les bleus et verts, chemisier blanc, veste tyrolienne achetée en seconde main. Jo est en jeans et tee-shirt jaune sur lequel est inscrit en lettres grasses : faites l'amour *et* la guerre.

Assorties, finalement.

– On a passé, coup sur coup, deux belles soirées,
dit Jo.

Isabeau bougonne : demain, elle a un test de math.

Jo est insolemment forte en math. Malgré mes propositions d'accorder les deux frangines sur un terrain, celui-là par exemple, Isabeau refuse d'être aidée.

Personne ne s'en sort seul, il me semble. Si je n'avais pas rencontré Marcel, que serais-je devenue. Chut, Marthe. Bonheur.

Je fus aimée de mecs qui gagnent super bien leur vie. Là, je peux même pas nous offrir la montagne, à Noël. Je suis née un 31 décembre, merde.

Bonheur, Marthe.

Hier soir, j'ai bu une bière sans alcool. Dans quinze jours je sors avec des copines, j'essaierai de tenir jusque-là. L'alcoolique fait des serments qu'il ne tient pas. Ça ne vous arrive jamais, vous ? De ne pas aller jusqu'au bout d'un projet ? Pour nous, les soiffards, tenir n'est pas une envie, c'est une obsession. De celles encombrant la pensée nuit et jour.

Une pause me permettra de savourer l'ivresse nouvelle. Mon sang est saturé. Saloperie de corps vieillissant.

– Jo, arrête avec le sel,
dit Isabeau.

– Tu as pris de la sauce trois fois, rétorque sa sœur. T'as rien laissé.

Mon amie Emma, du deuxième, celle qui envisage de foutre le camp parce que Léo son mari, le brave Léo, s'est amouraché d'une image sur un écran, Emma a deux enfants, une fille un fils. Ils s'entendent à merveille. Mes filles s'entendaient bien, petites. Nous nous entendions bien, tous les quatre.

Bonheur, Marthe.

J'éprouve une résignation vide de tout désir et tu me parles de bonheur ?

Après le repas (pommes de terre cuites vapeur, haricots beurre (les jaunes), sauce persillée), j'allume un feu dans le grand salon. Dinah Washington en sus. J'ouvre un livre dans le canapé. Jo me rejoint avec son téléphone. Isabeau, avec ses math. Je fais semblant de lire. Cela fait des semaines que nous n'avons pris possession du salon. Marcel l'aimait. L'avant-veille de sa mort il y jouait au croquet avec les filles. Il buvait pas mal, ce temps-là. Il y a six mois.

28.

Ce matin le soleil rampe à nouveau. J'ouvre les tentures. Quand j'entends un bruit.

Des casseroles.

– Mon amie Jasmine me met en contact avec un avocat bruxellois, dit Karen, de rouge vêtue (pantalons, pull à col roulé ajusté au torse, collier noir). Il fis la vaisselle, elle range.

– Il te faut quelqu'un sur Paris,
je dis, avisant la cafetière.

– Dans deux semaines, un studio se libère chez Jasmine. Marre de Paris. Les parents de Nicolas y connaissent trop de monde.

– Ton petit ne te verra que deux semaines ?

je dis, présageant ce qui sera dit.

– J'avais l'intention de te demander le gîte avant de pouvoir occuper le studio. Rentrer ne sert à rien. Ils m'humilient. Un jour je craquerai. Ils me retireront Lothar.

Je me traîne dans le peignoir XXL bleu-vert de Marcel, couleur que l'on trouve dans les chiottes publiques, les cafés de troisième zone, les vestiaires de commissariat. Je bois mon café. Le café me rend heureuse.

Tout n'est pas perdu.

– Karen, je dis, je traverse une drôle de période.

– Je vois bien, Marthe. Tu avances au détecteur.

– Tout est trop clair, au contraire. L'absence de Marcel me pète à la gueule.

– Il t'aimait ?

– Quinze factures impayées.

– Tu l'aimais ?

– Il réglait nos factures.

Je me lève, m'empare du paquet de sucre, le sucre Tirlemont made in Belgium - on rase les bocages pour faire place aux betteraves, augmentation de l'obésité, de la dépression, du suicide. Je ne sucre pas mon café, d'habitude.

Assise à la table de ma cuisine blanche aux tentures dorées, je savoure le breuvage sucré. Mon corps trouve cela bon. Mon corps n'est pas tout à fait mort. Le deuil l'abrutit. L'alcool l'abrutit. La morosité l'abrutit.

– Fanny me propose sa chambre, dit Karen. Elle me la loue, en fait.

– Karen, j'aspire à la solitude.

– D'accord.

– Marcel était architecte, je dis. Il travaillait à la maison. Moi j'avais besoin d'air. Depuis sa mort, mis à part les factures et le fait que personne ne me baise.

– ... oui ?

Karen touille dans sa tasse de thé noir. Le parfum du Earl Grey me confisque celui du café.

– Mis à part que Marcel faisait les courses. C'était un chouette papa. Il me faisait rire.

– ... oui ?

– Je n'étais pas heureuse.

Karen se lève, vient par derrière moi, m'entoure de ses bras. Je pleure comme on dirait Je fais de la trottinette. Ni plus ni moins.

– Je m'installe chez Fanny, dit Karen. On se bat. On remonte la pente.

Monter une pente en trottinette, ça le fait pas.

– Le fait de vous avoir rencontrées, ajoute-t-elle, éclaircit la situation. Nicolas me manipule. Ça ne sera pas simple.

La jeune femme dépose un baiser sur ma joue mouillée.
Je me rends dans la pièce à côté des chambres des filles. La chambre d'amis que j'occupe depuis que. Je m'enfonce dans le lit, peignoir sur les os.
Tu pouvais pas choisir quelque chose à notre portée, Marthe ? Le jogging ? L'apprentissage de l'italien ? Un voyage en Irlande ?
Le bonheur, non mais.
Je m'endors illico. Je rêve que Paul Tafiette homme politique de par chez nous, ennemi de Thierry Salmain, me traîne dans les dédales d'un bâtiment froid.

28.

J'enfile ma salopette violette aux boutons dorés.
Deuxième jour de jeûne. Ne pas craquer. Plus que douze jours. Soleil. Marcher. Rien dans la tête. Si. Un truc massif, lourd, gris. Tant pis. Prendre un cappuccino, traverser une librairie, acheter trois livres de poche. Bouger. Pourquoi pas l'Irlande ?
Ce que tu veux, Marthe, c'est la Suisse le 31 décembre. Un mètre cinquante de blanche, des pas y font Crac, vin chaud dans brasserie surchauffée, trois jours de ski (pistes vertes), resto le soir. Ivresse.
Parle pas d'ivresse. Cantonne-toi à la poudreuse, Marthe. Trouve quatre mille euros.
T'as deux mois.

29.

Dans le hall de l'immeuble, je tombe nez à nez sur Lance. Quelqu'un entre chez lui, que je vois de dos, portant une casquette. Lance referme la porte après m'avoir gratifiée d'un sourire. Il a les yeux bleus, mon voisin américain.
Le repas d'il y a trois jours était une première. Lance avait l'air triste, ce soir-là. Je dirais que Lance a souvent l'air triste.
J'ai la bouche ouverte quand sa porte d'entrée se rabat. Clap. Ma bouche se ferme. Mon sourire avec. J'aurais espéré. Quoi ?
Porte se rouvre. Marthe, dit Lance, l'autre soir votre accueil était sympa. Sourire. Clap. Je pousse la porte vitrée de fer forgé. Lourde. Bouclier du lieu. Sur le perron, à l'extérieur, j'attends que se referme la porte. Ce qu'elle fait lentement. Je porte un long manteau chiné blanc et noir, des baskets blanches. Un instant j'oublie mes quinze kilos de trop, mon âge, ma détresse. Lance m'a souri. Mon cœur fait Boum. Le ciel est d'orfèvre, tabernacle de nuages. Je ferme les paupières.
Un son humain induit à mon pavillon auriculaire de me tourner sur la gauche. Du côté de l'appartement de Lance. Ai-je entendu un cri ? Un tout petit cri ? Un cri de souris avec qui jouerait un chat ?
Je serre contre ma poitrine les pans du manteau. Une micro angoisse se pose en poussière sur mon buffet lustré. Lustré par Lance. Qui m'a souri. Le bonheur n'est pas loin.
C'est le bonheur que tu veux, Marthe ?
C'est la Suisse, que je veux.
J'actionne la télécommande ma voiture. Ayant pris place derrière le guidon, je jette à l'arrière mon sac à main. L'épaule droite m'arrache un cri. Un cri de rat. Mon corps est fragile. Putain j'ai que cinquante-trois ans. Même pas. Dans deux

mois.

30.

– Le progrès est une saloperie,
dit Marchal mon collègue.

Mon regard est accaparé par Nour, fillette de Ziba, irakienne pratiquant la langue française au sein de notre association. Nour utilise un morceau de papier en guise d'avion. Elle est plus que pilote. Elle est dieu. Un dieu en pantalon rouge, sous-pull bleu marine, cheveux abondants tiré en une couette dont quelqu'un, chez elle, fit une tresse d'où échappent des cheveux félins.

Dieu est une femme est inscrit en lettres majuscules sur le journal de classe d'Isabeau. Ma merveilleuse, ma revêche, mon élégante Isabeau.

Marchal tient le crachoir entre deux bouchées. Sa femme étant généreuse, le vendredi j'ai droit à une portion de lentilles aux zestes de citron. Contre quoi le lundi je fais parvenir à Pierrette Marchal une part de ma quiche aux orties/pissenlits/pignons de pin, recette de Fanny. *Une veuve et ses deux filles, quiches humanitaires*. Les mots me traversent la tête. Nour m'offre un sourire.

- Je ne suis pas d'accord, dit Lætitia, collègue chétive, blonde à chignon, collier de perles. Le progrès est bon. C'est l'usage qu'on en fait qui ne l'est pas.
- Avant, dit Marchal, l'homme vivait en harmonie avec la nature il n'avait pas besoin de télé.

Marchal ne mérite pas Pierrette. Marchal est l'incarnation du poncif. A ses côtés, sa femme se tait. Elle cuisine.

- Je pense, soutient Lætitia, qu'il s'agit idéalement de penser le progrès depuis le concept de consommation.

Lætitia, vingt-huit ans, a le chic en matière d'oratoire précaution. J'apprécie. On trouve la précaution chez les philosophes. Ils cherchent à convaincre. Tout au contraire les poètes ne prennent-ils pas de précaution, voulant ne rien imposer. Si ce n'est mettre le chaos à distance d'eux-mêmes, ce qui par là procure jubilation. Martial n'est pas poète.

Nour s'installe sur mes genoux. Lætitia poursuit :

- Guy Debord a raison de dire que l'excès d'images est à mesure d'un peuple endormi.
- Guy Debord : l'humoriste ?

demande Marchal.

- Oui, dit Lætitia.

Cette fille a l'intelligence de la tête *et* celle du cœur.

Lætitia dit (Je respire sur Nour un parfum de musc) :

- Un progrès advient, de manière radicalement neuve. Viennent les dérives. Liées, la plupart du temps, aux bénéfices de la consommation.
- Je savais pas que ton humoriste était un intello,

dit Marchal, visage impassible.

- Tu donnerais un exemple ?

je dis à Lætitia.

- Les débuts du cinéma, sur grand écran, sont miraculeux. On se déplace une fois par semaine, on se réunit collectivement autour d'une œuvre. Maintenant on en est aux séries. La consommation excessive fait de nous

des larves.

– Mouais,

dit Marchal, gros consommateur de séries américaines (les deux mots faisant pléonasme). Marchal se lève, s'étire avec rumination, dit : Faut bosser y a pas le choix.

Nour passe de mes genoux à ceux de sa mère. Laquelle pige pas bien le français mais, sur base des manières préhistoriques de notre masculin collègue, émet une ironie faciale. Le corps de Nour produit l'intelligence de se sentir insaisissable.

Chaque vendredi, je dîne avec mes collègues. Il faut faire acte de présence, me souffle Damien le boss. Au moins une fois la semaine, Marthe.

Grâce aux lentilles de Pierrette, je tiens la rampe. A présent je retourne chez moi où m'attendent dans l'ordre : sieste, tasse de café, écriture.

Et Karen. A qui j'ai dit qu'elle n'avait pas à louer de chambre chez Fanny. Quinze jours, elle pouvait passer ça chez moi. Cela fait six mois que je vis la solitude réclamée par moi du temps de Marcel. J'en ai fait le tour. Que dis-tu là, Marthe ?

Ce n'est pas de solitude dont j'avais besoin. Mais d'autre chose.

De quoi ?

Quand je sors de l'hôtel particulier hébergeant le siège de l'association, le ciel est d'un gris jaunasse. Le végétal en moi désapprouve. Se paierait volontiers un arrosoir de bière.

A la maison, j'allonge mon corps quinze minutes. Je prends un café. Pas de Karen à l'horizon. Je suis seule. Devant mon ordinateur.

SMS de Lucette.

Ces temps-ci, je pense trop. Confrontons-nous au vivant.

Si je peux monter ? Oh que oui, Lucette.

Je me poudre le nez.

30.

Sexe, pouvoir, attrait physique mis en scène par l'Hollywood machine. Par contraste, représentation abrupte, sale, des rues, pauvretés, guerres. Entre les deux, des gens comme vous et moi, ni pauvres, ni beaux, ni en guerre, ni exerçant quelque pouvoir, cantonnés chez eux, vie sexuelle inexistante, ou banalement satisfaisante, au cœur ou en marge du spectacle normalisé. Pas l'autre, celui de la rue, de la guerre, de la pauvreté.

Ceux d'entre vous et moi incapables, ou non désireux, de se conformer aux sexe, pouvoir, attrait physique, ont intérêt à être bien dans leur tête, dans leur corps, dans leur micro société.

Tant que la femme et l'homme pouvaient consommer avec l'argent qu'ils gagnaient, la névrose croquait les faibles.

Le capital fut gourmand. Toujours plus est la face hideuse du progrès.

Si je ne puis consommer, je deviens fou.

Je descends dans la rue, je casse.

La police veille au grain. Brave démocratie.

– Tu es ironique, Marthe.

Lucette plonge dans le thé un sablé aux amandes. Le biscuit se tord. Rompt. La sexagénaire envoie en secours une cuillère. Laquelle sera amenée, horizontalement, à la langue rose de Lucette. Beurk.

Sur la chaise de velours grenat, je me dresse. J'étais avachie.

Je dis :

- Peu à peu nous prenons les images pour réelles.
- Quelle image places-tu devant quelle réalité, Marthe ?

dit Lucette concentrée sur les résidus farineux flottant sur le thé.

- Tu ne veux pas répondre, ajoute-t-elle. Tu te sens concernée.

Lucette est une ancienne prof de français. Sa mère, philosophe de formation, suivit un hiver à la Sorbonne les cours de Monsieur Sartre. Lucette adore sa mère qui le lui rendit. Sur la photo dans un cadre argenté sur la cheminée de marbre roux, Lucette et sa maman rient aux éclats.

J'aurais aimé.

- Depuis que je te connais, elle dit, c'était avant la mort de Marcel, les émotions te pétrifient. Au lieu de bouger comme on se débarrasse d'une nuée d'insectes, tu t'en délectes.
- J'écris.
- Georges et moi avons un petit pécule. Disons cinq ans après notre mariage. On a commencé par acheter une maison en Armorique.

Le mot m'indique une forêt d'elfes, de ruisseaux purs, de chevaux blanc à crinière d'opale.

- Ensuite on a eu envie de connaître l'Albanie. Personne n'y allait. On s'y est rendu trois années d'affilée. Là-bas on a rencontré des gens qui avaient de la famille à Bruxelles. On a acheté une maison de pêcheur à Palasë.

Je fais quoi à manger ce soir ? Wraps ? Poulet ? Nan. Boudin noir. Ma mère le préparait avec des pommes, qu'elle caramélisait. Ma mère.

- Nos deux enfants et leurs mômes, dit Lucette, se partagent l'accès aux maisons six mois sur l'année. Rififi avec l'Albanie. Six mois ça fait janvier/juin, les vacances d'été sont juillet/août. L'Armorique, les ados n'aiment pas.

Lucette ne me propose jamais l'une de ses maisons. Pourquoi les gens ont-ils le sens de la propriété en famille exclusivement ? Les amis, c'est pas la famille ?

- Nous avons, poursuit Lucette, une part dans un hôtel en Suisse. J'ai arrangé notre chambre comme il me plaît. Le Cervin est en face. Georges et moi y allons deux fois l'an.

Jamais vu de ma vie le Cervin, Lucette. J'aimerais. Et des pommes caramélisées.

- C'est quoi ton soucis, avec le petit curé ?

je dis.

- Comment tu sais ?
- Tu l'as dit.
- Je crois pas, non.

Lucette se lève de table.

Rarement je me trouve dans un espace enrobé à ce point de tissus et tapis. Moquettes. Par-dessus la moquette, tapis. Triple épaisseur de rideaux. Coussins noyant les deux canapés. Nappes en crochet sur table et guéridons. Dans ce décor hyperbolique, sobriété de Lucette : jupe vert mousse/pull noir échancré. Elle est belle. Elle a soixante-seize ans.

- Quand s'en va la fille que tu as ramassée ?

Lucette se tient face à la fenêtre donnant sur l'arrière de l'immeuble. Comment parvient-elle au calme ? L'environnement suffit-il à le lui procurer ? Tu diras, la Suisse, l'Albanie, le boudin. Pas le boudin. Le boudin c'est moi.

- Envie de pommes caramélisées, je dis. Quel vin boit-on, avec le boudin ?

- Sonne chez Georges, il te dira.
- Karen fait du grain au curé et alors ?

Regard de flèches. Curare.

- Lucette, le Christ n'a nulle part prétendu qu'il fallait faire de la bite un nœud. Sartre disait (je suis conscience de marquer un point) : L'athéisme est un chemin de longue haleine.

Froncement de sourcils.

- J'aurais mauvaise haleine ?

Parfois, ma voisine décroche. J'adore. Passer du coq à l'âne. Les ânes sont plus reposants que les coqs.

Je dis à Lucette :

- Je te prends quelque chose, chez le boucher ?

Je vois bien qu'elle cherche un raccord. Je l'embrasse. Je dis :

- Demain soir viens avec ton curé à la maison. Je suis une libre-exaministe intéressée par la théologie. Cela intéressera les filles (tu parles).

Lucette se dirige vers la porte de son unique chambre. Elle l'ouvre. Armand ? dit-elle. Il dort, elle ajoute, fermant la porte.

J'imagine sous les draps, non sans volupté le slip Spiderman.

- Ta protégée sera présente ?

demande Lucette.

- Les plus belles choses qu'ait dit le Christ le furent en présence de femmes, je dis, ouvrant la porte d'entrée.

J'agite la main, envoie un baiser, dévale les escaliers. Mon genou droit flanche, je manque de tomber. Mon ossature cathédrale se patine d'âge ancien. Ne pas se faire violence. Être vigilant. Succomber de tout son être. Vieillir.

- Prends-moi quatre tranches de jambon,

crie d'en haut Lucette.

Faudra monter avec le paquet, donner le ticket, Lucette n'aura pas la monnaie, j'arrondirai. Lucette me le rend bien, faut pas croire. Elle descend des galettes, le lundi.

La pluie tombe. Je monte dans la voiture, j'enclenche l'essuie-glace d'un mouvement circulaire, à la Rita Haywood. Un bouton de mon veston pète. Maigrir, ma fille. Ne pas picoler. Être sûre de son coup. Imposer l'écriture qui, bordel, est ton *métier* (habileté technique (manuelle ou intellectuelle) que confère l'expérience).

Je passe à hauteur de l'immeuble devant lequel, hier, stationnait un camion de déménagement. N'y prête garde. Sauf au gars qui en sort, casquette sur la tête.

La même que celle du type pénétrant ce matin dans l'appartement de Lance.

31.

Bon dieu

l'ivresse est délicieuse.

J'enfile une robe longue rose saumon. Elle met en relief, sacré nom, le coussin qu'est mon ventre. Je la troque dans la seconde contre une vaste tunique d'un bleu indéfinissable (turquoise qui aurait tonalité d'aurore). Je passe à trois reprises un rouge-noir sur les lèvres. Mon nez est poudré.

Lhasa. La chanteuse.

Je cuisine des pommes tranchées recto verso dans la poêle beurre et sucre.

Un soleil orangé spotifie (du mot *Spot*, faisceau lumineux) le ramage des saules, de l'autre côté de la rue. Saule chaque dix mètres.

Un arbre c'est fragile. Je veux dire : avant, pas. Aujourd'hui, bien. Aujourd'hui nous sommes d'érudits penseurs. En grand nombre. Ce qui n'était pas le cas du temps où les humains allaient aux champs. J'écrivis une pièce, sur le sujet. Un type est en colère, ce qui lui confère une aura. On apprend à la fin qu'il a tué, à la hache, un mec et son fils s'en prenant à l'arbre planté par son grand-père.

Je coupe des poireaux.

Envie d'ouvrir une bouteille. De noyer mes incessantes pensées.

Regardant le doré sur le ramage des saules je me dis La beauté devrait être en résidence perpétuelle dans l'humain. L'humain la laisserait entrer en lui, corps, esprit. Vivrait uniquement de plaisir. N'aurait pas à chercher de solution à l'encontre du mal.

Sonnerie du parlophone. Voix d'homme.

– Est-ce chez vous que se trouve Karen ?

Mes pommes crament. Une fumée bleue envahit mon ciel. J'éteins le gaz.

– Entrez,

dit ma voix, par-dessus le doigt huileux enfonçant le déclencheur d'ouverture.

32.

Un homme se tient devant moi. Costume trois-pièces, cheveux gominés. Ma première impression est la distance. Le trois-pièces entre dans le vestibule. Jusque-là, pas désagréable. Je présente des excuses eu égard à l'odeur, la fumée, etc. Le trois-pièces entre dans la cuisine. J'attrape une palette, retourne les pommes, elles sont carbonisées.

– Pardon, dit l'homme. Je cause du tracas.

– Karen n'est pas là.

– Tant mieux.

Voix de caramel. Mon ventre se soulève.

– Vous désirez un café ?

– Puis-je m'asseoir ?

J'acquiesce. Trois-pièces prend place.

33.

Pourquoi je bois ? Pour la même raison que j'écris.

Je compris à l'âge de dix-sept ans que je n'étais pas quelqu'un de rare.

Il me fallait d'autres mondes que celui où je passerais inaperçue.

Je suis sotte, quelconque physiquement, dénuée d'ambition.

Il s'agissait de ne l'être pas à mes propres yeux.

34.

– Karen est la mère de mon fils.

La tunique que je porte, à l'aurore turquoise, est décolletée. Le type regarde.

Je ne dépose pas ma palette quand à table je prends place. Je garde la palette en hauteur : la table est propre, qui risquerait d'être maculée. Quand le mec commence, je transplane face à moi, cela donne :

- a. Tunique à la far-Ouest, vaste, où se déplacent de tout petits cow-boys sur de tout petit chevaux.
- b. Palette de métal à manche de bois levée par-dessus la table.
- c. Triple couche de rouge à lèvres coordonné au vêtement précédent (rose saumon) pas avec l'aurore.

Je sors du fourreau mon regard-flèche. Je développe ce don-là. Regarder les gens dans les yeux. Quand on est sot, quelconque, peu ambitieux, on s'invente des talents.

- Il faudrait que vous la raisonniez,

dit Trois-pièces. Lui aussi nom de dieu me regarde le fond de l'œil. Je mets deux secondes et demi à mettre un nom sur *la* raisonniez.

Karen.

Mes filles arrivent dans une demi-heure. J'ai l'intention de leur dresser une table. Depuis que je ne bois pas, je mets en place les consolations. Pommes caramélisée, bougies, Léonard Cohen. Tenir jusqu'à l'anniversaire de mon amie Lydia. Une semaine.

- Je ne vois pas ce à quoi vous faites allusion,

dis-je d'une voix traînante.

- Karen prétend qu'elle met un avocat sur le coup.
- Vous êtes ?

je dis, me levant.

Je dépose la palette sur l'égouttoir, passe un doigt à gommer l'épaisseur de rouge sur mes lèvres, me sers un verre d'eau, boit, dépose le verre sur l'égouttoir.

- Nicolas, le mari de Karen.
- Café ?
- Thé.
- Comme votre femme.

Moue de désapprobation chez le gars.

J'enclenche la bouilloire électrique, ouvre un placard, sort une tasse, une élégante, blanche à filet d'or, sous-tasse ad hoc.

- Le problème, c'est Lothar,

je dis.

- Karen est dépressive. Pas bon pour l'enfant.
- Vous procédez à une expertise psychologique.
- Oui.
- Positive ?
- Raison pour laquelle depuis quinze jours, Lothar vit chez ma mère.
- Je la trouve bien, moi, Karen.

Moue contrariée chez le gars.

Je verse l'eau sur un sachet de thé noir. Une marque inconnue achetée en hard discount sur lequel figure le logo Fair trade. C'est déjà ça.

Un simple logo, hop, caddy.

Je m'assieds dos à la fenêtre donnant sur la rue bordée de saules. La nuit tombe.

Mes filles arriveront. Karen arrivera.

- Je voudrais qu'elle se soigne,

dit Trois-pièces.

- Qui décidera si elle est apte à faire la mère ?
- Le juge.
- Ah.

- Elle n'a pas d'argent pour prendre un avocat. Je crains qu'elle vous en fasse requête.

Moue incrédule chez moi.

- Persuadez-la de se soigner,

dit le mari.

- Je désire rester en dehors.
- Karen est dangereuse pour Lothar.
- C'est vous qui le dites.
- Elle a posté des vidéos, avec mon fils dedans, sur un site pédopornographique.

Le gars porte la tasse aux lèvres. Il a préalablement exclu le sachet, tenant entre le pouce et l'index le carré de papier, le posant sur la sous-tasse accordée à la tasse.

Il repose la tasse avec une telle douceur.

La porte du hall d'entrée claque.

- Comment savez-vous ?

je dis.

- Pour la vidéo ?

Pas le boudin, Ducon.

- Karen m'a communiqué, par téléphone, les références du site, menaçant de réitérer la chose si je m'obstinais à lui retirer Lothar.

Le gars fait silence. Ça se déverse. Dans ma tête. Des nanas, se filmant en train d'abuser sexuellement. Nom de dieu, c'est pas les mecs qui, a plus de nonante-cinq pour cent, sont incestueux ?

- Hello maman,

dit JoAnne enlevant son manteau, l'accrochant, en matière de cintre, sur un dossier de chaise. Ce qui a le don de me rendre nerveuse.

Puis, Isabeau. Plus scrupuleuse que sa sœur, pendit sa veste à une patène, dans le vestibule. Léger signe du menton en direction de l'homme, puis file dans sa chambre. Jo, elle, croque une pomme, s'adresse à moi comme si le mari de Karen n'était pas là.

- Tu pourrais saluer Monsieur,

je dis.

Sourire, main devant la bouche (qu'elle a pleine). Elle est candide, ma fille. Le contraire de moi. V'là ti pas qu'elle embrasse l'homme.

S'il n'y avait l'innocence joyeuse, énergique, assumée de mes enfants, je me noierais dans un marasme définitif.

- Monsieur est ?

demande Jo.

- Nicolas,

dit le type.

- Nicolas est le mari de Karen,

je dis.

- Super,

dit Jo, se penchant sur moi, baiser dans le cou, bras enveloppant le papier qu'est ma chair.

Les cheveux de ma fille sentent la pluie.

La porte claque dans le hall de l'immeuble. Jo tend l'oreille. Je sais à qui elle pense. Une porte claque à nouveau, celle de notre vestibule. Karen crie Les filles j'ai trouvé des chouquettes. Jo se rue vers la voix, refermant sur elles la porte de la

cuisine. Candide, intelligente.

Trois-pièces demeure cul sur la chaise. Je dis :

- Notre premier ministre s'installe dans la rue.
- En France, la plupart de nous ignore son nom.
- Droite radicale.
- C'est bien.

Nicolas se lève aussi léger que bulle. Il approche. J'aime pas que les gens me surplombent. Je me lève. J'embrasse ma main. Une bouche rouge de tube à lèvres y apparaît. Que j'exhibe devant les yeux du type.

Envie d'une raclette savoyarde.

Ironie dans les yeux de Nicolas. Je ne sais pas ce que j'ai voulu dire par le geste. Qu'importe, je l'ai fait.

- Nous sommes des femmes seules, Karen et moi, je dis. Il y a des chances qu'on se soutienne.
- Vous postez sur You Tube vos filles à poils ?

Je sais pas ce qui me prend je te jure, j'embrasse le type sur les lèvres. Qu'il a douces. Je recule d'un pas. Je me sens belle. Karen entre.

35.

- D'après ton mari tu t'exhibes sur le net avec Lothar. Attouchements sexuels,

je dis à Karen, en présence du mari.

Effarement de ma petite Jo.

- Vous ne devriez pas parler devant votre fille.

dit le mari.

Karen s'assied, mine bouleversée. Autant le mari ne me paraît-il pas jouer, autant Karen est-elle capable de feinte. Ce devrait être l'inverse. Le type a tout de l'individu retors. La voix, le regard, l'allure.

Je fais signe à Jo qu'elle s'en aille. Tout au contraire attire-t-elle une chaise, s'y assoit-elle. Karen regarde ma fille.

- Karen, dit le mari, fais-toi soigner.
- Je me fais soigner.

Le mari cille. Il ne s'attendait pas.

- Huiles essentielles ?

il dit.

- Mithaw.
- Le psychiatre ?

Karen regarde ses doigts, ceux de droite emmêlés à ceux de gauche. Elle fait un signe de tête. Oui, Mithaw. Nicolas avance vers sa femme, lui pose une main sur l'épaule.

- C'est bien,

il dit.

Karen s'extrait de la chaise si vivement que le mobilier se renverse. Verre chu dans le vide.

Je pose les yeux sur une infinité d'éclats.

Karen, en direction du mari :

- Fous-le camp t'es sur mon territoire.

Jo se rend au débarras d'où elle revient avec pelle et balayette. Voix d'Isabeau :

Tout va bien, maman ?

- Je suis désolée,

dit Karen.

- Madame, dit Nicolas s'adressant à moi, vos coordonnées figurent dans le dossier pénale de cette femme. Vous serez avertie.

A la manière d'un officier so british, le mari porte le plat de la main à hauteur de tempe, salue ma fille Jo puis moi-même, referme sur lui la porte.

- Je suis désolée, Marthe,

dit Karen.

- Aide Jo,

je dis, péremptoire.

- Maman !
- Refais pas ça, Karen. Je déteste les cris.

Karen, accroupie :

- Nicolas salit ce qu'il touche. Il m'a salie. Maintenant il s'en prend à mon fils.

Jo ouvre la bouche comme pour dire quelque chose. J'ouvre le frigo, en sort une bouteille de blanc. Jo ferme la bouche. Je porte la mienne au verre dans ma main.

- S'il s'avère que tu commettais ce genre de choses avec ton fils, je dis, tu pars sur le champs.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Je tchoule, comme on dit en Wallonie.

Jo sort de la cuisine.

- Je suis désolée, Marthe,

répète Karen. Genoux à terre, elle pousse les morceaux de verre avec les mains. Il y a du sang. Ça tache mon plancher. Putain. Je m'abaisse, empoigne Karen. La tire à travers la cuisine, une chaise est heurtée. La pousse dans le hall de l'immeuble, claque la porte derrière elle, cadenas à double tour. Putain.

Dans la cuisine où s'engouffre un fragment de nuit, j'incline la bouteille fraîche vers le sexe de verre que je porte à la bouche, je bois trois gorgées petites, le goût du vin sec tortille le cul sur mes papilles, quelqu'un à la porte tambourine Bam Bam.

Je tire à moi le battant de la porte, d'un geste rageur, l'expression est bateau m'en fous. Exactement : marre. Putain. J'ouvre la porte. Quoi ? je dis m'attendant à Karen. Jo me repousse avec calme.

- J'ai attrapé le mari de Karen, sur le trottoir. Lui ai demandé le lien de la vidéo. Le mec dit que ce type d'image se dissout après vingt-quatre heures. J'ai demandé le nom du site. Il a dit que j'avais pas l'âge. J'ai dit que toi, maman, tu regarderais. Il ne se souvient pas. Il est monté dans une énorme Audi. Quand la porte s'est refermée, elle n'a pas fait de bruit. C'est dingue, ajoute Jo, se servant un verre d'eau. Une porte de tôle pleine et pas un bruit.

L'ivresse me monte aux zygomatiques.

Depuis quelques semaines, mal au crâne après le premier verre. L'alcool ne me procurait pas la joie. Là, oui.

Si je n'ai pas la joie, autant crever.

- Tu faisais pas un jeûne, maman ?

dit Isabeau, plaçant avec quelque tendresse la main sur mon dos. Je me tourne sur elle, la serre fort. Jo, cul sur le meuble de cuisine, se sert un verre de vin.

- Stop,

je dis.

- De toute façon je supporte pas.

Dionysos gonfle le bonheur. Vent dans la voile. Peut-être le mât tient-il debout grâce au rendez-vous que nous avons, Dionysos et moi. Une traversée sans ambition. A laisser le temps échapper des doigts comme sable.

Mon corps ne supporte plus Dionysos. Comme Jo. Pour d'autres raisons. Mon envie partira d'elle-même. Je ne me sens pas taillée pour l'abstinence volontaire. Sur les photos de moi depuis quelques années, j'ai le regard éteint, mélancolique, vide, de celle qui ne ressent nul feu.

- Maman, dit Jo, faut vérifier les allégations du mec avant de juger Karen.
- J'ai envie d'une raclette au fromage,

je dis, prenant soin de ne pas ajouter : Vous ?

Isabeau n'aime pas la raclette.

- J'achète le fromage ?

dit Jo.

- Je viens avec toi,

dit Isabeau.

Je me rends dans le grand salon, fiche le thermostat à fond la caisse, Bregovic à fond la caisse, alcool à fond la caisse. Cette fois, je suis prise. Ça fonctionne. Je suis ivre.

C'est le moment, assez inintéressant, que choisit Fanny pour pénétrer dans le salon.

36.

Fanny, un mètre cinquante-six, coupe de cheveux noirs, dents plus blanches que les miennes enfin je crois. Je fume le cigare. Ce soir mes pieds sont ailés. Leur carlingue : paire d'escarpins argentés. Fou comme l'idée que je me fais de ma beauté prévaut sur la morosité.

Que veux-tu, Fanny ? Que je baisse le son ? Que je vire Karen ? Que je m'occupe de mes filles qui perdirent leur père il y a six mois ? Que je réduise l'exaltation de mon cynisme ? Que je cesse de picoler ah ah ?

- Salmain est dans l'immeuble,

elle dit, se tripotant les doigts.

- Tu veux un verre ?

je demande, me dirigeant vers la cuisine.

Je me sens augmentée.

L'alcool fait de moi davantage qu'une architecture d'os. Il me fait palper *l'infini*.

Fanny s'installe dans le fauteuil jaune au coussin violet. Elle ne refuse jamais un verre. Pour autant, chaque fois que j'aborde notre conjointe ivrognerie, Gioa se cabre, aborde un autre sujet. Les vacances de Machin chose en Maremme (je m'étonne, éblouie, quand quelqu'un fait référence à une partie du monde dont je n'ai jamais entendu le nom), la verve prétentieuse d'une collègue, le mauvais goût vestimentaire d'un youtubeur consulté au petit-déjeuner (« sont payés pour porter des fringues qu'ils ne choisissent pas, or choisir ses fringues c'est comme opter pour un plaisir culinaire, tu manges des pralines à sept heures du matin, toi? »)

Je tends un verre de blanc sucré à ma voisine du haut, célibataire, trente-huit ans (tic tac).

- Je descendais l'escalier avec un sac de poubelle, dit l'horloge biologique (tu

es méchante, Marthe) et je tombe nez à nez avec le premier-ministre.

- Sous une casquette.
- Comment tu sais ?
- Lance est agent secret.

Je lève mon verre.

- A Lance, je dis. A la CIA. A l'Amérique du capitalisme fratricide.

Je baisse le verre, quasi vide.

Fanny dépose le sien, quasi plein, sur la commode blanc crème où je posai ce matin les anémones offertes par Karen. Décor de fée. Petite fille gâtée, je me dis à moi-même, me rétorquant illico Rien n'a coûté de l'argent c'est de la récup la beauté n'est pas liée au fric.

- Marthe tu penses à quoi, là ?
- A la CIA.
- Salmin a étudié aux USA, dit Fanny. Lance serait un copain de fac. J'adore.
- Et bien, bois,

je dis.

Ce qu'elle fait.

- Tu ne t'offrais pas un jeûne ?

dit-elle, en direction des anémones rouges mauves oranges. Tant de beauté.

- Un problème avec Karen ?

dit Fanny.

Ce soir je m'enivre. Pour quelle raison ?

- Tu sais que je peux l'héberger ?

elle ajoute.

Ouais. Contre rémunération.

Je bois.

- Nous ne discutons pas souvent de politique toi et moi,

elle dit.

Je me tais, appréciant en égoïste le privilège de communier à la divinité.

- Quand même, dit Fanny, les affaires de la polis m'intéressent.
- Fédérale, provinciale, locale, la police ?

je dis, offrant à ma voisine un florilège de sourires (mauves, rouges, orange). Cette dernière n'y voit pas de beauté. Elle est susceptible, Fanny.

J'allonge le bras en direction du col de la bouteille posée à ma droite, me lève, remplit le verre de ma copine d'immeuble, vide le fond de la bouteille. Un enfant dans l'année, je n'ose pas dire. Créer de l'impertinence à voix tue me plaît.

- La polis grecque, chipie,

dit Fanny dont, je le vois bien, la capacité à jeter de l'acide se trouve infléchie.

Merci Dionysos.

- Bref, elle poursuit, Salmain n'a pas sa langue en poche ce qui, je te l'accorde, n'est pas un gage d'intelligence mais tout de même.

En raison de *tout de même* additionnés les uns aux autres, le peuple entreprend sa soumission.

- Thierry Salmain veut que la vie des femmes soit simplifiée, en regard de quoi il propose de revoir le système des crèches et de la maintenance domestique. Il créera, dit-il, des emplois pour davantage de nounous à la maison, lesquelles s'occuperont du foyer quand les femmes travailleront et seront de retour à la maison, histoire d'alléger leur vie. Il commencera par employer les chômeuses, qu'il formera.

Lavage de culs ? Il était un petit navire ? Épinard bio ?

– Salmain proposera des salaires élevés. Ça révolutionnera la vie des femmes, Marthe.

– Toutes les femmes et tous les hommes ne s'épanouissent pas dans le travail, je dis.

Fanny se lève.

– Tu vas nous chercher une bouteille ?

Le visage de Fanny n'exprime rien. Mieux vaut monologuer in your for intérieur, Marthe. En direction de Marcel. Marcel qui, à cinquante ans, décidait de ne travailler qu'à mi-temps. Architecte génial. Ayant raccroché près lecture de *l'Évolution créatrice* d'Henri Bergson. Prétendait que non, c'était pas Bergson, juste un raz le bol imposé par le corps. Il se consacrerait désormais au temps intérieur.

Ben oui, fieux. Bergson.

La porte claque ce sont les filles pas Karen, pas maintenant, please.

– Chouette, tu manges avec nous,

dit Jo à Fanny.

J'avais envie de mes gamines pour moi seule.

– Fanny,

je dis, me levant.

– Reste assise, maman. Jo et moi on dresse la table.

– Fanny, je dis, me levant, tenant mon verre de vin comme capitaine la barre du navire, j'ai deux factures en retard les huissiers rappliqueront si.

– J'ai proposé de te prêter du fric,

dit ma voisine, demeurée cul dans le canapé jaune avec les anémones pas loin.

– C'est pas ça, je dis debout devant elle, tanguant du haut de mon radeau. Ta recette de quiche, j'aimerais que tu l'écrives. J'ai l'idée d'installer ici une boutique de vente. Ça s'appellerait *La veuve et ses deux filles*, entreprise humanitaire.

– Vendre des quiches ?

dit Fanny.

– Salmain veut bien vendre la femme à la polyphyodonte dentition du Capital.

– La poly-quoi ?

Certains requins peuvent perdre trente mille dents sur une vie. Elles repoussent toutes. Marcel avait trouvé l'info. On plaçait le mot dans les conversations. Polyphydontie. Qu'est-ce qu'on riait, Marcel et moi.

37.

Je venais d'avoir quarante-cinq ans. Je posai le regard sur la décennie passée. Je me souviens *physiquement* de ce moment.

Je bougeai, en une rotation de 180°, les épaules, le ventre, le sexe. Les pieds suivirent. Je levai le regard. Il y avait, sur mon antérieure décennie, une brume freluquette. Stagnation. Une poignée de fantômes électriques somme toute nauséabonds. Efforts exténués en vue de la gaieté.

Grilles du mariage à l'entour de moi.

Sensation : dix années/prison.

Plus tard, peut-être le lendemain de la contorsion en direction du passé, il me

sauta à l'esprit que ces dix années constituaient l'enfance d'Isabeau et JoAnne. Pas la petite enfance : pour cette dernière, nous les femelles bénéficions d'hormones du bonheur. On devrait simuler sur nous de fausses grossesses, de faux allaitements, de faux premiers pas d'enfants. Non, je fais allusion à l'enfance de mes filles. Celle coïncidant avec l'autonomie. En d'autres mots, les débuts scolaires. Quoi, me fustigeai-je ? Tu optes pour une vie à la maison sur des talons, baisant Dionysos, roucoulant de repos, écrivant pièces et romans, et cela n'apparaît-il pas dans un mirifique éclat ?

Le constat me laissa pantoise.

Dix années confiscatrices.

En raison de mes quarante-cinq ans entérinés, âge emblématique (on bascule vers la cinquantaine), probablement étais-je encline à la mélancolie. C'était l'hiver. Étant plus douée pour le côté végétal de l'humanité, je subissais le météorologique cycle de la vie qui va vers la mort pour être capable de vie.

Plus tard le constat se dissipa. Je tournai les épaules, le ventre, le sexe vers l'avenir. Je ne suis pas douée pour l'avenir. D'une façon générale, pas douée pour le temps. Le mien n'est pas celui du monde.

Tu as le privilège, me disais-je à l'heure du constat, de voir grandir tes enfants. C'est tout ce que cela te rapporte : déception ? Insatisfaction ? Ennui ?

Tu as le privilège de prendre la vie comme elle vient dans tes chemises de nuit de soie douce, à onze du matin, dorlotant les mômes à l'heure du retour, à lire, écrire, dormir.

Le privilège d'une vie choisie.

Je fis un second constat : je n'avais pas *choisi*.

38.

Avec les moyens à disposition, ma nature génétique, les bénéfices du passé, je cherchais dans diverses directions la légitimité de ma défaite.

Je n'agissais pas. Je faisais semblant. La conclusion m'eut été insupportable, si je n'avais pendant ce temps et de manière parallèle, mis en branle une activité labellisée par moi-même *artistique*. J'écrivais de la fiction.

Je pris l'un ou l'autre amant. Pour découvrir, rapides, que j'étais la femme d'un seul. Le permanent était : Marcel.

De notre relation j'étais insatisfaite.

Marcel faisait le courses. Parfois il préparait à manger. Osso bucco parfait. Il réglait les factures. Mettait dans la maison quelque gaieté.

Surtout, Marcel était le père de mes filles. Elle l'aimaient. Moi aussi, je l'aimais. Il était patient. Tolérait que je ne travaillasse pas sinon quelques heures pour le compte d'une association.

Pourquoi, dans une telle conjecture, avais-je tiré la conclusion que la décennie derrière moi était années de plomb ? C'est ce que *je ressentais*.

Objectivement, j'avais été une femme heureuse.

Je cherchai des réponses : le manque d'argent te privait de légèreté, Marthe. Marcel était un chouia dépressif. Toi et lui ne partagiez pas l'engouement de projets. Tu n'étais pas publiée, ton écriture ne servait à personne. Pas même à l'accomplissement d'une joie.

Je décidai d'attendre le printemps afin de déceler, en la décennie incriminée, le fil rouge d'une rédemption.

Cette année-là, le printemps fut maussade.

39.

Mon corps changeait.

Rompue par l'insomnie, je trouvais un refuge commode, en semaine, dans la grasse matinée.

L'alcool ne me faisait plus jouir. Plus comme avant. Energie pulsionnelle.

C'était grave, ça. Dionysos, mon anti-dépresseur. Mon histrion. Mon ami fulgurant.

Mon aspect physique suscitait en moi une griserie déclinante. Je ne m'émerveillais plus d'être femme. L'existence était, pour parler prosaïquement, dénuée de magie.

Je n'avais pas d'envies.

Si ce n'est, celle vague, d'être publiée.

Si ce n'est d'être aimée.

J'étais en berne.

Mes filles poussaient sans moi. Marcel me faisait l'amour.

Il manquait quelque chose.

40.

Mon mari décéda.

41.

L'un des fils rouges de la décennie était mon obsession à organiser des fêtes. J'invitais des dizaines de personnes. Nous buvions et dansions.

Marcel maugréait, parce que j'offrais les libations.

Une fois dans la fête, Marcel adorait. Plus d'une fois je le surpris à se vanter, auprès d'un copain, du nombre de nos convives.

Les gens venaient avec un plat. Il y avait toujours de quoi se mettre sous la dent, même avec des arrivées improvisées. J'aimais plus que tout voir franchir la porte des amis qui n'avaient pas confirmé leur venue. Je criais, levant ma coupe. Je serrais fort les gens contre moi. Ce n'était pas de la vie, ça ? Marthe ?

Nos soirées étaient Enfants admis. Isabeau et JoAnne s'immisçaient dans les hordes de mômes. C'était bien, le bordel des âges multiples.

Il se produisait des miracles.

Des gens, qu'on n'avait jamais vu danser, dansaient.

42.

Je suis sujette à naïveté. Gourde, lénifiante, candide. Provinciale à l'appétit de vivre mal fagoté.

Freddy Mercury, à qui l'on faisait remarquer l'extrême liberté, disait Dans la vraie vie, vous le voyez bien, je suis un homme quelconque.

J'étais un Mercury privé de scène.

42.

- Maman, tu devrais te trouver un travail.
- Passe le sel.
- Tu sales trop.
- Je bois trop, Isabeau. Je rêve trop. Je fais tout trop, sauf travailler. Propose un job, je me rends au combat. Je saignerai. Trop. Je survivrai. Vous aurez les moyens de vous acheter un nouveau téléphone, de nouvelles fringues, de prendre l'avion. Des ados choyées par la vie ô yé.

Je suis conne. Isabeau et Jo ont dressé une jolie table.

- Pourquoi ne postules-tu pas de manière spontanée ?

dit Fanny. Elle se lève de table. Fait couler le robinet sous lequel elle place un verre.

- Maman, dit Jo balayant de sa fourchette le désert qu'est son assiette, il faut se demander comment payer les factures. Mon école m'en refile une toutes les semaines, dont le montant ne cesse d'augmenter.

- Moi pareil,

dit Isabeau.

Elle me regarde droit dans les yeux.

- Maman, elle dit et je sais que ça lui coûte d'aborder le sujet, je travaille chez Maya (fabrique des huiles essentielles). Je m'offre mes fringues et mes sorties. Des mois, que tu ne nous donnes pas d'argent de poche.
- Si.
- Pas assez.
- Train de vie exorbitant,

je décrète, portant le verre aux lèvres (gimmick que ce *verre porté aux lèvres*. Trouver une autre formulation?)

- Maman...
- Marthe. Ce soir appelez-moi *Marthe*.
- Maman, poursuit Jo, ce qu'on veut c'est ne pas te voir malheureuse pour des histoires d'argent.
- Je suis malheureuse.
- Écoute, Marthe,

dit Fanny.

- Tu peux m'appeler *maman*.

Ma voisine doit, derrière moi, dos à l'évier, faire signe à mes filles que je suis dans un état peu propice à la conversation.

- Maman, dit Fanny, six mois de deuil c'est pas beaucoup. Mais sois lucide. Pense à mettre en place des balises.
- On croirait entendre un écrivain parler du projet de son roman.

Mes filles, autour de la table, ont tête baissée. J'ai chaud. Ménopause.

- Isa, dit Jo, tu débrancherais le fil de l'appareil ?
- Fais-le, toi.
- Il est de ton côté.

Chaleur non due à la ménopause mais à l'appareil à raclette.

Mon verre de vin est couvert de traces grassieuses. Je me lève, croise le regard de Fanny. Elle lâche un sourire timide. Envie de lui foutre mon poing sur la gueule.

Je cherche dans le placard du haut un verre sur pieds qui soit propre, n'en trouve pas, pousse sans ménagement le corps de Fanny encombrant l'accès au lave-vaisselle, en voilà un beau, corolle gravée de fleurs, éclatant de rinçages successifs, jambe fine/interminable.

- Nous vendrons des quiches, je dis. La boutique s'appellera *La veuve et ses deux filles*.

Isabeau se lève, prétextant une interro d'Histoire.

- Maman, dit Jo, avec Isabeau on se dit que tu n'es pas obligée de garder la maison. Nous pourrions emménager dans un appartement.
- Pas question,

dit Fanny.

Mais alors je vivrais loin de Marcel est la pensée qui me traverse l'esprit.

43.

Le lendemain matin, je me lève, requinquée. Connaissant l'équilibre instable de mon état psychique (précaire, fluctuant, imprévisible), je me jette dans l'énonciation de démarches à effectuer en vue d'un commerce. J'y connais que dalle. Seule, je n'y arriverai pas.

Il faudra du temps. La société du gaz de ville s'en moque, de mon temps. Son cœur s'aligne sur un calendrier. Le mien est un foutoir dénué de secondes. J'ai toujours été nulle en calcul. Je n'aime pas les chiffres. Tic, tac.

- Je peux entrer ?

Karen. Bon dieu.

- Sers-toi,

je dis.

- Retire ton manteau,

j'ajoute.

La parigote a le visage fripé des gens n'ayant point, de la nuit, fermé l'œil.

- J'ai trop dormi,

elle dit, s'installant à mes côtés.

Ses ongles sont manucurés. Une merveille. Un rouge rose épouse les *phanères kératinisés* (Tu ne ris pas, Marcel?)

Sur ma droite, un Bic noir choit sur la feuille de papier. L'oraison funèbre de mes envies commerciales.

- Oh, tu écrivais,

dit Karen.

Je lui trouve les dents extrêmement blanches.

Elle porte un pull rouge-doux, par-dessus un tee-shirt blanc. Elle sent bon.

Mimosa ?

- Marthe, quand tu es entrée dans la brasserie à Paris, avec Jo, peu avant que je tombe dans les vapes, je t'ai regardée t'installer. Tu étais belle. Je me suis dite J'aimerais être cette femme-là. Pardon de te décevoir. Je n'aurais pas du faire entrer Nicolas dans ma vie.
- Prends un thé,

je dis.

- Tu as bien dormi ?
- Je crois. Toi ?
- Chez ma copine. Sur un canapé devant la télé. Barre dans le dos.
- S'il n'y avait que la barre.
- Je...
- Il n'y a plus de sucre.
- Je resterai deux semaines dans l'immeuble, pas une de plus. Fanny a acheté

de nouveaux draps pour son canapé lit. Je l'ai testé. Pourquoi dis-tu *S'il n'y avait que la barre ?*

- Je pensais à ton fils.

C'est l'heure de mon émission radio, putain.

Pourquoi devrais-t-on payer le fait de RIEN foutre de la journée ? Se contentant de respirer ? D'agrémenter l'instinct pulmonaire *et* le gustatif, demi-baguette passée au four, huile d'olive, brie, poivre ? Se foutre devant la cheminée avec un bouquin. Même pas l'ouvrir, le bouquin. Faire une sieste à onze heures du matin. Regarder un film à quatorze. Se laisser faire quand vos pas vous mènent à la salle de bain pour y brosser les dents ; douche; maquillage ; coiffure, jolie poupée, oh yé.

- Mon fils, dit Karen, se tournant vers les placards de cuisine comme si des carrés de sucre étaient capables, de leur propre chef, de se jeter dans le vide, mon Lothar, dit Karen, est choyé par mes beaux-parents. Ils n'ont pas tort, je suis instable (où ai-je moi-même vu ce mot, il n'y a pas deux minutes ?), je suis hystérique, je tombe amoureuse toutes les deux secondes, j'hyperbolise, surtout la mélancolie, je suis souvent malheureuse en même temps je souris pas mal j'aime la fête.

Mon portrait.

Karen se lève, petit cul emballé dans un jean délavé comme le serait, bien serrée dans son papier, une demi-livre de chipolatas. Elle cherche du sucre. Me revient en mémoire qu'il s'en trouve parmi les condiments. Je ne dis mot.

Le générique de mon émission radio doit prendre fin. La mise en exergue de l'animateur aussi, que j'aime bien. Sous la table je serre les poings. J'ai besoin de me sentir en-corps. A cause du vin et autres tourments (lesquels, déjà?), j'ai des aigreurs à l'estomac. Le matin je pressens que mon haleine est mauvaise. Marcel me l'aurait fait remarquer tout de trac. En détournant la tête. Il prenait pas des pincettes, mon mari. Brut de décoffrage. Vlan que j'te l'envoie. Et avec ça, d'une manière générale : fatigué, lassé, terne.

Marcel est mort, Marthe. Tu devrais faire des bonds all the day, rire, baiser, apprendre une langue, monter dans ta voiture, aller ailleurs qu'à Paris, passer du temps avec tes amis. Non ?

Je me sens fatiguée, lassée, terne.

Ah.

- Il y a, je dis, du sucre entre le cumin et le curcuma.
- Je sais, j'ai trouvé,

Karen dit, prenant place à mes côtés, plongeant les carrés, deux, dans son café, effectuant un sourire (dents éclatantes), tournant la cuillère, rejetant les cheveux en arrière bref, une reine. Je me sens bouffonne.

On n'a rien à fiche de toi, Marthe. Continue l'histoire.

- Mon psychiatre parisien, dit Karen, qui a pignon sur rue et m'aime bien, m'a renseigné un avocat. Je me sais entre de bonnes mains.

Je me racrapote. Disparais de moi-même. Karen rayonne.

- Je te remercie de m'avoir ramassée, Marthe.
- Tu t'y connais, en comptabilité ?
- Un collaborateur de Nicolas m'y a initiée. Pourquoi ?

J'évite de faire allusion au fait que le Nico aura au moins servi à quelque chose. Je dis :

- Aide-moi à monter un business.
- Quoi ?

dit Karen. Elle se délecte du café. D'ailleurs elle l'onomatopète. Sons intranscriptibles. Ça m'agace.

Karen est trop belle.

Moi aussi je fus belle, bordel. Dix années pendant lesquelles je rédigeai quatre romans. Putain. Mes jours sur un ordi à imaginer d'autres vies que la mienne. J'étais belle. En bonne santé. Vivante.

Jeu de cartes sans la série du cœur.

– Je mets la main à la pâte,

je dis.

– Ok.

– Des quiches.

Karen attend la suite.

Je me lève. Je pèse une tonne. Dehors, le soleil s'exhibe. Ouvre les rideaux, Marthe. Regarde comme le monde est beau.

– Le 29 février j'ouvre ma boutique.

Je vois bien que Karen se demande si c'est une blague. Un 29 février.

– Je donne une fête pour l'ouverture.

– Tu m'inviteras ?

dit Karen, replaçant le sucre à sa place. Pas entre les condiments. A sa juste place.

44.

Quand même, j'ai embrassé un type. Sur la bouche.

Regardez-moi hé ho. Je suis sèche, affaissée, éteinte, boursouflée, défaite, invisible, inerte.

45.

Faut croire que non.

46.

– Maman, gaffe,

dit JoAnne.

– Fallait mettre l'huile une fois arrivées chez Lucette il y en a sur le parquet.

– On fait quoi ?

– Pas grave.

– Sauf qu'au retour dans le hall on se cassera la gueule,

dit Isabeau.

Qu'est-ce qu'elles ont, mes filles ? On monte chez Lulu dîner avec son curé, pas de quoi fouetter un turc. Un chat. Bref. Si encore Lance était convié.

Je dépose sur une marche de l'escalier du grand hall la mozzarella présentée en épaisses tranches, je dis aux filles Montez j'essuie le sol. Elles disent On t'attend. Le curé les intimiderait-il ? Braves petites.

Au-dessous de l'évier de la cuisine, je tords le cou à une éponge carrée. Par la fenêtre, j'aperçois une voiture se garer.

– Maman, on est en retard.

L'homme émergeant de l'habacle semble ployer sous trois ballots de paille. C'est énorme, un ballot de paille. C'est Lance.

Je reviens dans le hall, dare dare, soulevant ma robe. Mes bras en épingle l'ourlet au-dessus du genoux. Très au-dessus.

– Maman, quand tu vas pisser n'oublie pas de rabaisser,
dit Jo. Elle éclate de rire (pour quelle raison?). S'empare de l'assiette pleine de mozza-tomates (un des plats favoris du belge, lequel n'a jamais mangé une mozza sortant direct du pis, ni de vraie tomates cramoisies au soleil de la botte).

– Tu ne viens pas ?
me dit Isabeau. Elle s'est poudrée le visage, j'en jurerais. Une touche de rouge placée sur la tempe. Comment n'ai-je pas encore, à mes chéries, proposé de collégiale séance/maquillage.

– Maman ?

L'entrée de Lance est si furtive que je sursaute au bruit que fait la clé introduite dans le verrou de sa porte.

– Bonjour Lance,
dit Isabeau. Avec circonspection. Se tient droite. Petites joues en feu, sur-allumées par un coup (maladroit) de blush. Tresses sur la tête. Col blanc fermé jusqu'au dernier bouton. Pull pure laine vierge, de son père, bleu vert. Pantalon couleur marine. Mocassins d'un autre temps. Ma petite fille.

La porte de Lance se referme sur lui. Je le suppose. Je n'ai pas tourné la tête vers lui, absorbée par la posture miraculeuse du fruit de mes entrailles.

– Il pleurait, non ?

dit la voix de Jo, cinq marches plus haut. Isabeau hausse les épaules. On t'attend devant la porte, dépêche, me lance-t-elle, main sur la rampe.

Je pénètre dans le hall de notre maison, mon cœur gonfle, je rabaisse la robe, ma tête cogne le parquet. Je me relève fissa. J'ai glissé sur l'huile. Je tape du pied. Merde merde merde. Ma tête tourne. J'entends la voix des filles en provenance du deuxième étage. Noir.

47.

- Ne la traîne pas.
- Je laverai la robe.
- A quels degrés ? Tu sais même pas.

Agréable sensation d'être emportée. Il neige. J'ai chaud. Le père Noël me réserve une surprise. Plusieurs surprises?

– Elle ouvre les yeux.

Une ado mal coiffée se jette sur moi. Quelque chose dans le dos me gêne. Le bord d'un tapis. Dans le grand nord on vit sur du plancher, non ? Qui sont ces gens ? Où est le renne ?

- Fais-lui boire ça.
- On dirait de la pisse.
- Non, Jo. Ginseng.
- Aphrodisiaque.
- Oui.
- Maman n'en a pas besoin, Lucette. Papa ne reviendra pas.

Je soulève le cou, sourit à la vieille tenant une tasse entre les mains, à genoux devant moi. Je vois flou.

– Tu veux dire que ça met le feu au cul ?
je demande.

La vieille tend la tasse. Je bois.

– Je dépose où les plats ?

dit une voix.

Je me lève.

– Asseyez-vous,

dit un garçon sans âge (moins de trente ans).

Le type porte un ensemble pantalon veston qui n'a pas l'air propre. Le corps flotte dedans, la jambe tombe sur la chaussure qui est cabossée bien qu'à l'origine de style anglais. Mon regard tombe sur le plat dont la surface est un gratin. Il frémit. A dû être très chaud. Comme moi au cul.

J'ai faim.

Je ne m'assieds pas.

Un main mâle, réseau d'artères sur chair rose, dépose sans un bruit une tarte meringuée à côté du gratin.

– Pas là,

dit la voix de la gamine aux tresses sur la tête. La voix se renfrogne parmi les cordes vocales tandis que du regard je suis la fille. Elle est nez à nez avec un individu, pas celui de la main, un autre. L'individu est un indescriptible mélange de barrière et de crinière. Enfin, je vois ce que je veux dire.

– Ça va, Marthe ?

dit la vieille qui m'empoisonna les sangs. Putain, j'ai envie de baiser. Je reprochais à Marcel de, sans cesse, avoir envie de. Qui c'est, Marcel ?

La main rose revient à la table, y dépose un verre rempli de vin. Je m'en saisis.

– Maman, c'est celui de Léopold.

La main s'appelle Léopold. Ne pas confondre avec le Léo d'Emma. Léo ? Emma ?

Je prends place à table. J'entends la voix de Billie. Me chatouille le ventre. J'enfonce l'index dans la meringue nappant la tarte.

– Maman !

Voix de la gamine aux cheveux en désordre. Porte un sweat à capuche. Si j'étais la mère, je virerais ça. Au bac.

Mon verre est vide je l'ai bu en entier. Je me lève. Une main sur l'épaule m'en empêche.

– Ah t'es là ?

T'es, adressé par une voix mûre à la main m'obligeant assise.

– Ah t'es là, Georges, super.

Voix d'ado.

– Il n'était pas invité.

Voix mûre (de vieille).

– Sauf que, Lucette, à cause de l'état de maman on mangera chez nous. Georges est bienvenu,

dit l'ado.

– Lance pleurait. Je vais le chercher,

dit la fille aux ébouriffés cheveux.

Lance ?

La voix de Billie dit qu'il faut faire quelque chose de nos chagrins.

De la beauté.

– Pour Marthe j'ai besoin d'Emma, dit la vieille. Elle est kiné.

– -siologue,

précise la jeune perruche aux plumes tressées par-dessus le front.

- Les garçons, dit la vieille, vous dresseriez la table au salon ?
- Ça fait longtemps qu'on n'était pas réuni,

dit, avec ironie, le cerveau disposant de la main rose.

- Nous prenons l'apéro c'est tout, dit le gars au complet veston. Ce soir Juan et moi sortons.
- On propose à Fanny ?
- Pas Fanny,

je dis.

Je vais à la fenêtre, ouvre un tiroir, en extrait une boîte de cigares, un cigare de la boîte, l'allume, ouvre la fenêtre.

- Maman,

dit Isabeau.

- Oh c'est toi ma chérie,

je dis, ouvrant les bras.

Je regarde l'assemblée. Ils sourient, les abrutis. Isabeau se glisse contre mon corps. Courtement. A présent me tourne le dos. Un gars du trio capte son regard. Un curé.

- Si on dansait,

je dis ?

Jo entre dans la cuisine suivie de Lance qu'on dirait un fœtus sorti de l'utérus. Il est fripé. A beaucoup pleuré. Vers lui je m'avance.

T'as embrassé un gars sur la bouche ce matin, Marthe.

Je m'appelle Marthe?

T'es vieille, t'as pas de mec, pas un rond.

Tu m'emmerdes.

N'embrasse pas Lance, Marthe.

- Venez Lance, dis-je, prenons un whisky. Vous aimez le whisky ?

Mon bras sous le sien. Voix de Billie.

- Madame, dit Lance interrompant notre marche. Ce soir je suis cassé.
- Et moi, j'ai bu du ginseng.

Nous sourions.

La fête peut commencer.

48.

Le mec, le dénommé Juan, enlève la veste. Avec Lucette ils dansent. Rap. Le curé s'assied. Jo le happe. En piste, mon grand. Emma est là, ma chérie, corps ondulant à l'orientale. Son fils Germain s'approprie la piste. Isabeau rit et danse avec une grâce que je ne lui connais pas. Lucette fait des allers-retours avec la vaisselle sale, les assiettes à dessert, je laisse faire. Georges la joue tchatchatcha dans un pantalon de toile beige, chemise assortie, on dirait un explorateur. Le curé, en jeans et chemise blanche, parle à Georges vice versa, ils se tapent dans la main à la manière des basketteurs américains. Lance boit un whisky, debout, à moins d'un mètre de Léopold discutant avec Léo.

J'ai une bosse à l'arrière de la tête.

Il manque Karen.

Ça grince en moi à l'idée de convoquer Fanny.

Je veux de l'amour.

Georges l'explorateur aux cheveux blancs ondulés lève son verre à ma santé. Lance

remue du cul doucement, ce n'est pas joli à regarder.

Un truc monte en moi. Je ne vous l'ai pas encore dit, bande de nazes. Une sismique intrusion, datant de ma chute sur de l'huile d'olive matinée d'industrielle mozza. Voilà : je veux pas terminer ma vie dans la tristesse. Je veux la fête. Que ce soit simple comme une tarte meringuée. Je veux baiser à cheval sur des hanches. Je veux des étoiles dans ses yeux. Je veux me sentir belle. Mourir sous les étoiles, pas sous des kilos de bave.

48.

– Vous êtes rayonnante, Marthe.

L'animateur vedette porte des chaussettes d'un bleu marine confinant au noir je trouve cela bouleversant. Sur le siège je redresse le dos. Le public n'y voit que dalle. Avant de pénétrer dans le bâtiment de la chaîne, j'ai sniffé 0,01 gramme de blanche. Juste ce qu'il faut pour voir et comprendre dans la seconde. C'est pas tous les jours qu'on apparaît quatre minutes à la télé.

– Votre livre, sans aucune promotion, ce que vous aviez négocié avec votre éditeur, s'est vendu à trente mille exemplaires.

Sans faire de bruit. Montand. Je chante. Dans ma tête. Est-ce que je le fais vraiment ? Ils couperont au montage. Assume, Marthe. Chante. L'animateur, un blond vigoureux (savoyard?), cheveux en brosse, me regarde. Il affiche un air navré.

Dans ma robe moulante de satin noir tombant aux chevilles, je fais tâche parmi les invités, cinq écrivains disposés sur deux fauteuils deux places de part et d'autre de l'animateur et un chanceux assis sur ses prix littéraires, en solo, refermant le carré. J'occupe temporairement le siège dévolu aux écrivillons de passage, ceux sur qui le panthéon tardera dans sa tête à mettre du *vous* derrière le *toi*. Le siège que j'occupe se trouve à l'extérieur du carré.

Les cinq écrivains, passant pour intellectuels parce qu'ils écrivent des mots, portent des tenues smart. Un intellectuel ne fait pas preuve de mauvais goût. Il constitue la vitrine de son œuvre. En France, on vend de l'élégance. Le peuple en est dépourvu. La culture, contre le peuple.

– Vous chantez presque aussi bien que Montand, Marthe, dit l'animateur.

Sourire entendu parmi les cinq élégants (qui écrivent occasionnellement). Je dis :

– Vous couperez au montage.

Air ennuyé de l'animateur.

Un des cinq se penche vers l'avant, coude aux cuisses, il a mal au dos ou quoi ? Je me lève, traverse le studio en sa direction, pose le cul sur l'accoudoir du fauteuil dont il occupe l'emplacement sur la droite et dis :

– Vous vouliez me dire quelque chose ?

Sur quoi l'animateur enchaîne par un geste démonstratif genre Je ne contrôle plus. Rire du public.

– Je dois me mettre debout pour vous le dire ?

dit l'écrivain intello qui vient du Gard.

Je me lève, dans la sensation d'être somptueuse, je vacille, me retiens au regard provocateur un peu mauvais de l'animateur, je marche droit, contourne le Gard par l'avant, fait requête d'une place sur le fauteuil entre lui et la femme écrivain qui, elle, a une plume.

Un oiseau migrateur, cette fille, dont le dernier roman m'a fait voyager c'était délicieux, en vertu de quoi je suis gênée de la déranger. Elle se recule de mauvaise grâce. Qui prétend que l'artiste et son œuvre ne font qu'un?

– Je vous écoute, je dis,

compressée entre l'écrivain élégant (c'est où, déjà, le Gard?) et l'oiseau migrateur d'augure mauvaise.

Une caméra approche, je la regarde droit dans les yeux avec grimace mutine. La peur me déserte. Ouh ouh, Peur, où es-tu ? Je ferai des conneries si t'es pas en moi à sortir le pointu des ciseaux.

– J'ai entendu, dit l'écrivain qui s'appelle Daniel, ça me revient, dont je n'ai rien lu (est-il seulement écrivain mais oui Marthe, écrivain, pas marchand de tapis), j'ai entendu dit-il qu'Actes Nord vous avait demandé de couper trois cents pages vous avez refusé.

Je souris en guise d'acquiescement.

– Le noir sous vos yeux dégouline,

dit dans mon dos l'oiseau de malheur.

Je me tourne vers elle, qui m'offre un sourire doux, sort un mouchoir de papier de son pantalon smoking, avance le bras, dit Je peux ?

Je pose la main sur le pantalon de mon voisin Daniel, rires dans la salle, plus fort que précédemment. Une fille a un fou-rire. L'animateur me regarde, pas rassuré pour un euro.

Je demande à l'oiseau quel est son nom, elle dit *Nathalie*, je dis Essuyez le noir sous mes yeux je suis d'humeur dorée. Le mot *doré* me vient des paupières de Nathalie, elle y a plaqué une feuille, cela m'attendrit comme un boucher frappant sa viande.

– Répondez-moi, Marthe. Vous vous cramez, là.

Je me tourne sur Daniel qui vient dans mon cou de chuchoter. Silence de béton.

– Ma première réaction, je dis, fut de refuser la proposition d'Acte Nord. J'avais cinquante ans, écrit pas mal, jamais publiée. Quelques-uns de mes proches me pressaient, cependant, d'accepter.

– Ce que vous n'avez pas fait,
dit l'animateur.

Je me lève, me tourne sur Daniel et Nathalie, recule. C'est plein de câbles vas-y mollo, Marthe. Je dis Le fauteuil n'est pas prévu pour trois personnes. Je marche droit vers mon siège solo m'adressant au public :

– Vous aimeriez, vous, qu'une directrice d'école dise à propos de l'admission de votre gosse : on le prend, mais sans les deux jambes ?

Je m'assieds. L'animateur me pose une question. Je souris à une fille dans le public, pantalon bleu pastel, dessus rose fluo. C'est beau comme un bouquet.

– Une moyenne maison, Jocaste17, m'avait envoyé un commentaire, j'enchaîne. Le seul reçu des vingt courriers lancés sur le net. La moyenne maison aimait mon écriture, pas la distance avec laquelle je traitais mes personnages.

Je capte le regard de l'animateur. Il s'appelle Vincent. Je dis d'une traite, croisant les jambes, vulnérabilité dans la voix, le bout de mes doigts flambent, oh Vincent :

– Je me suis rendue à Paris après avoir pris rendez-vous avec Jocaste17. J'ai passé la nuit dans une auberge de jeunesse entre une australienne qui dégageait une odeur de cheddar et une iranienne qui pleurait. Au petit matin j'ai enfilé mes bottes de cuir tabac, huit centimètres de haut, ma robe noire courte, pas un bijou.

- Vous n'aviez rien à perdre,

dit Vincent l'animateur.

- Je parlai vite, la main d'une éditrice se trouva dans la mienne, je dis Actes Nord veut me publier, je montrai le courrier, Jocaste était assise le dos droit, comme vous Vincent, exactement. Elle dit Moi j'aimais votre texte, les autres n'en voulurent pas.

Je soupire. Décroise les jambes. Tout est dit.

- Grâce à vous, Marthe, le seuil moyen des ventes de Joscate¹⁷ explose.

dit l'animateur, soulagé : il parle chiffres. Les chiffres rassurent certains gens de lettres. Surtout ceux qui en vivent.

- Maman, j'ai préparé ton café réveille-toi, on a une boutique de quiches à lancer.

La fille au pull rose fluo agite la main. Le siège de Vincent est vide. Les spots s'éteignent sauf un.

- T'as l'air heureuse, maman,

dit Jo.

Qui embrasse mon front.

Isabeau pose la main sur ma cuisse. Salon, fauteuil trois places.

- On prévoit une réunion avec les gens de l'immeuble, mardi 16h, elle dit. Je ne suis pas sûre que tu te souviennes.

Je redresse le dos.

- Le noir dégouline sous tes yeux,

dit Isabeau.

- Prends une douche, maman, dit Jo. La boutique, tout le monde trouve ça génial.

- Même Lance,

dit Isabeau, debout ancrée droite comme un poteau.

- Tu as trois jours pour mettre tes idées sur papier. Pas tout un roman, hein.

- Viens Jo,

dit Isabeau avec son flegme British, contraire de la vulgarité insipide inculte pas drôle qui régnait dans le studio télé.

Elles m'envoient un baiser, côte à côte, deux sœurs jumelles sortie à l'instant de mon flanc, nettoyées, habillées, prêtes à aimer.

C'est parti.

49.

- Des quoi?
- Des quiches.
- Pas bonne idée.
- Charité pour la veuve et ses deux filles.
- Tu te feras pas de fric.
- Sauf si je vends cher. Dans un super packaging.

Discussion entre moi et Lucette que j'ai arrachée aux bras de Georges. Elle et lui font l'amour chaque jeudi entre 15H30 et 16h.

Je fais à Lucette un café. Prends place autour de la table de ma cuisine cinq mètres sur huit. Envie d'une dame blanche (*blanche* faisant référence à la glace vanille et *dame* au chocolat fondu ?)

- C'est ce qui est dans le four ? Une quiche aux orties ? La recette de Fanny ?

- Qui lui vient de sa tante, Modène.
- Modène, comme la ville italienne ?

Depuis le début je me fais mal comprendre. Ou bien sont-ce eux qui ne comprennent pas que j'ai besoin de fric ? Que j'en ai ma claque de pas pouvoir bouger à cause de mon compte en banque avec pas de chiffres dessus. Pas même un.

Lundi 23 novembre, 16h05.

- L'odeur donne envie,

dit Lucette, debout, éponge en main. Elle peut pas s'arrêter d'agir, Lucette. Moi j'aime ne rien faire. Exister. Avec pour parure une mélancolie en chape de plomb, soit.

J'ai en horreur d'avoir, dans mon agenda, des trucs en journée. Pas vous ?

Lucette porte un pantalon couleur pêche, pull mohair blanc cassé, elle est un peu décoiffée ce doit être l'hebdomadaire défoulement de Georges. J'aime bien Georges. Lucette est pragmatique. Moins poétique que son mari. J'ai un peu de mal, avec Lucette.

- Je t'en sers une portion ?

je dis, avec humilité.

- Ça va, ta bosse ?

Je passe la main sur la tête. J'appuie où ça fait mal. Je dis :

- C'est comme une conversion. Un truc dans ta vie que t'as pas vu venir. A force d'espérer tu désapprenais la foi. Je crois qu'il arrive des trucs bien aux mécréants désespérés.
- Georges n'est pas désespéré,

dit la nana venant de se faire mettre par un homme de quatre-vingt-deux ans.

J'enfile des maniques, mot moche que je n'utilise pas oralement. Enfin comme ça, vous voyez. Que je ressemble à un gosse de cinq ans avec des moufles. Bon dieu je suis faite pour manger des trucs de mes doigts nus. Pas pour les cuisiner.

Je dépose la quiche de Modène sur un sous de plat en fonte. Lucette s'écarte. Viens, lui dis-je, assieds-toi. Elle ne peut s'empêcher de nous dresser une table. Ce qui signifie que je devrai mettre les dents à la pâte. Alors que j'en ai marre de la bouée sur mon ventre.

Vous connaissez le régime dissocié ?

- Ça non,

dit Lucette, disposant des serviettes de papier, pliées en deux de sorte que ça donne un triangle, sur le côté des assiettes.

Je découpe la quiche en huit portions.

Le régime dissocié consiste à ne pas manger de protéines en même temps que des féculents (pâtes, riz, patates). Pour les plurivores, les protéines sont : viande rouge, viande blanche, volaille, poisson, œuf, quinoa ou lentilles. Pour les autres, pas de protéines d'origine animale mais légumes secs, soja, tofu, allez voir sur internet. Deux repas de fruits, onze heures, dix-sept heure. Ce midi je mangeai à ma faim des haricots rouges en boîte, concombres, tomates, huile d'olive, purée de piments. Pour ce soir j'ai prévu une salade de lentilles, zeste de citron.

Lucette coupe dans son assiette une portion de portion. La met à la bouche. Tu ne manges pas ? elle demande. Craignant sa contrariété, je mets à exécution. Satisfaite de ma participation, Lucette mâche. J'accroche mon regard au fromage fondu faisant office de couvre-chef. Un fromage français, ne se trouvant pas au nombre des ingrédients de Fanny.

– Pas mauvais, dit Lucette, se levant. J'ai tout le temps soif, ces temps-ci, dit-elle, à l'évier, passant un verre sous la pression du jet. Elle terminera sa portion, s'essuiera la bouche, diras : Tu n'achèves pas ? S'en ira. Comme ça. Putain. Ma quiche. Que j'avais prévu de laisser intacte pour mes filles. Qui ce matin me le réclamèrent. On se la mange, cette quiche, maman ? Au goûter ? (iconoclasterie d'Isabeau assortie à du sourire donc je prends au mot). Assise à table, tablier m'étouffant la taille, je fais tourner sur lui-même un verre vide, ne cédant pas au brouhaha dans ma tête, celui des anges exterminateurs. Trop jeune pour crever, trop vieille pour s'émerveiller. Avec une fourchette je chipote dans le plat estropié d'une portion. Elles entrent, silencieuses. Les semelles ne cognent pas le sol. Leurs mots se font sans voix.

Quand elles reviennent de l'école, je mets un point d'honneur à sourire à mes girls. Un sourire, un baiser, un goûter. Là, j'ai une fesse calée sur le siège solo du studio télé, une autre devant la quiche qui ressemble à rien sans une huitième portion.

– Maman, est-il dit dans un souffle tout contre moi, Karen était devant la maison. Tu ne la voyais pas ? On peut la faire entrer ?

Taille sanglée dans un tablier de couleur bleue, épaules tombant, épaisses chaussettes grises aux pieds je traverse le hall, ouvre la porte entrebâillée donnant sur celui de l'immeuble, agrippe Karen, me cale contre son corps ténu. Karen m'enserme. Ils sont vigoureux, ses bras. Une des mains se pose sur l'arrière de ma tête, à l'emplacement de la bosse. J'ai pas mal.

– Tu voudrais goûter à ma quiche ?

je dis. Vivian Leigt, centre treizième minute, *Un tramways*.

Karen me prend la main, m'attire dans notre vestibule, referme la porte. Mes filles mettent le couvert.

– La quiche est froide,

je dis.

Karen s'empare du plat, l'enfourne, règle le thermostat.

– Pour la boutique, il faut une enseigne, elle dit. Sur le net j'ai repéré des fabricants. Après la quiche on regarde ça ?

– Maman, on le fait,

dit Jo.

Je tourne la tête sur Isabeau.

– Pas le choix,

dit celle-ci.

Du frigo Karen sort roquette, persil, betteraves rouges, une carotte. S'active. L'œil de Jo brille. Isabeau se laisse tomber à côté de moi. Pfff, elle dit, j'ai un énorme devoir de math. Je lui passe la main sur le haut du crâne. Elle penche la tête de mon côté. Je dis, je ne sais pourquoi, dieu sait si les ados n'aiment pas l'entendre : Toi, tu es amoureuse.

Isabeau ne dément pas.

50.

– L'idée, c'est que la quiche fasse du bien,

dit Karen.

Nous sommes, toutes les quatre, autour de la table, couverts en main.

Karen :

- Cinquante pour cent des adultes souffrent de mauvaise haleine. C'est le foie. Chez *Une veuve et ses deux filles...*

- ... entreprise humanitaire,

je précise.

- ... seront servis thé vert, kéfir, eau chaude citronnée. Les gens y mangeront des plats à base d'avoine, d'épinard, de curcuma, de basilique, de persil frais. Avec le thé il y aura des fruits secs. Soirée détox. Livret de recettes, offert, contre la décadence de l'appareil digestif.

- Non mais vous ne parlez plus d'une boutique, là,

dit Isabeau, mains au genou.

- J'ai parlé à Karen, je dis, d'ouvrir notre salon en vue d'un lieu où les gens resteraient pour consommer. Vous ne mettez jamais les pieds au salon. Encore moins depuis que papa est mort.

Silence. Bruit lointain d'un klaxon. Isabeau pose les poignets sur la table. Jo :

- Ben moi je vois pas d'inconvénient.

Elle a bouffé l'entièreté de la portion.

- Les orties, c'est bon contre la mauvaise haleine ?

je demande.

- Je suis amoureuse, maman, dit Isabeau, mais je t'en prie ne pose pas de questions.

JoAnne regarde sa sœur aînée, l'œil rond. Un rai de soleil tend une jambe dans l'espace.

- Karen, je dis. Je suis alcoolique, hystérique, foutraque. J'écris des romans, je suis oisive, j'aime le fromage. Je crains que le côté végété du projet ne me convienne pas.

- On servira des hot-dogs,

dit Jo. Elle interroge des yeux sa sœur, pas à propos des hot-dogs.

- Arrête,

dit celle-ci.

- Je suis, je dis, pour la quiche aux épinards, les fruits secs, le thé vert. Mais je veux Dionysos.

- On commence quand ?

dit Karen.

- Les bras m'en tombent, je dis. A cause de la tête. Il y a trop de choses dedans.

- Je me renseigne. J'ai que ça à foutre,

dit Karen.

- Comment va Lothar ?

dit Isabeau.

Le type klaxonne une seconde fois.

- Lothar va bien. Il y a une heure, je lui parlais au téléphone.

Ce sur quoi Karen met en bouche le truc aux orties. Je vois bien que ça lui reste en travers de la gorge. Isabeau pose la main sur la sienne. Jo débarrasse la table.

- A nos clients, on mettra du Billie?

je dis.

- Papa sera fière de nous,

dit Isabeau. Elle rayonne.

- On ouvre quand ?

je dis.

– Le premier jour du printemps,
dit Jo.

Quatre mois pour jeter mes incessantes esquisses de bonheur. Pour demander pardon à Marcel. Perdre quinze kilos. Désavouer mes rêves d'écriture. Me nettoyer le foie.

Depuis deux semaines, j'ai *vraiment* une haleine de merde.

51.

Je pénètre dans mon bureau, l'un des trois anciens garages après le vaste salon que Marcel aménagea dans la cours. Première fois depuis des mois.

Je traîne dans la main un sac plastique contenant trois bouteilles de pils. Dans le bureau j'allume le chauffage et les trois lampes. L'étole sur le lit banquette est froissée. J'y dormis pendant des mois. Dans notre lit Marcel ronflait. La picole fait ronfler.

Je désertais le lit d'appoint pour le conjugal, une semaine avant que Marcel ne. Il se plaignait de migraines. Me tournait autour comme chat affamé.

La veille de la# de Marcel, je travaillais ici, à la relecture de mon dernier roman. Un truc épais dont aucun éditeur ne voudrait. Je n'écrivais pratiquement plus depuis un an : je passais mon temps sur ce foutu manuscrit.

Mon bureau est tourné vers l'unique fenêtre greffée dans la série des trois garages. *Une grande fenêtre*, avait décidé mon mari. Donnant sur la pelouse jungle aux murs couverts de glycine, vigne vierge, rosiers grimpants.

Sur la table de bureau, il y a une lampe jaune de notaire, un coquillage blanc des polynésiennes îles, un vase bleu vert en fleur de lys, une photo noir/blanc d'Etty Hillesum dans un cadre huit centimètres sur cinq ourdi de faux diamants, une boîte de cigares en vieux cuir, un cendrier de verre au fond duquel on trouve en rouge sur fond jaune la marteau et l'enclume avec le slogan *Cette année nous jardinons*.

18:44. Seize minutes avant décapsulage de la bière. Non mais, Marthe. On se croirait à Houston.

J'allume mon ordinateur portable, branche les enceintes installées par Marcel, guitare de Joaquin Turina.

Quel était mon état d'âme, quelques heures avant que ? J'étais en ces lieux, à équarrir un roman qui ne serait pas lu.

Et si je manquais de foi ? Je veux dire, une foi puissante comme est l'impression faite par le devoir de math sur Isabeau.

Je m'obstine. Écrire est une des rares choses que j'aime faire. Et dormir.

18:56 Ce soir-là, je ne me doutais pas que. Marcel était resté allongé quasi toute la journée. Ça lui arrivait parfois.

Dans les années quatre-vingt avec son associé Igor, ils bossaient quatorze heures par jour. Leur bureau d'architecture était sollicité par les quatre coins du monde (qui est rond). Igor et Marcel prenaient de la cocaïne. Baisaient des filles à tout va. Surfaient sur la vague de la domotique naissante. Le fantastique écho reçu eu égard à leur liberté procurait assurance, créativité redoublée, audace. La presse, les organisateurs de concours, les urbanistes les maintenaient au pinacle. Le duo travaillait avec des russes sur un programme informatique, des designers italiens sur un projet muséal, des armateurs yankees pour le compte d'un institut de recherche subaquatique.

A l'époque, je ne connaissais pas Marcel.

Igor introduisit une nana hyper douée administrativement, architecte matheuse spécialisée dans le chauffage thermique. A l'insu de Marcel, elle et Igor devinrent un couple. Igor proposa sa maîtresse pour associée. Marcel était bon camarade.

L'aveuglement, la permissivité, l'ivrognerie du succès, que sais-je, firent que l'orientation artistique et philosophique de la boîte échappèrent à Marcel. Il donna sa démission. Travailla pour son propre compte, à mi-temps, sur des projets de moindre envergure. Le sentiment de reconnaissance en prenait un coup.

Je le rencontrai un automne, dans une brasserie surchauffée heureusement je portais un tee-shirt, il était écrit dessus *La mort fait du vélo*.

19h26. Larmes bruyantes de Jo au-dessus de la bière dans laquelle se trouve le corps mort de son père.

19h29. La mélancolie se lève. Comme le brouillard. Se lève. Dans l'ordi j'ouvre un document.

J'écris : *Commencer*.

52.

J'ouvre la portière de ma voiture, m'extrais de l'habitacle à regret, j'écoutais une chouette interview radio. Ai jeté la fin de mon cigare, par le fenêtre, un kilomètre en amont. Ma mère décroise les bras, qu'elle tenait pressés contre la poitrine. Elle les ouvre grand. Elle est maigre.

Impression de peser dix tonnes.

- On se boit un thé ou on marche ?
- Va pour la marche,

je dis, frustrée de ne pas connaître la suite du voyage à Tokyo, le type à la radio y faisait une rencontre déterminante.

Je suis ma mère vers la maison basse de pierres grises entourée de vergers. Elle y vit seule, depuis la mort de. Papa. Crevé entre deux camions un matin de travail. Le brouillard n'était pas levé. Pas encore.

Maman ne se remaria pas. Elle avait Jésus. Pas mal de traumatismes à caser dans la quiétude. Fallait pas, en plus, un mec dans la maison. Du reste Jésus donnait-il l'énergie pour la vaisselle.

Sous une coupe courte de cheveux gris, une bouche pulpeuse, dentition parfaite, taille de trente ans, paire de seins époustouflants, se tient ma mère dans la quiétude (voir plus haut).

- Mets tes bottines,

elle dit, ajoutant une bûche dans le poêle.

Se lève avec difficulté. Je fais semblant de pas remarquer.

- Les genoux, elle dit. Cadeau de mes quatre-vingt ans.

Elle les aura en juin. Qu'on pourrait fêter chez *Une veuve et ses deux filles*.

Nous passons la rivière, prenons à gauche le long des rochers. Forêt de chênes. Prairies. Collines. Oiseaux. Je viens de me taper quatre-vingt-dix minutes de route pour ça. Le village où un père juge d'instruction m'éleva avec une mère apicultrice. Tu parles d'un pedigree.

L'apicultrice se tape la route pour Bruxelles un samedi la quinzaine pour sortir mes filles, les habiller, leur offrir un gâteau au salon de thé. Respect.

- Tu ne viens plus me voir,
- dit ma maman.

Elle porte un jeans, un anorak brun, une écharpe avec du rouge dedans. Pas fille de bourgeois, mais classe innée. J'ai fréquenté de meilleures écoles qu'elle, des universités, elle pas, mais mon savoir n'amène pas à la texture idéale pour accompagner telle jupe, telles chaussures, tels bijoux. Je suis un daim sauvage.

J'aimerais passer le bras sous le sien, j'ai jamais fait.

Avec Karen, bien.

– Tu ne m'appelles pas,

je réponds.

C'est moche, Marthe. Ta mère t'a toujours foutu la paix. A tes frères itou.

Un au Canada, l'autre à Singapour, comme ça tu sais.

– Pas de nouvelles de l'autoroute ?

je demande.

– Je vis au jour le jour,

m'est-il répondu.

53.

Ils feront de la nationale passant à cinq kilomètres une autoroute reliant le sud wallon au nord français. Chez nos voisins c'est youppie, le nord délabré plébiscite une arrivée d'air. On n'a pas demandé leur avis aux paysans et riverains et amoureux de la nature, qui seraient tombés des nues : quoi, au XXIème siècle, abattre des centaines d'hectares de forêts pour ...une route?

Pour sûr, cinquante mille camions et voiture par jour ça te la ramone, ton arrivée d'air.

La langue de porc autoroutière reliera le port de Marseille à ceux d'Anvers et Rotterdam, salopant au passage une région de bois, de forêts, de champs. La presse n'en parle pas. J'envoyai des lettres. Personne à part un militant écolo, résigné, ne me répondit.

La chance, que d'avoir une autoroute de plus.

Mais le bruit, putain ! Mais la qualité de l'air ! Même Marcel, qui aimait mes collines, haussa les épaules quand je brandis mon chagrin enragé.

Le néo-capitalisme incarne à merveille la longévité de ma dépression.

54.

En général Maman ne parle pas beaucoup. Elle écoute. Donne des conseils. Se fait un chouia moralisatrice. Comme toutes les mamans.

– Je manque d'argent, je dis. Faut que je trouve un job.

– Fais attention à toi. Tu n'es pas d'une nature forte, Marthe.

– Mon nom apparaît seul, désormais, sur le compte bancaire.

– Si seulement j'étais plus riche.

– Maman, tu vis avec trois rien.

– Trois fois rien c'est trois fois beaucoup,

elle dit.

Les feuilles craquent sous nos chaussures de marche. La nature n'est pas ce genre de top nana tellement belle qu'elle vous donne envie de cracher sur votre propre image. La nature est parfaite. Elle est parfaite parce qu'elle se tait vous laissant toute place.

– Avec les filles, je dis, on ouvrira un restaurant les jeudis, vendredis et

samedi soir. Et avec Billie Holliday.

Ma mère écoute.

– La voix de Marcel me manque,

je dis, sans l'avoir prémédité.

– Il te faut continuer à vivre. Tu as deux filles.

Côté moralisateur que, je ne sais pas vous, mais moi je supporte pas.

– L'entrée vers les garages, je dis, avant qu'on achète, c'était un trou entre deux immeubles. On a bâti par-dessus. Marcel eut le génie de créer un porte donnant de la rue au salon où il y a un fauteuil devant.

– Vous pousserez le fauteuil.

Oui, je dis, et attire à moi ma maman. Je lui embrasse le front. Elle passe le bras sous ma taille.

– Tu es courageuse,

elle dit.

– Alors pourquoi tu dis que je ne suis pas forte ?

– Tu es forte. Tes filles sont merveilleuses. Tu as des amis.

– Pas un rond.

– Vous n'auriez pas du liquider l'héritage de ta belle-mère.

Le chemin de roches enfouies monte, descend, oblique, je respire la terre. Mon cœur est ici, pas ailleurs. Pas parmi les humains.

– Qui s'occupera de la paperasserie ?

elle dit.

– Ne sois pas péremptoire,

je dis.

– Ton père aimait l'ordre, il n'y parvenait pas. Tu es pareille.

Oui, maman. Le désordre. Papa. Dans mes gênes. Je suis malade d'imperfections comme l'était mon père dieu il était merveilleux.

– Les gens de l'immeuble m'aideront,

je dis.

– Qui ?

– Des voisins.

– Tu ne les connais pas.

– Maintenant, si.

– Tu es tombée sur la tête ?

Oui, maman.

56.

Nous poursuivons sur des banalités : Oh ils ont fichu un panneau c'est à propos des fouilles // Isabeau ne quitte pas le chemisier blanc que tu lui as offert // J'ai mal à l'épaule ces temps-ci.

J'agite la main derrière la vitre de la voiture, offre un sourire enfantin, sors du village lentano puis en trombe à travers le paysage que je connais par cœur. L'émotion est là, sise sagement sur le siège passager : je pense à l'autoroute qui se fera sans que personne ne proteste. Je pense que pour notre resto, aux filles et moi, personne ne protestera, jusqu'à ce que l'affaire se casse la gueule.

J'enclenche l'autoradio, une femme politique parle *investissements* (tu pourrais pas faire allusion aux investissements *et* à ta lingerie, pour changer?), j'appuie sur le numéro quatre, Musique classique, Beurk, symphonique, je presse le huit, Radio 1,

flamand, excellente musique, j'augmente le son, allume un cigare, baisse la vitre, fous le chauffage à fond.

T'es sûre, Marthe, de vouloir te lancer dans l'Horeca ?

Ça veut pas dire J'ai trouvé, *horeca* ? Révise tes grecs, connasse.

C'est en m'insultant sur fond d'Ann Pierlé que je gare la voiture pile devant chez nous. Lance est dos à la porte d'entrée de l'immeuble.

Je m'apprête à passer à sa hauteur, l'air de rien.

– Je vous attendais, Marthe.

53.

Le salon est gris. Lance l'américain n'est pas dans la couleur.

– Je vous sers une bière, vin, tisane ?

– Pardon de ne pas parler votre langue, Lance.

– Ma langue est identique à la vôtre, Marthe. Bière ?

Je me laisse tomber dans le fauteuil de cuir gris souris. Table basse de laiton, tapis gris clair au liseré noir faire-part décès. Je cherche sur quoi poser les yeux, tasse jaune citron ? Meuble laqué chine ? Gravure d'Anto Carte ?

Lance place devant moi une pils suédoise.

– Vous l'avez vu,

il dit.

Je porte le verre à la bouche. Ne m'en reprochez pas la formule. Avec écrire et dormir et aimer et marcher c'est ce que je fais le plus volontiers. Porter un verre à la bouche.

Je pose la bière sur la table basse. A travers la vitre posée sur quatre pieds d'airain, j'avise une couverture d'architecture contemporaine. Ciel bleu, bâtiment blanc.

Je porte le verre à ma bouche. C'était quoi la question, Lance ?

– Vous aimez l'architecture ?

je dis.

– Marthe, le premier ministre vient chez moi. Pour de la consultance.

Je pose le dos contre le cuir souris, rapproche les genoux. Une odeur de friture pénètre mes narines. M'évoque le beignet de scampi. Cuisine vietnamienne. An Binh, ma voisine quand j'étais étudiante.

– Marthe ?

– Pourquoi pleuriez-vous l'autre soir, Lance ?

L'américain est assis sur le bord du cuir gris, avant-bras prélassé sur la cuisse. *Prélassé* n'est pas le mot. Il y a de l'insoumission, dans le corps de Lance.

– Monsieur Salmain m'est,

dit-il.

– Hostile ?

j'interromps.

Lance se penche sur son verre de bière, la mousse y est au même niveau que le mien. Il se laisse tomber dans le dos du fauteuil souris. Lance est maigre. Calme. Je suis ouïe.

– J'aime beaucoup Salmain, Marthe.

– Vous l'aimez. Lui, pas.

Dans un mouvement félin, le dos de Lance quitte le gris souris. La main achoppe le verre dont le contenu est avalé d'un trait.

Le verre, avec retenue, est reposé. Je craque, du côté de la fissure qu'est mon sexe.

- Les affaires de l'Etat sont dangereuses, Marthe. Quel que soit l'état. Tenez-vous à l'écart.

Cinq degrés d'alcool et je m'éprouve langoureuse.

- Mais, Lance, Salmain est ultra-libéral.

Dans l'ombre de son ombre, mon mari Marcel m'applaudit des deux mains.

Lance se met debout. Je me penche sur ma bière.

- Quand j'aime, Marthe, c'est pour longtemps.

Ma main s'immobilise. Mon cœur choit dans le vide. C'est délicieux.

Lance, contre la fenêtre donnant sur la rue, écarte le tissu de voile. Il revient vers moi. Je toussote, prise en assaut par un inconfort dont je ne détecte pas la source. Dire cela à Lance : *Je ne détecte pas la source.*

Lance ramasse nos deux verres, se dirige vers la pièce à la porte qu'il referma quand, avec la bière, il en sortit.

Cliquetis de métal suivi de silence. Je marche vers la porte. La pousse du bout des doigts. Lance m'apparaît de dos, mains à l'évier, tête penchée.

- Lance ?

Il se retourne.

- Marthe, promettez de ne pas vous mêler de ça.

Lance, cul sur un bord d'innox, bras croisés, m'offre un sourire. Je le déplore. Mon voisin reprend le dessus. Je sors de la cuisine, dit Merci pour la bière, me dirige vers la porte de sortie. Savoir partir est un art. Même si l'autre ne vous retient pas. Tourner la page. Cuisiner un saumon sauce ciboulette. Décapsuler une bière. Oublier. Respirer. Vivre.

- Marthe ?

Lance est derrière moi. Je pose la main sur la clinche. Ne l'abaisse pas. Ne tourne point la tête. Une once de curry. Tagliatelles.

- Vous entendrez des rumeurs. Votre copine Fanny fait des allusions.

- Vous parlez bien le français, vous savez,

je dis.

Lance me prend dans les bras. Please Marthe, pleure pas.

Ça sort par centilitres continus. Evènement rare.

Maintenant que ça s'atténue, je puis dire que j'ai pleuré sans état d'âme. Abrupte.

Corps. Un verre se renverse il se renverse. Je suis renversée.

- Je suis homosexuel, Marthe. Rien à voir avec Salmain.

- Vous êtes son agent d'assurance.

- Exact,

il dit, passant le pouce sous l'une de mes larmes.

Homosexuel. Nom de merde.

Je souris à Lance. En avant pour le tagliatelle.

- Je m'investirai dans votre projet commercial, il dit. Je prends la décision de renoncer, dans six mois, à mon bail. Vous pourriez, qui sait, installer votre commerce ici. Lançons d'abord le truc. Une veuve et ses deux filles, j'aime. Je serai là mardi.

Mardi ?

- Pour la réunion de travail.

Il y a de la tendresse dans le regard de Lance.

J'en donne tant, de l'amour, moi. A tout le monde.

Ce type m'en offre de manière désintéressée, me dis-je, traversant le grand hall jusqu'à la porte de mon chez moi.

Dans l'entrée je pends mon manteau, ôte mes bottillons, enfile des escarpins. Les blancs, aux talons écorchés. Je vérifie s'il y a des tagliatelles. Oui. Le saumon mort attend d'être, dans nos gueules, enterré. Il y a du vin j'avais dit sicilien JoAnne a choisi marocain.

Je prends place à table. Regard au vide. On va la faire, cette boutique. Rien de plus simple. C'est déjà fait. Ça te rendra à la vie, Marthe ? Ch'ai pas. Continuer. S'attendre à de petites joies. Tu es déçue, Marthe ? L'homosexualité de Lance ?

Je grimace la bouche. Que répondre ? Que j'ai besoin d'exister pour quelqu'un qui me désirât, infichue d'exister par moi seule ? Que je suis un ballon flottant au gré du vent, ballon attend que ça, faire le chemin de celui qui tiendra le fil ?

Marcel avait une sacrée poigne.

Cela ne suffisait pas.

Son absence, c'est pire.

J'aimerais vous laisser sur un bon mot, un rire d'enfant, le bruit de quelqu'un entrant dans la maison il chantonne.

Que dalle.

Le temps avance sans bruit me tirant derrière lui. Vers la mort.

Est-ce pour cela que tu vis, Marthe ? Pour aller vers ta mort ?

54.

Cafeteria de la piscine où, d'ordinaire, je ne m'attarde pas. J'y prends un café. Nul nécessité à décrire les lieux, tout le monde voit à quoi ressemble une cafeteria de piscine.

Un mec, deux tables plus loin, épluche une pomme. Devant le miroir des vestiaires, tout à l'heure, tandis qu'une fille aux cheveux oranges/à l'agréable bouche inclinait la tête sous le séchoir fixé au mur, je me maquillais.

Un pas en arrière : belle.

Sur la feuille que je traîne avec moi depuis deux jours, j'écris pour la quatorzième fois *Une veuve et ses deux filles*. Lucette s'investit, dit-elle. Et Karen. Toutes deux m'envoient par mail les démarches à suivre. Je programme de m'y adonner chaque après-midi, de quatorze heures trente à quinze heures trente, après courte sieste. J'irai frapper aux portes. En automate.

Pour ce qui concerne le décor d'*Une veuve*, j'ai des idées. Les filles aussi.

L'homme à la pomme me regarde. Par les fenêtres extra-larges, je tourne la tête sur le bassin de natation. Rien de plus insignifiant que des mecs effectuant des longueurs, des mômes s'éclaboussant.

A la maison je dispose d'une bonne sono. L'espace bar sera construit par les menuisiers de l'association dans laquelle travaille bénévolement Georges. J'ai dit : « Un truc sur roulettes ». Rien d'inamovible. Si le business ne marche pas, revenir à la vie d'autrefois. Comme si de rien n'était.

Ils pensent que sous mon apathie palpite la vie. Ils verront bien que je suis morte.

Marthe.

Ok, je palpite de temps en temps. A cause de la petite joie. T'en as pas marre que j'aie que ça à la bouche, *petite joie* ?

Une fille blonde à gabardine de latex (texture noire brillante) passe à ma hauteur dans un parfum fleuri. Pétales blancs. Tige verte, on n'a pas le choix. Pistils jaunes. Le mec reprend l'épluchage de la pomme, avec un sourire cette fois. Je me lève, commande un café. La fille derrière le zinc sourit. Je m'appuie au bar, soulève le

piéd vers l'arrière, touche quelque chose, la fille au latex, je présente des excuses, elle sourit.

Petite joie triplement superposée.

Je paie le café, m'installe à la table, porte la tasse aux lèvres, la repose dans la soucoupe de grosse porcelaine blanche, Cling. Un rayon de soleil jusqu'à moi se fraie un passage. Je me tourne vers la fenêtre par où il est entré, la fille au latex est devant la vitre, regardant vers l'extérieur, mains dans les poches de la gabardine.

Jo dit que Léopold, notre voisin étudiant, fait un master en informatique. Oui et bon ? Il nous aidera, Maman. Et puis, il y a les réseaux sociaux. Qui s'en occupera, je dis ? Dans un premier temps Karen a dit que. Karen doit s'occuper de son fils. Soupir de Jo.

Pour le web donc, je compte sur Karen.

Georges me procure des tables. Une enseigne, ça mes gars peuvent fabriquer, il a dit. Le coût ? T'occupe, Marthe. J'augure que Georges n'en touchera pas un mot à Lucette, laquelle se fait de la bile pour l'entretien de l'appart en Suisse.

En ce qui concerne les quiches, les filles mettent à disposition leur four, ça en fait trois, plus le nôtre. Dans un premier temps, on fait comme ça, admettent Emma, Lucette, Fanny. On cuisine, on fout au congélo, on passe au micro-onde. Dans un premier temps.

Dans un second ?

Je termine mon café, enfile ma fourrure. Mes cheveux sont quasi secs. Le soleil insiste pour me tenir compagnie.

Tu n'as aucune excuse, Marthe. Les possibilités sont offertes.

Merde.

J'ai envie de fêter mes cinquante-trois ans dans un village alpin. J'ai pas le fric.

Comment payer la farine les œufs les orties ? Pas les orties, dit Karen. Des épinards. Pensons au foie. La mauvaise haleine, ajoute, Isabeau. Non mais, intervient Fanny, vous ne bâtissez pas l'empire que sera votre resto sur l'odeur d'une haleine ?

La tablée se tait.

On trouvera une formule de prêt bancaire, dit Lucette, se servant une grenadine. Je n'hypothèque pas la maison, je dis. Et bien tu hypothéqueras la tragédie qu'est ton veuvage, dit la mariée-depuis-quarante-ans.

Le type à la pomme n'est plus là. Deux femmes et trois enfants s'agitent, à la place qu'il occupait, autour de sandwiches. Une rondelle d'œuf s'en échappe. Les mères sont jeunes. Elles sont *dévouées*.

Fais ça pour tes girls, Marthe. T'auras essayé quelque chose.

Je rassemble mes affaires, plie en deux la feuille aux quatorze *Veuve et ses deux filles* et rien d'indiqué à côté. Plongeon. Sécurité minime. Qu'est-ce qui t'a pris, nom de dieu ?

55.

J'habite à deux kilomètres du bassin où je nageai trente-cinq minutes dans un maillot noir une pièce. Dans ma voiture, sur le capot duquel le soleil prend place à la manière d'un enfant, jambes ballantes, je réponds au gars que j'écoute chaque matin à la radio.

– Marthe, dans votre dernier roman...

Feu rouge. Regard posé sur un pigeon harcelant une pigeonne.

- ... vous embarquez le lecteur dans un labyrinthe d'états d'âme dont on devine qu'ils ne sont pas étrangers aux vôtres.
- J'ignore pourquoi j'écris. J'ai des facilités.
- Ça vous fait du bien.
- Ma voisine Fanny joue de la guitare. Ça lui fait du bien.
- Fanny est-elle artiste ?
- C'est une question d'univers.
- Fanny a-t-elle un univers ?

Le feu passe au vert. Une femme attend sur le bord du trottoir. J'en distingue le cabas d'où émerge des poireaux. J'enclenche la première. Je ne connaîtrai jamais le visage de la femme. Seconde, troisième. Dans huit cents mètres je suis chez moi. Je dis à l'interviewer :

- Mon prof de français en terminale disait *Belle écriture mais où veux-tu en venir ?*
- Où voulez-vous en venir, Marthe ?

Chez moi. Avec mes gosses. Cherchant la petite joie dans un rayon proche. Combattant la fatigue alcoolémique. Luttant contre le film de nos deux corps baisant, Marcel et moi. Mettant à distance l'image des filles taquinant leur père et lui : comblé. Me battant contre la morosité, l'injustice, la pauvreté.

Dans le vestibule, je respire une odeur de pain d'épice.

Assise à la table de la cuisine, Karen est en larmes. Elle porte un pull noir avec col arrondi de couleur blanche.

Ce soir, rien de prévu. Pas d'invitation à un dîner où je pourrais me fabriquer belle, fossoyer mon désappointement, me gorger de l'étincelle sur la rétine d'un invité, croquer des piments fourrés à la ricotta avec l'ivresse de me sentir au cœur du monde. Au bon endroit. Ni reconnaissante, ni redevable. Fondue dans l'instant. Innocente.

- Je suis convoquée au commissariat, Marthe. Demain je ne serai pas à la réunion de *La veuve et ses deux filles*.

J'étais au centre du monde. Je flottais.

La vie se charge de me signifier que je ne suis pas bénie des dieux.

Pas tout le temps. Ça finirait par m'assoupir. J'ai la mort pour cela.

- N'es-tu pas *déjà* morte, Marthe ?
- Va te faire foutre.

56.

J'enfile une robe turquoise courte, moulante, décolletée, dont la texture est un espèce de tissu éponge. Je me regarde, de profil, dans l'étroite salle de bain aux murs dorés, que Marcel installa quelque part entre son bureau, notre chambre, mon bureau.

Depuis le jour de l'enterrement, je n'y mis pas les pieds.

Je viens de prendre un bain bouillant, y ayant préalablement versé le contenu d'un sac de sel aromatisé vanille/citron (cadeau de Noël déballé avec un *Chouette !* enthousiaste mon cul). Je suis rouge, boursoflée, j'ai du mal à remonter la robe, ma peau est humide, je m'énerve, chut Marthe, tout doux.

Besoin d'une bière.

L'alcool se nourrit de mes angoisses ce après quoi il a l'énergie de m'emmener danser.

Du bout des doigts je frotte le miroir embué. Double menton. Nez rougi. Sourcils parsemés de vide.

J'applique sur mon visage une couche de fond de teint, crayon noir autour des yeux, blush orangé sur les pommettes en tirant vers les tempes comme me dit une vendeuse de cosmétiques.

D'habitude je me maquillage assise derrière la table de la cuisine, à l'aide d'un miroir de poche tout de nacre qu'Emma me ramena d'Istanbul. Je m'y attaque au trait pour trait, sans un regard pour l'ensemble.

Dans la salle de bain dorée, devant le spectacle de ma face grevée de rides, je surajoute du noir sur les cils, sur le bout de l'œil, le pourtour des lèvres. Sorcière. Je souris. Il manque du sang aux lèvres. J'enclenche le baffle Bluetooth, tapote sur mon téléphone les noms de Johnny Cash/Léonard Cohen, le second chanté par le premier, 1994, hop, mon ventre se gonfle, suis prête.

J'applique le rouge sur ma bouche. Le sang me va bien.

– Maman, tu vas où ?

demande Isabeau, épinard à la commissure des lèvres.

Je la croyais dans sa chambre.

– Je monte chez Emma,

je dis.

– Tu t'es faite belle pour rien. Emma est sortie.

Je me verse un fond de gin, décapsule la cannette de coca achetée pour l'occasion.

La voix de Cash couvre mon cœur de zibeline.

– Tu m'en donnes un chouia ?

lance ma fille aînée, à propos du coca.

– Ça empêche de dormir.

– On est lundi, maman.

Le lundi Jo se fait inviter chez des copines. N'ayant pas cours avant onze heures le lendemain, Isabeau, elle, s'offre un marathon nocturne de lecture. L'intégralité d'un livre. Le mardi elle se lève fripée, se presse une orange, un pamplemousse, mange trois noix du Brésil, deux figues, un bol de flocons d'avoine arrosé d'eau bouillante. Qui prétend que nos ados sont des bébés ? Qu'ils ne savent pas ce qui est bon pour eux ?

Isabeau se lève, fait glisser la chaise sous la table, me sourit.

– Maman, tu es très belle.

– Mais ?

– On dirait que tu as rendez-vous avec un homme.

– Objection ?

– Georges ?

Je bois mon gin coca. Isabeau passe à hauteur, m'embrasse la joue. Je dois me baisser : mes talons font de moi une tour.

– Maman ?

Je me tourne vers la porte du couloir qu'Isabeau empruntera. Ma fille porte sous le chemisier un foulard aux motifs rouge, bleus, dorés. Face à elle dans le turquoise et sang aux lèvres, les bras me tombent. J'incline la tête vers le bas, triture une mèche. J'ai faim.

– Tu ne vas pas non plus chez Lucette ?

Isabeau pénètre, jusqu'à disparaître, dans le sombre du couloir. Une main en sort, caresse le chambrant.

– Son neveu est prêt. Tu le tenterais,

dit ma fille.

- Je ne vais pas chez Lucette.
- Bonne nuit, alors.
- Chérie ? Je vais bien.
- Je n'aime pas trop Karen, maman.
- On en parle au petit-déjeuner ?
- Si tu reviens.
- Je reviens.

57.

Je tombe.

58.

Marcel me caresse le front. Ma douce, mon amour, il dit. M'empêche de ses doigts de bis. Le ressac élimine mon cœur. Tu m'aimes, Marcel, tout est bien. Sauf les lions dans la cage de mes os. Ils ne veulent pas d'un maître. Il veulent : torrent, brume, soleil sec. D'autres hommes que toi me tiennent en laisse. Une corde de nuages où souffler si ma bouche n'était cousue.

Alors j'écris.

Tu m'aimes de tes prunelles brunes, un brun d'écorce. Mon mari.

Je te hais de t'appartenir.

Je te hais de ton obstination à m'aimer.

59.

Odeur de débouche-chiotte. Un rideau brun strié à la vertical de bandes beiges me sépare d'un lit, sur la gauche. Une femme y parle à voix basse on la croirait ensommeillée.

Air !

Je tourne la tête vers la droite. Mes cervicales crient douleur. A droite, mes deux filles sont endormies en sandwich sur un fauteuil de skaï. Mes petites. Sans oreillers, sans draps, sans couverture. Quelle engeance ne leur proposa-t-elle point de lit ?

Jo ouvre un œil. Quelle heure peut-il être ? Je vais pas demander à la momie d'à côté on est d'accord ? Salauds que sont les gens de cette maison publique de santé nationale. Montrez votre groin, si vous avez des seins. Barrez-vous, immondes masculins. Tirez-vous, toutes et tous. Charognards.

Le rideau entre les deux lits coulisse. Une femme aux cheveux mi-longs, bruns, ondulés, brillants, me fait un signe de la main. Je lève la mienne. Putain je pleure. C'est bon Marthe, tu dépasses le quotas, là.

Manquerait plus qu'un type malveillant y foute le feu, à tes larmes. Cendres. Tristesse de glas. C'est beau, le glas. Ça sonne juste. Bong. Quand tu l'entends t'as envie de traîner le pas. De sourire à la vie, qui est lente, qui a tout son temps, qui est pas enfermée dans une chambre à côté de deux moineaux transis de fatigue, grands dieux.

- Maman, papa me manque,

dit Jo.

Mal au crâne, juste ciel.

- Veux-tu un jus d'orange?

dit la dame à Jo. On dirait la Perse du temps de la princesse Boudour.

- Maman, dit Jo avançant du lit où je stagne, qui va s'occuper de toi ?

La dame a la main sur le tubage de mon lit, côté pieds.

- Désirez-vous, elle dit, que je vous redresse ?

Je fais signe que oui. Jo recule, la nana est experte : je monte.

- Tu veux un biscuit ?

la femme demande-t-elle à Jo.

Je sens ma fille rigide de pierre tombale, droite comme une chandelle, de celles qu'on allume dans les églises ça soulage le cœur. Le cœur de ma fille est sans air.

Rien ne peut brûler. De l'air !

- Je m'appelle Ferouz.

Perse. J'l'avais dit !

La dame tend à l'attention de Jo un paquet de Beukelaer.

- A côté, c'est Javid, mon mari. Nous nous connaissons depuis l'âge de quinze. Est-ce ton âge ?

Jo tend la main vers les biscuits. Ferouz lui en met deux dans la main. Le corps d'Isabeau s'approprie l'entièreté du skaï. Ferouz revient avec une grande bouteille on voit la pulpe.

- J'en prendrai aussi, je dis. Et deux aspirines. Tu demanderais deux aspirines, JoAnne ?

- JoAnne, nom délicieux,

dit Mille et Une Nuits.

- Mon mari est mort, je dis. Le vôtre il est comment ?

Jo sourit. Ferouz, pas.

- Je m'occupe de soulager votre douleur, Madame. J'appelle une infirmière.

Jo dévore le paquet abandonné par Ferouz sur ma table de nuit. Marcel attire sa fille à lui, lui embrasse le front. Hé Marcel tu tirerais pas pour moi la jupe d'une nurse, des fois ? Qu'on s'occupe de moi ?

Jo dit :

- Je vais chercher un verre je te chope une infirmière, le verre c'est pour le jus d'orange t'en auras si t'es sage hier t'as fichu des coups de pied.

- Ah.

- Raison pour laquelle on t'a mise avec un mort. Monsieur a donné son dernier souffle hier en chantant des sourates c'était joli.

Ferouz m'épie du coin de l'œil. Elle porte un pull Camel à col roulé, des anneaux d'or, un pantalon noir de tergal. J'arrive pas à voir ses pompes.

- Vous avez sonné cette nuit, me dit-elle. Personne n'est venu elles font corps avec le médecin. A reçu de vous des coups de pieds. Je me permis de vous donner un anti-douleur. Vous pleuriez votre mari. Marcel, c'est ça ? Vous étiez noire de fièvre. J'ai rencontré l'infirmière en chef, pour le confort de vos filles, elle n'a pas voulu entendre. J'ai placé sur elles le drap de Javid. Il était encore chaud. Le drap.

Putain. Ça fait clic.

- La plus jeune remuait, dit Ferouz. Le tissu tombait, je l'ai récupéré. Je me suis endormie dedans.

Une infirmière se campe au pied de mon lit. Je ne l'ai pas entendue entrer. Elle

n'était pas là, elle est là. Attend une réponse.

- Je repasse dans une heure.

Elle était là, elle n'est plus là.

- Elle ne veulent pas, dit Isabeau, que tu prennes de l'aspirine.

Ça vrille sous mon front.

Isabeau se lève, étend les bras au plafond, soupire.

- T'as foutu le pied dans les couilles du toubib. Mais c'est pas une raison, elle dit, sourieuse.

- Vous étiez incontrôlable,

dit Ferouz, dos au mur, mains derrière le dos.

J'essaie de me redresser. Ma colonne vertébrale est un cake dont l'ingrédient majeur est le beurre.

J'ouvre la bouche pour demander Que s'est-il passé, les filles ? Au lieu de ça :

- Je m'appelle Marthe,

je dis, à l'attention de Ferouz.

- Bienvenue, Marthe,

dit mon interlocutrice, tirant le rideau. Bruit délicat de pastilles plastique glissant sur le rail.

Mes yeux se posent sur l'homme qui, face à moi, repose dans un abandon hyper puissant. Des fleurs mauves, rouges, oranges couvrent sa dépouille. Un parfum s'en dégage, à portée de main, qui entre en moi comme pour donner envie.

Ma chaire dorsale est reliée à un baxter crocheté sur une armature de métal. Je suis assise, sur le bord du lit, droite. Ma main cherche à dégager le tuyau. L'aiguille sous ma peau gigote sous le sparadrap, ça tire, écoeurement passager.

Je mouvemente vers l'homme assoupi, quelqu'un m'escorte avec le déambulateur, bruit de roulettes, ça glisse impec. Le ciel de l'autre côté de la vitre est bleu lapis-lazuli, profond comme la nuit, je contourne le monticule fleuri. Le visage de l'homme se dissipe, je ne faiblis pas, j'entends des voix de figues fraîches sur la langue, je vois flou, me sens vivante, je dois y croire, je n'ai pas le choix, croire que la vie est bonne pour moi.

Je reviens à mes filles, trottant. J'outrepasse Ferouz, le poste télé, éteint, je m'assieds sur le bord du lit face au skai.

- Bon, je dis, le programme ?

- T'excuser,

dit Isabeau.

- De quoi vivez-vous, Marthe ?

dit Ferouz prenant place à mes côtés.

Debout, gobelet vide en main (fond de jus d'orange), Jo tournicote de l'index une mèche de sa chevelure.

- Vous avez un job à proposer ?

je dis à Ferouz.

- Maman.

(Isabeau)

- Je n'y arriverai pas,

dit Ferouz.

- A quoi ?

demande Isabeau, d'une voix éraillée. Langoureuse ?

- A tenir notre restaurant. J'étais en cuisine, Javid en salle.

- Il marche, votre business ?

demande mon aînée, d'une voix que je lui connais mieux. Pragmatique.

Ferouz me prend la main. Elle dit, à mon attention :

- Et si vous travailliez pour moi ?

Isabeau dans le skaï s'assied, dos droit. On dirait une statue au Louvre. Une statue debout. Avec des ailes. Une beauté de femme qui serait d'un monde exclusivement de femmes. Où la queue de l'homme ne féconderait nulle terre.

- Maman ?

dit Jo. De la main, écrase le verre plastique. Crac.

- C'est pas tous les jours qu'on a une bonne nouvelle, elle dit. En fait, ça n'arrive jamais.

La main de Ferouz se départit de la mienne.

Un monde exclusivement d'anges-femmes, n'ayant pas à plaire. Sans soucis des regards. Mais, nous serions aveugles ? Ça, non.

Je me laisse emporter par le trou noir qui émerge de mon abdomen en direction du cerveau. A l'instant où le trou noir passe le cap des seins, me prend l'envie de rire.

60.

Karen a les cheveux tirés, son visage ne porte pas de fards. Sur le buste, pull à grosses mailles rouges. Ça fait un bien fou, de ne pas trouver Karen éclatante. J'en ai marre, de la beauté.

- Essuie-lui la salive.

Une main me torchonne la bouche.

- Bon, maman. On doit te dire un truc.

« Maman », J'ai mal au crâne. L'alcool ne serait d'aucun secours.

- C'est vous qui allez écouter,

je dis.

Mes paupières refusent de se soulever. Je n'insiste pas. Mes paumes sont moites. Je les frottent au drap. Une main s'empare de la mienne. Je m'en dégage.

Les paupières se décollent. Une douzaine d'individus entoure mon lit.

- Ben, parle,

dit Jo, du fauteuil en skaï. Position à chier : jambes par-dessus l'accoudoir.

- Voilà, je dis. Quand mes filles sont nées, sur l'acte de naissance en dessous de Profession de la mère j'ai mis *Écrivain*.

Le rideau me séparant de Javid est tiré. Est-il réveillé ?

Je tousse. Ma voix s'enraye. Cela me contrarie. Je tousse. La gêne demeure agrippée aux cordes.

- Je veux écrire. Pas vendre de la bouffe iranienne.

- Ni des quiches aux orties,

dit Karen.

Dans un pull orange, le dénommé Juan, bras croisés sur la poitrine, a l'air songeur.

Imparable, le fric. Tes poches sont vides, on te tourne le dos. Tu n'obtiens pas l'objet de tes désirs. La fois suivante tu fermes la gueule. La fois suivante, il ne te viendrait pas à l'esprit d'espérer. Au fil des ans, aucun rêve ne te vient. Mais l'écriture, bordel. Me permet de sentir le monde grand. Des hommes plaisent aux femmes et inversement. Des corps sont caressés.

Avec Marcel, je ne cherchais plus à plaire, à quiconque.

Marcel ne me sortait pas du marasme. Il végétait dedans, avec moi. Il est temps que je fasse éclater le bocal. J'enfilerais des tongs de plastique, ramasserais la petite

Marthe qui était dans le bocal, la foutrai dans l'océan.

– Quand t'as glissé dans le hall la première fois, dit Isabeau, à cause de l'huile d'olive qui avait coulé du plat à mozza, t'as chopé une commotion.

– C'est maintenant que tu le dis ?

je fais, me relevant. Dix épingles à nourrice m'entrent dans la peau du bas de dos. Je crie.

Lucette accoure.

– Montez le haut du matelas,

je dis, forçant un chouia le trait de l'agonie.

– On ne peut pas, Marthe,

chuchote Lucette.

– Tu t'es cassée une côte, dit Georges de sa voix tellement douce et pourtant ne me touche pas.

– Où est Ferouz ?

je demande.

– Funérailles,

dit Jo.

Je suis comme morte.

*Non, Poupoule.

La joie chante sa douleur sur un tas de fumier ça ne réveille personne.

* Trouve le goût de vie.

J'ai dans la bouche un goût plâtreux de murs effondrés.

– Madame, dit Juan, Karen et Lucette ont frappé à ma porte avec un dossier épais comme ça. Je suis juriste fiscaliste. Il s'avère que votre mari avait des dettes.

– Pourquoi ai-je balancé le pied dans les couilles du toubib ?

je demande.

Le petit curé entre dans ma chambre. Il porte une chemise bleu nuit sur un jeans denim. Beau comme tout.

– C'est pas mon genre, je dis, de viser les couilles d'un mec. Pas avec le pied.

– C'est pas le genre de papa, les dettes,

dit Isabeau, dont les joues se teintent de rouge.

Elle est éprise. Du curé.

62.

Avant d'aborder la dette de Marcel ainsi que le cirque qui se déroula dans la chambre 306 de l'hôpital où je séjournais, suite à une commotion cérébrale due à une huile bio de grand magasin, il me faut commettre, devant toi, lectrice, lecteur, l'aveu de ma luxure.

Le soir du lundi 24 novembre, jour de mon départ pour l'hôpital dans une robe bleu électrique, j'étais nue devant le grand miroir dans la chambre de Marcel chauffée à bloc (les radiateurs, pas le thermostat de mes désirs. Quoique).

Je n'avais rien fait de la journée, mises à part trois heures passées à l'association où j'avais tiré dans la machine qu'est mon corps cinquantenaire. La veille, j'avais picolé. Nous savons à présent, vous et moi, que je souffrais d'une commotion. L'alcool n'aidait pas. Vous n'avez pas de maladies, vous ? Je sais pas : bouffe ? Porno ? Attirances morbides ? Envies capitalistes ? Paresses ? Excentricités ? Peurs ankylosant le quotidien ?

Moi, c'est l'alcool.

Et mon chagrin de n'avoir plus Marcel. De ne pouvoir payer mes factures. La première assertion étant en partie liée à la seconde. Et puis le fait de vieillir, ce qui n'est pas une idée en l'air, un machin abstrait, ce qui est un truc de visu.

Dans une assemblée d'hommes, quand paraît une trentenaire/chair fraîche, rouge aux lèvres, dents blanches, les gars, quelque-soit leur âge, foncent dessus pour s'intéresser à la femme qu'elle est mon cul.

J'écris de mon bureau, plein soleil, tisane badiane/verveine/filet de citron préparé ce matin pour moi par Karen. Qui, je sais pas ce qui lui prend, ne se maquille plus et soumet ses cheveux à l'emprise de l'élastique.

Je suis plus détendue, du coup.

Ce matin, elle porte un polo blanc, une longue jupe orangée. Moi, une courte robe noire, escarpins verni blanc dix centimètres de talon vous connaissez.

Lundi, il y a quatre jours, nue sur des talons (des verts, achetés à Rome), face au miroir, sur-maquillée, Deep Purple plein gaz, bière à portée de peau, je me sentais seule. Ça ne vous arrive jamais, à qui il arriva naguère de goûter à la fraternité d'une fête, de vous sentir délaissé ?

Je suis jolie, encore, pas bête, j'ai des impertinences, un rire, des recettes de cuisine en tête, un avis sur l'euthanasie, sur le nucléaire : qu'est-ce que je foutais ce soir-là, seule ?

J'enfilai quelques robes, de celles que je ne mets jamais (demeurent des années dans la garde-robe sans être mises, vous voyez ce que je veux dire ?) Sur le guéridon près du lit conjugal (que je n'avais pas réhabilité), à côté de la lampe pied de laiton en forme de pétales/abat-jour noir, à côté du portrait de mes parents en mariés, à côté du spray anti-ronflement que je gardais à portée de main bien qu'il soit destiné à Marcel, à côté de ce fichu brole, se tient une pile de livres haute comme un verre à bière 50cl.

Ce soir-là je n'étais pas assez ivre pour délaissé la lecture. J'avais le choix. De lire ou d'enfiler un jean, cliquer sur internet, laver des assiettes dans le cadre d'une soupe populaire. Ce que je ne fis pas. Ni lecture, ni soupe.

Je continuai de boire.

Mon désespoir se débite à la hache.

Face à la garde-robe, je tombai sur une robe bleu électrique dont j'avais oublié l'existence. Ultra-courte. Que je ne portais, jadis, qu'intramuros. Pour moi. Pour Marcel.

Aux filles, la robe ne plait pas. Parce qu'on voit mes fesses quand je me penche.

Je me rendis dans la cuisine où je croisai Isabeau se préparant au marathon lecture. Jusque-là, je n'avais pas l'idée d'une suite. Du moins ne l'avouais-je pas. Quand Isabeau me dit « tu ne vas pas chez Lucette son neveu est prêtre tu le tenterais », je sus que je frapperais à une porte en particulier.

Vous est-il arrivé de vivre des moments comme ceux-là, avec la sensation que vous vous apprêtez à commettre une bêtise ? Une bêtise qu'une improbable impulsion vous fera commettre ?

Une fois Isabeau dans sa chambre, dont elle ne ferme pas la porte, je me glissai dans le grand hall et pris les escaliers.

63.

– Votre mari,

dit Juan dans son pull orange.

Je hais le orange. Sauf sur les anémones.

Le trou noir descend de mon cerveau vers le bas du corps. Il aime les allers-retours. Hip, hop. Je suis un univers sans murs dans lequel un moins-que-dieu joue à la boule de feu. Hop, hip.

– Maman ?

Donc. Me sera annoncer que, eu égard aux dettes de Marcel : il avait une maladie incurable requérant un traitement onéreux. Ou : du temps d'Igor son associé, il n'honora pas la TVA. Ou : il entretenait une courtisane. Ou : il avait emprunté une somme importante pour m'offrir une maison dans le Chianti Ruffina (avec piscine). Ou : il opta pour des actions désastreuses. Ou : il jouait au poker.

– Votre mari a occasionné un accident. En état d'ivresse,

dit Juan.

Je souris en grand. Pour qu'ils voient. Lucette, Karen, Georges, Juan, le curé. Un sourire me chatouillant l'oreille. Brave Marthe. Tout ça pour le type dans le pull orange. Chez qui tu t'apprêtais à frapper, dans une robe bleu électrique. Un type pâle, pas rigolo. Disant des choses atroces.

– Elle rit,

dit Isabeau.

– La morphine,

dit la voix de Karen.

– Laissons-la,

dit Georges.

Le noir, dans ma tête, cesse de jouer au yoyo. Je mini-soulève la paupière gauche. Rien. Puis, les deux yeux. D'un coup. Pull orange prend possession du skaï.

– Je n'ai pas terminé à propos de votre mari, il dit, se penchant sur mon lit. Votre rire est bon à entendre, Marthe. Des plombes que je n'en avais entendu un qui vaille. Fraise ?

dit-il, tendant une barquette de choses rouges.

– Chili ?

– Afrique du Sud.

Ma nuque est de nougat tendre. Genre qui fond dans la bouche.

Je tache de redresser le dos. Nausée. Le gars sur ma droite déblatère.

– Nous en reparlerons,

je dis.

– Vous désirez de l'eau ?

dit Juan. Les autres écoutent.

– Non, je dis. Sauf si vous avez sur vous un produit miracle contre l'envie de dégueuler.

Le garçon quitte le fauteuil de skaï. Ôte son pull. Je fixe sa chemise blanche comme un renardeau guettant le bout du terrier. Le orange m'agresse. Je mets le nez dehors. Il est beau, ce corps d'homme. A les dents blanches. Sourit. N'arrête pas de sourire. Viens là.

Juan approche. Je recule dans le terrier. Je ne suis pas prête. A quoi, Marthe ? Au bonheur, tiens.

– Je vous redresse et vous donne ceci.

Mon voisin de vingt-six ans soulève le haut du lit. J'ai le cheveux sale. Pas maquillée.

– Tenez,
il dit.

Ma main est de plomb.

– Je vous lève la nuque, ok. Tirez la langue.

Je la tire. Juan pose sur elle deux cachets. Sa main derrière mon crâne, attentive, est tiède. De l'autre, Juan approche un verre de ma bouche. Je déglutis.

– Je n'aime pas le orange,
je dis.

– Vous seriez pas un peu désespérée ?

Juan demeure debout. Envie de foutre la main sur le haut de son jeans, histoire de calibrer.

– Pourquoi ai-je frapper le médecin ?

je demande.

– Quand les secouristes sont arrivés, vous étiez habillée d'une manière osée.

Le toubib se serait adressé à vous. Comme. A une putain. Ce sont vos mots.

Juan dégage une odeur boisée. Je m'y clouerais. Père, pourquoi m'as-tu abandonnée puis oups, fini. Marthe !

Ben c'est comme ça. J'ai pas le courage. Un type me soulève la tête, je mouille, j'ai mal partout, cerise sur le gâteau il a quel âge, hein ? Vingt-six. J'ai l'âge d'être sa mère. Je mouille.

Juan se rassied. Hé, j'disais ça comme ça. Je pourrais sortir du terrier toute entière. M'exposer.

Mes aisselles puent. Envie d'un bain.

Le rideau, entre les deux lits, est tiré.

– Est-ce que c'est grave, ce que j'ai ?

je demande, plaintive.

– Mon père est médecin, pas moi,

dit l'enfant Juan à sa voisine la brave Marthe.

– Donc, poursuit-il, vous passiez devant notre porte et vlan, vous tombez.

– Me souviens pas.

– Un rencard avec Léopold ?

dit Juan, dents extra-blanches, sourire extra-juvénile.

– Non, je dis,

n'ayant pas idée de qui pourrait être ce Léopold ah, si. L'autre gars. Le râblé.

– Votre médicament fait de l'effet,

je dis.

– On parlerait de l'accident causé par votre mari ?

– Non.

– Votre fille cadette arrive dans cinq minutes. Après quoi je m'en vais.

JoAnne : à cause de Baez ?

– A hundred miles.

Juan sort un téléphone portable de sa poche, le tapote, la voix de Joan surgit, source roulant sur le dos, cheveux emmêlés au corps.

Mes mains se décrispent.

Juan vérifie ses messages. Pose l'appareil sur la table de nuit. Mes paupières se ferment. La porte de la chambre s'ouvre dans le bruit d'un souffle. Je m'endors sur No Woman No Cry. Marcel se tient devant moi, de blanc vêtu.

Pardon, il dit.

Je me tourne et retourne sur le matelas dur dont l'aise de plastique invite l'incontinence. J'entrouvre les yeux. Nuit. A droite, le siège de skaï est vide.

Je me lève. Le mât soutenant une poche de liquide reliée à mon bras se meut avec moi. Je l'empoigne. Me dirige vers la fenêtre, que j'ai l'intention d'ouvrir. Le bas de mon dos est douloureux. Un épais bandage pèse sur mon crâne. Mais je marche. Le mât sur roulettes suit. C'est quoi le désespoir ? Une maladie ?

En bas, trois lampadaires éclairent la nuit qui s'en fout. J'essaie d'actionner l'oscillant-battant de la fenêtre, les forces ne viennent pas.

- C'est quoi le désespoir ?
- Une maladie.

Conversation entre mon cerveau droit et mon cerveau gauche.

- On a tous des addictions. Nous, c'est l'alcool. L'addiction est liée au désespoir. Donc, oui, on pourrait dire du désespoir qu'il est une maladie.
- Les addictions se soignent,

dixit mon cerveau gauche.

- Quand on a ce genre de maladie, on accepte les symptômes à cause des bienfaits. L'ivresse est un bienfait pour la personne dépendante de l'alcool.
- Un plaisir occasionnant la souffrance.
- Un type en chaise roulante dont le pied est cassé appréciera qu'on s'occupe de lui. Jusqu'à présent, il crevait de solitude. Ne cherchera pas à mettre en branle une rééducation. Choisira de boiter. Un autre, soumis à l'assurance-maladie, peut désormais se vouer à sa passion qui est de peindre. Voilà. Accepter les bienfaits que procure une maladie, c'est en accepter les inconvénients.
- Et si tu remplaçais l'ivresse par la pulsion/joie ? L'alcool ne t'empoisonnerait pas le corps. Et si le type trouvait le chemin pour n'être pas seul même s'il renonce à l'handicap ? Et si le troisième mettait en œuvre les moyens de s'adonner à sa passion qui est de peindre ?
- Tu nous proposes de guérir, Chou. Faudrait une baguette magique.
- Renoncerions-nous à l'alcool, si l'ivresse venait de nous et non d'un tiers ?
- Il faudrait une source. Nous sommes de bois mort.

Marcel soutient mon regard, met les mains en poches, marche dans la direction opposée à moi.

- J'ai toujours été comme ça, Marcel, je dis. C'est dans mes gênes. C'est con : je l'aime, la joie. Mais je sais pas que faire de moi. Je vau quoi ? Personne ne me le dit. Toi, tu ne m'as jamais dit.

La main de Marcel sort de la chasuble du pantalon, effectue dans l'air des moulinets, style Cause toujours.

Quand le désespoir plombe tes poches, que t'es nu sous la veste ; qu'une amie t'appelle, que la conversation se coupe, que l'amie ne rappelle pas ; que des gens que t'avais invités, qui étaient ravis de ta fête, qui te l'avaient écrit, organisent plus tard une big fiesta où tu n'es pas convié ; quand les parents des copains de tes gosses s'envolent pour Singapour, les Caraïbes, La Clusaz, que toi tu n'oses pas même t'offrir un minable resto ; quand tes amis se taisent, qu'ils vivent leur vie sans toi ; quand tu râles parce que j'ai retenu un gîte trois jours, Marcel ; que nous ne circulons pas comme les hirondelles et que moi ça crève de voir nos filles ne pas connaître la migration; quand je te regarde te contenter de vivre sans projets, sans

envie de nous sortir de là, sans ambition de me sortir moi, je l'affirme : tu n'as pas le goût du bonheur.

- J'avais bu, Marthe. Je n'ai pas respecté une priorité de droite. Le type est dans une chaise roulante.

Je me tourne sur l'obscur de ma chambre d'hôpital par où transitèrent des corps souffrants. Je marche, main dans celle du mâts dont les pieds sont des roulettes. Avant de me formuler l'objurgation de dormir, mes yeux se posent sur le lit qu'occupât Javid, mari de Ferouz. Une rose et sa tige y dorment sur le drap. A y voir de près, ce n'est pas un drap mais une feuille de papier.

Sur laquelle est écrit *Les fleurs sont pour toi, Marthe*.

65.

- Ton mari a contracté un emprunt sur fond d'investissement. Ça remonte au temps de sa boîte. Son ex-associé...
- Igor.
- ... est furieux. Juan planche sur le dossier.
- Quel Juan ?
- Marthe, ne fais pas l'idiote.
- Le type aux dents blanches qui sent le sapin ?

Karen est habillée de blanc, pantalon côtelé, pull flasque. Pas de maquillage. Cheveux tirés en une hirsute couette.

Elle tranche des oignons. Dans la poêle, les dés de carottes frétilent. Depuis trois jours, nous mangeons bio. Le bio des magasins bobos.

- Dans l'immédiat, dit Karen, les dents blanches préconisent deux choses : que tu ne vendes pas la maison et que tu ne prennes pas le statut d'indépendante. Pas de commerce, nada.
- Que feront les gens pourvus d'une haleine mauvaise ?
- Me charrie pas,

dit Karen.

Ce matin, m'a lavé les cheveux. Avec une délicatesse j'en croyais pas mon cou.

J'ai reçu un tas de messages émanant des copains. JoAnne parle d'organiser une fête entre Noël et Nouvel an. L'espoir reprend comme une pousse loin sous la terre.

- Ce que je voudrais, Karen, ce sont des piments engrossés de fête.

Et fêter mon anniversaire dans une station chic de sports d'hiver.

- Piments engrossés, Marthe ?

dit Karen coupant en lamelles un bloc de tofu.

Je fixe l'horloge de la cuisine. Plus qu'une heure à attendre. Avant la bière. Dionysos est le seul à me faire ravalier la détresse de n'être pas riche, pieds nus sur la dalle chaude d'une maison grecque, face à la mer / bottines de ski aux pieds, devant un café / dans une brasserie, Saint-Pétersbourg parmi des gens riant, vous faisant signe de la tête, une nana en petite robe rouge se lève et danse.

- Tu devrais faire attention avec Jo, dit Karen. Trois soirs de suite qu'elle se décapsule une bière. L'addiction est une maladie dont on ne se guérit pas avec des cachets. Hé, Marthe ? Coupe les cornichons.
- Je n'ai pas revu Igor depuis sept ou huit ans, je dis. Après avoir été proches, fusionnels je dirais, Marcel et lui se sont déchirés. Aucune envie qu'il sonne à ma porte.

66.

Ce que j'aurais aimé, Marcel, c'est que tu me surprennes.

67.

- Mon avocat obtient que je voie Lothar.
- Tu retournes à Paris ?
- Je ne t'abandonne pas, Marthe.

Là, je suis à deux doigts de dire à Karen que je ne crois pas un mot des allégations de Nicolas le mari, concernant des pratiques web-pédopornographiques. Un nœud cependant s'opère dans ma langue. La gentillesse est mollesse il faut un regard d'aigle. Prendre de la hauteur. Frémir d'être le plus loin possible.

- Les tranches, plus fines, s'il te plaît.
- Lothar est bienvenu ici,

je dis.

T'es conne ou quoi ?

- J'y réfléchirai. Ça y est, les cornichons ?

Je porte des chaussettes de montagne, une longue chemise de nuit déposée par ma mère (bleu ciel, une horreur), un bandage pour calotte, le gilet bleu marine de Jo, boutonné jusqu'au cou, les mains sèches, elles tremblent, j'ai froid aux pieds.

- Pas de bière ce soir, Marthe. T'es sous médocs. Tu tiens, ok ?
- Combien de jours ?
- Trois.
- Deux.
- Jeudi soir, le comité débarque.
- Quel comité ?
- Ils t'aideront.
- Juan sera là ?
- Je crois, oui.
- Tu en es sûre.

Hurlement des légumes jetés dans l'huile bouillante.

- Ton cœur flanche, Karen.
- Depuis quand tu lis dans les voix, emmerdeuse ?

Du bout de l'index, je trace sur la table le huit de l'infini.

68.

Les rares fois, Marcel, où tu faisais l'effort de me surprendre, ça ne me plaisait pas.

69.

Le renoncement. J'y songe. Un qui soit radical. Une solitude tellement pauvre qu'il y aurait d'infimes joies. Le chant d'un oiseau passant sous la porte avec le vent. Un cake sorti du four/thé bergamote pour tout repas. Des pages de Louis-Ferdinand Céline en pleine nuit après le courage d'un feu dans l'âtre, quatre bûches placées en quinconce, petit bois, allumette craque, pull de laine tricotée.

Je vivrais à proximité d'un océan. L'Irlande ? Ou la montagne. L'Oural. Les

Pyrénées. Village de peu d'âmes. De sorte que je n'aie pas, avec elles, d'état.
J'aurai cessé de boire. Je marcherai sous le ventre des arbres inclinés.
Je me laisserai pousser les cheveux, que je ne teindrai plus. Je ne mettrai pas les
pieds dans les grandes villes. Je vivrai du soleil, de la pluie, du crépuscule.
Je me laisserai mourir dans une grande pureté.

70.

Les monts Rwenzori, entre Ouganda et Congo. A faire. Avant la grande pureté.

71.

Novembre prend fin. Karen me sort. Le froid est au rendez-vous, de qui, parbleu ?
De la nature qui en a besoin pour plonger la tête sous terre. Sans froid, elle ne le
ferait, pas la nature. Elle se laisserait crever.
Karen prend Juan avec elle. Ils se marrent. Elle, dans l'ensemble crème qu'elle
portait hier, pantalon/pull-over. Lui de marine vêtu. Il fait prêcheur.
Nous traversons un parc où je ne mets jamais les pieds. Dans le fond à gauche, une
buvette.

– C'est là que vous m'emmenez ?

Karen et Juan se tiennent par les yeux. Ils réagiront à mes propos dans trois
secondes. Je reprends mon trotinement.

– Nous y aborderons deux ou trois choses,
dit Karen.

– J'espère qu'il ont la bière en pression.

– Marthe,
dit Karen me pinçant le bras.

– Tu prendras un cacao, toi, Juan ?

je demande. Mon nez n'est pas poudré. Pas la force. Force de rien.

Le soleil tombe sur la verdure du parc, le ciel est gris plomb, un truc se hérissé en
moi. La petite joie.

– C'est l'heure de la bière,
dit Juan.

– Ah,
je rétorque, accélérant le pas.

– Marthe ne peut pas,
dit Karen.

A l'intérieur de la buvette je m'assieds, de mauvaise grâce, entre un géranium de
plastique rouge et un oiseau vert dans une cage. Le gars est pas bien entre les
barreaux, il râle. Mon pote.

– Marthe, avez-vous consulté le dossier, laissé par moi à votre attention ?
dit Juan levant la main de façon à ce qu'elle soit vue par le garçon. Juan est un
beau type. Menton un peu court. J'aime pas ses chaussures.

– Je n'ai pas ouvert le dossier il y a une carcasse de voiture dedans, pour moi ce
sera une menthe à l'eau.

Le garçon de café rapplique, pantalon noir, chemise blanche pas repassée. Du côté
de chez Juan, roucoulement de regard en direction de Karen qui baisse les yeux en
prononçant le mot *Pepsi*.

Le garçon de café me regarde, Juan passe commande, se penche sur le bas du froc

de Karen maculé de terre paraît-il. Karen se penche à son tour, concordance des fronts, le garçon s'amuse alors je souris. Il dit : Je n'ai pas de menthe à l'eau mais de la grenadine. Je soupire. Karen se redresse, propose un thé. J'acquiesce. Le garçon me sourit. J'avale le contour de ses lèvres.

– J'ai pris du Baclofen, je dis. Un médicament soignant la maladie qu'est l'alcoolisme.

– Vous n'êtes pas alcoolique, Marthe, dit Juan, ôtant sa veste (marine). Dans l'immeuble ça se saurait.

– Comme il est connu de tous que Lance soit homo ?

je dis, mâtant sans fierté l'aspect de mes ongles.

– Pour Lance, nous supposions. Nous n'avions pas de certitude.

– Pareil pour mon alcoolisme, n'est-ce pas ?

– Nous savions que vous aimez la fête, ce qui est différent. Votre mari et vous en organisiez pas mal. Il y avait de l'ambiance.

– Nous dansions,

je dis, lâchant du regard ma corne non polie. J'ajoute : Chaque fois vous étiez invités, vous ne veniez pas.

Un silence se fait que ne dénonce pas mon pote dans la cage. Je me penche sur lui, je dis : Tu connaîtrais une chanson de Brassens ? Ma blague tombe à l'eau. Elle n'était pas très profonde. Ma blague.

– Le type percuté par votre mari était gaucher, dit Juan. Il n'a plus l'usage du bras droit. Au procès, a prétendu qu'il avait pour habitude de dormir sur le flanc gauche, de caresser sa femme de la main droite.

Mon pote dans la cage chante. Pas du Brassens. Du Nana Mouskouri.

– Votre mari, n'ayant pas les fonds.

– Il ne restait rien de l'héritage de sa mère ?

je dis.

– Marthe tu devrais être au courant, dit Karen. Ça fait six mois.

– Je suis alcoolique, que veux-tu.

– Le thé pour Madame, dit le garçon de café et aussi : aujourd'hui Édouard est enroué, vous avez de la chance.

Je me tourne sur mon pote. Édouard. Ben dis donc. La perruche ne me jette pas un œil. Je resserre sur la poitrine le vaste manteau noir chiné blanc. J'ai des baskets au pieds, pas un pet de poudre sur le nez, me suis-je brossée les dents ? Je passe l'index sur les incisives puis la langue : brossées. Édouard pousse un cri, je sursaute.

– On peut changer de place si vous voulez,
dit Karen, dont le cul prend envol.

– Mon avocat prétend qu'il reste du fric pour les filles,
je dis, désignant Juan puis touillant le thé.

– Probable que votre mari, dit Juan, avait prévu.

Avec le fric que Marcel aurait mis de côté pour sa femme, je nous aurais offert, à mes filles et moi, pour mes cinquante-trois ans, un séjour dans un hôtel de luxe, grand, qu'il y ait d'autres ados. Quand t'as quinze et dix-sept ans il n'y a que l'humain qui comptât, des jambes pour courir, des cordes vocales pour rire, une légère inclinaison pour l'alcool ou autre substance.

Nous prendrions des cours le matin (avec un moniteur italien, face au Monte Cervino), l'après-midi pistes vertes dans un silence de cristal, retour à l'hôtel (« je suis-van-née »), longueurs dans la piscine au sous-sol, hammam pas sauna (me donne l'impression d'être une saucisse de Francfort chauffée avant d'être bouffée),

passage dans la chambre où nous faire belles, descente par l'escalier de bois (les alémaniques adore le verni qu'ils foutent en triple couche), escarpins sur moquette moelleuse ce qui n'est pas un pléonasme tant on a l'impression de s'enfoncer dans les cheveux d'un mouton, premier verre d'alcool, il est passé vingt heures, ça s'agite aux tables, repérer parmi les clients attablés un Apollon, un semi-Apollon, un début d'Apollon, se détendre, rire, s'empiffrer, dormir.

Ta vision du luxe,

me dis-je, méprisante, coincée entre Édouard la perruche et un cactus en pot, sans épines, haut de quarante centimètres.

Pas poudrée. Baskets aux pieds.

A l'extérieur de la buvette, le soleil fiche le camp.

Marcel pouvait avoir de généreuses vellétés, style Ce soir on va tous au restaurant. Il regardait la carte sur son laptop, rabaisait le clapet, disait : on mange à la maison. Hot-dog/saucisses de Francfort, ça vous dit ?

Cent cinquante euros dépensés en une heure ça te scie le ventre quand t'en as à peine deux mille cinq cent pour le mois (là j'entends s'étrangler un lecteur vietnamien).

Ma vision du luxe : dépenser sans compter. Passer du verni triple couche de l'hôtel Machin truc à un lodge dans les monts Rwenzori.

Franchement, Marthe, tu veux ça pour vie ?

- J'y songe,

je dis en direction de la perruche.

- A quoi ?

dit Karen, faisant je parie du pied à Juan, sur lequel je fantasmai si fort il y a une semaine que je montai à moitié nue avec l'intention de sonner à sa porte pour demander du beurre, accepter un verre.

- Je songe à arrêter de boire,

je dis, œil rivé à mon thé (on dirait du pipi).

- Il vous arrive d'écrire, m'a dit Karen.

Je porte la pisse à ma bouche. Même pas à température du corps. Un pipi de mort.

- J'écris parce que je suis alcoolique, je dis, me débarrassant du manteau chiné. L'alcool ne te donne envie de rien sinon du premier verre de la soirée. Tu te traînes jusqu'à l'omerta, qui est un alpha (mine pré-dubitative de Juan). Tu tolères ta voix, qui n'en finit pas de parler dans ta tête, parce que tu sais que Dionysos, le soir, lui clouera le bec. Jamais parlé de ça avec Marcel,

je dis terminant ma tasse me convaincant qu'il s'agit d'un thé.

Juan me regarde je ne sais pas s'il est patient en vue de se mettre lit avec Karen ou s'il me porte ne serait-ce qu'un chouia d'intérêt. Je me tourne une micro seconde sur Édouard la perruche pour lui demander son avis, j'entends Juan soupirer d'aise. Rien à foutre de Marthe. Il attend de planter Karen du bout de sa tige. S'il savait, pour Karen.

Marthe !

- Garçon, je dis, vous auriez de la pils ?

Le mec lève le pouce.

- Je songe à arrêter, je dis. Songe d'une nuit d'automne, j'ajoute, regardant tomber la nuit.

- Donc oui, jeune homme, j'écris,

dis-je à Juan, empoignant le verre dégoulinant de sueur que le garçon posa devant moi. Rien de tel que le houblon contre le morose de l'automne dans lequel les gens

ne rient pas.

J'éclate d'un petit rire.

– T'as de la mousse au-dessus de la lèvre,
dit Karen, dos voûté.

– Comme je viens de perdre mon mari, dis-je à Juan, dont j'harponne le regard, comme j'ai pas un sous et personne pour s'occuper de moi (Karen va parler mais non, elle pense à la nuit qu'elle passera dans les draps de l'étage au-dessus de ma tête), comme je suis une écrivain maudite et que j'ai du cœur, comme je ne crois pas aux rêves qui se réalisent, que c'est pour ça que je bois, où voulais-je en venir?

Le garçon de salle approche de la cage d'Édouard, passe un doigt entre les barreaux, dit : Messieurs dames, l'établissement ferme dans dix minutes.

Je me lève, enfile le reste du verre, entre dans le vaste manteau noir chiné blanc, je dis On y va les cocos.

Je crois que : je n'accepte pas l'amour des autres.

J'ignore de quoi j'ai peur.

J'ai un tas de copains (pas une seule amie intime, style que t'appellerais tous les jours). J'avais un mari. Il prenait soin de moi sous ses airs d'orang-outan. Je ne m'en sentais pas aimée. J'étais barricadée, voilà. Une forteresse au milieu des bruyères sur un écrin jaune de tourbe. Imprenable. Faire descendre le pont levis ? Pour quel fantomatique cavalier ?

Et si c'était à moi, de sortir ?

– Il fait frais, Marthe, met le foulard sur tes cheveux.

Karen m'immobilise d'autorité, me fiche le tissu autour du crâne, elle rit.

– Laisse-toi faire,
elle dit.

72.

Marcel ne supportait pas qu'on lui demande quelque chose. Il devait en être à l'initiative. Quand j'avais des souhaits, je ne me risquais pas à les lui exprimer. Il aurait aboyé.

J'attendais qu'il consente.

Je subissais.

73.

A la radio, personne ne parle du combat contre l'alcool.

La honte fige les lèvres.

74.

Fanny s'active à la vaisselle. Mes filles sont dans leur chambre, elles ont dîné.

– Tu devrais retirer son téléphone portable à Jo quand elle rentre de l'école, Marthe. Ses points ne sont pas bons m'a confié Isabeau. Tu achètes un coffre avec une clé, tu es stricte, tu verras que les points de ta fille remonteront, dit ma voisine, qui n'a pas d'enfants. Je n'aime pas son côté dictatorial. Parfois elle est méchante, Fanny. Je m'en méfie. Mais bon, elle est efficace. S'est occupée des factures de l'hôpital.

– OÙ est Karen ?
elle demande, avec dans la main un plat en pyrex dont elle ne sait que faire.

– Le placard, à gauche,
je dis, à propos du pyrex.

– L'air de rien, dit Fanny accroupie, Karen s'incrute.
Elle est debout, visage rougi par l'effort de se relever. Elle est grasse. Karen est fine.

Karen qui, aux dernières nouvelles, se montre avec son fils sur un site pédopornographique. Pourvu que Nicolas, son mari, n'ait pas frappé à la porte de vipère-la-Fanny.

– Merci pour la vaisselle,
je dis.

– Je serai toujours là pour toi, Marthe. Vous comptez beaucoup, tes filles et toi. Je me battraï, s'il le faut, pour notre amitié.

– Je vais me coucher,
je dis, espérant que ma voisine dégage.
J'ai besoin d'un verre. Karen n'est pas dans mes pattes pour m'en empêcher.

– Veux-tu qu'on parle ?
dit Fanny, tirant une chaise à elle.
J'entends frémir l'eau dans la bouilloire électrique. La sorcière, elle prévoit de rester.

– Je suis alcoolique,
je dis, tant qu'à faire.

– Il y a d'autres sujets de préoccupation,
dit Giaïoa, joignant les mains à hauteur de visage.
C'est toi qui t'incrute, salope. Depuis deux ans. Tu adorais l'orang-outan qu'était Marcel. Si ça tombe, sur lui tu fantasmais. Marcel singeait ta façon de parler. La moindre des choses, pour un primate.
Une tasse de verveine atterrit devant moi. Je porte le gilet bleu marine de Jo, un pull de Marcel, en manière de châle. Suis transie de froid.

– Isabeau, dit Fanny, m'a parlé d'une dénommée Falousse ?

– Ferouz. La femme de Javid.

– Oui, enfin, la femme du mort.
Je porte la tasse aux lèvres, c'est brûlant. Je me sens moche.
La nuit s'empare de la ville qu'elle tiendra en otage jusqu'à sept heures du matin. Faut que je me foute au lit. Que j'oublie. Combien ma détresse est veule, inopportune, égoïste.

– Mes filles, je dis, ont invité Ferouz à la réunion demain.

– Je croyais qu'on était entre nous.

– Fanny, je dis, je suis ivre de fatigue.
Ma voisine ne tique pas à propos du *ivre*.

– Vas te coucher, Marthe, je prépare le casse-croûte des filles.
Putain, mes bières sont au frigo.

– Maman ? dit Isabeau, passant la tête par l'encadrement de la porte. Fanny, toujours là ?
Fanny nous regarde, ma fille aînée puis moi, quitte la cuisine puis le vestibule, porte claquée, bon débarras.

– J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ?
dit Isabeau qui aime bien Fanny, elle.

- J'ai besoin de passer du temps avec mes filles.
 - Emma a descendu, dit Isabeau, la bouteille de blanc que t'aimes il est au frais et des rouleaux de printemps. Jo et moi on a dû partager avec Fanny.
 - Tu as besoin de quelque chose, chérie ?
 - Je t'aime, maman.
- J'envoie un baiser à mon Isabeau. Elle, de même.
 La vie est bonne avec toi, Marthe. Et t'as des états d'âme ?
 Pourrie gâtée.

75.

Je passe un délicieux moment, au lit, celui de la chambre d'amis contiguë à celle de Jo, entre une autrice italienne absente des médias (considérée par le magazine *Time* comme l'une des cent personnalités les plus influentes, comme quoi on peut être artiste et ne pas vautrer son ego devant les caméras), entre cette autrice donc et la bouteille d'Emma. De vin.
 J'éteins la lumière, étire mon corps dans la douceur d'un coton fraîchement lavé. Je m'endors.
 Des cris me délestent du repos.
 Mes propres cris.

76.

Du sang pisse de mon nez. J'étends le bras vers la table de nuit, la main percute le verre à vin, qui tombe, ne se casse pas. Je me penche pour le ramasser, mon nez se vide.
 Mes donzelles arrivent sur leurs nus pieds, l'une tire les draps, l'autre me sort du lit, la première me fout l'oreiller sous le nez, la seconde dit Médecin ou ambulance ? Je dis Je vais bien. Isabeau : Marche jusqu'à la cuisine en ligne droite nous déciderons s'il te faut le sexy toubib de Lucette ou les ambulanciers.

- Les ambulanciers, il y en a de sexy,

je dis, plaçant un pied devant l'autre. La tête me tourne. L'alcool.
 Dans la cuisine je me passe le visage sous l'eau. Isabeau me tend l'essuie de vaisselle.

- J'ai oublié votre casse-croûte pour demain,

je dis.

- Le médecin arrive,

dit Jo.

- Vous êtes organisées,

je dis.

- On attendait l'occasion, dit Jo. On l'a croisé un matin en partant à l'école il est sympa. Lucette dit qu'il est insomniaque. Ne fait que les nuits. Lucette en est contente.
- J'ai pas d'argent, je dis. On est le vingt du mois, zéro euro.

Jo allume la bouilloire électrique. Son pull marine, revêtant ma carcasse, n'a pas subi le courroux du rouge sang. Je me suis endormie avec. J'avais froid, hier soir. Les doigts glacés.

- Allez vous coucher, je dis. Demain vous vous levez tôt.
- Demain c'est mardi, maman, dit Isabeau. J'en étais à le 298ième page.

- Ton marathon.
- Jo n'est pas chez une copine. Elle a pitié de sa pauvre mère qui, il y a deux jours, était hospitalisée.
Amertume dans le propos. Je vois Jo de dos, face à la bouilloire.
- Ça ne va pas fort, à l'école, Jo ?
- Qui t'a dit ?
Isabeau me regarde avec hauteur. J'ai les pieds froids.
- Fanny m'a confié, je dis, qu'Isabeau se faisait du soucis pour toi.
- Salope,
dit Jo, en direction de sa sœur. Et fonce dans sa chambre.
- Si tu t'en vas tu ne verras pas le toubib,
lance mollement Isabeau vers le bout du couloir.
- Maman, elle ajoute, ce n'était pas le moment.
Mon nez se remet à pisser. Une douleur d'écorchure débarque dans le haut du crâne, se dirige vers les yeux.
- Ça va, maman ?
dit Isabeau, posant la main sur mon épaule.
Elle a une si jolie voix.

77.

- J'ai les infos,
il dit.
Il a une si jolie voix.
- Envie de vomir,
je dis, me redressant.
J'ai le cul dans mon lit ils m'y ont transférée. La fenêtre de la chambre est grande ouverte, le rideau vole, il s'enfuit. Je tends la main, faut pas que le rideau foute le camp, ma mère les cousit avec la machine à coudre que je lui offris, d'occasion mais flambant neuve, je dégueule. Sur le couvre-lit.
- Maman !
Ah c'que j'en ai ma claque des *maman*. Comme s'il fallait m'enfoncer la vocation dans le crâne.
- Avez-vous bu, Madame ?
dit un type à la peau noire, dont la tête est inclinée sur l'épaule. Il est sorti du ventre de sa mère comme ça ? Penché ? Je ris. Doucement. Vomir me fait du bien. Le gars redresse la tête.
- J'ai les infos,
il dit.
Une si jolie voix.
Jo, dans le fond de la chambre, appuyée contre le mur, a des larmes dans les yeux. Semble pas excitée à l'idée de voir le toubib ébène. Moi, oui.
- Maman, dit Isabeau entrant dans la pièce. Armand le neveu de Lucette passait par là, il a vu la voiture du médecin de sa tante.
Menteuse.
- Il peut entrer ?
elle demande. Jo quitte le mur, verte de visage. Je pose les pieds sur le plancher. Isabeau replie le drap serti de betteraves rouges et chicons crus et cornichons (repas du soir).

– J'ai faim, je dis. Vous ?

Le toubib, à genoux devant moi m'auscultant la poitrine, n'entend pas l'implicite proposition.

– Relevez la manche, je prends votre tension,
il dit.

– Ce n'est pas ce qu'on est sensé faire avant le stéthoscope ?
je demande.

– Docteur, dit JoAnne et ses lèvres tremblent, je crois que la place de ma mère est à l'hôpital. Elle a reçu un choc. La mort de son mari.
Je lève les yeux vers Armand et Isabeau, impassibles.
L'africo-toubib replie son matos, s'assied à mes côtés sur le bord du lit.

– J'ai toujours été comme ça. Provocante,
je dis.

– Vous avez raison, pour la tension. On la prend d'abord, puis le stéthoscope.
Prenez la chaise,
dit le toubib en direction de Jo.

– Si on allait dans la cuisine ?

propose Isabeau. Son corps longiligne tangué, Armand le retient. Une fois d'équerre, elle est lâchée par le curé en jeans et chemise à carreaux.

Jo jette à terre les vêtements entassés sur la chaise, qu'elle tire non sans brutalité face au médecin. Le mec doit avoir, quarante ans ? Le front de Jo est proche du sien. Je me triture les doigts. Silence. Ma mémoire est comme l'eau d'un étang vaseux. Je ne vois pas sous la surface.

– Mademoiselle, dit le toubib à Isabeau, prenez, vous aussi, une chaise.
Armand suit Isabeau dans la cuisine. Elle revient sans lui avec une chaise.

– Récapitulons,
dit le black, plaçant la bouteille de blanc hors de ma vue (à l'arrière de la table de nuit).

Je crains le pire.

78.

– Monsieur,
je dis, désireuse de prendre le taureau par les couilles.

– On dit *Docteur*,
dit Isabeau.

– Anatole,
dit le toubib. Il se lève. Les genoux craquent. Je regarde mes filles. Elles ont des cernes sous les yeux. Envie de les prendre de les serrer fort.

Jo disparaît, lassitude en sillage. Elle revient de la cuisine chaise en main.

Isabeau et JoAnne agencent leur chaise comme en maternelle sous la férule de l'institut. Sans contester. Le toubib place la sienne dos à la table de nuit entre moi sur le bord du lit (j'ai les pieds froids, j'ose pas le faire remarquer) et mes deux filles face à moi.

– Anatole ?
dit ma cadette.

– Je t'écoute, Jo.

– Vous connaissez mon nom ?

– J'écoute, c'est mon métier,

dit l'homme de science entre ses dents blanches, on dirait les touches d'un piano.

– Maman ne va pas bien, Monsieur, dit Isabeau. Mais il n'y a pas qu'elle.

– Il y a Karen,

dit Jo, d'une voix que je ne lui connais pas.

– Il y a ma sœur,

dit Isabeau.

Jo tire sur un sweat dénué de capuche dénué de logo. Couleur caramel.

– Ma sœur boit en cachette,

dit Isabeau.

Réagis, Jo, je t'en prie. Claque la porte. Traite ta sœur de salope.

– C'est à cause de papa, dit Jo. Il me manque.

Je suis bête. J'ai cru que le problème c'était moi.

– Et aussi un peu à cause de moi,

je dis, la jouant minable.

– Toi au moins maman, dit Jo levant la tête, ta souffrance tu l'exprimes. Je sais pas comment tu fais. Moi, la souffrance, elle est dedans. Comme un chewing-gum qu'on saurait pas décoller.

Main d'Isabeau sur l'épaule de sa sœur. Jo va l'envoyer se faire foutre. Anatole et moi attendons. Jo plonge la tête. Isabeau attire contre elle le corps de sa petite sœur.

– Papa nous manque beaucoup,

dit Isabeau.

Elles pleurent. S'agrippent l'une à l'autre. Se caressent, maladroitement.

Je regarde le toubib. Lui aussi, me regarde. Il a les yeux sombres comme une forêt la nuit. Personne, personne ne voit que je ne regrette pas Marcel. Mon indifférence : un chewing-gum qu'on saurait pas décoller.

Le toubib pose la main, qu'il a large et longue, sur la mienne. Brièveté professionnelle. N'empêche.

– Jo, acceptes-tu de venir à mon cabinet pour parler? Nous sommes plusieurs à pouvoir t'aider.

Je me tords les mains. Mon compte en banque est à zéro.

Le mec pose à nouveau la main sur moi. La retire presto.

– Nous travaillons avec une assistante sociale. Vous avez des droits, Marthe.

Pourquoi Lucette, pour mon anniversaire, ne me prêterait-elle pas son appartement à la montagne ? Je suis veuve et mes enfants orphelins.

– Jo, dit le toubib, ta mère est fragile. Il faut que nous nous occupions d'elle.

– J'ai la force de m'occuper de Jo,

dit Isabeau.

– Jo, dit Anatole, tu appelleras les numéros que je donnerai ?

– Oui mon Capitaine.

Isabeau fait RAREMENT de l'humour.

Jo ne s'y trompe pas, elle sourit à sa sœur. Je pense : amoureuse.

J'éprouve de l'envie. Une envie attendrie. De quoi, Marthe ?

D'un chambardement.

79.

– Quand leur père est-il mort ?

dit le toubib.

- Puisqu'on en est à se prénommer, appelons-le Marcel.
- Son vrai nom ?
- J'ai la tête à donner de faux nom ?
- Oui, Marthe.

Anatole le médecin étend les jambes (j'apprendrai qu'il est camerounais, études à Bordeaux, spécialisation neurologie à Cochin). Il est face à moi, cul sur la chaise qu'occupait Jo.

On dort ensemble, a dit Isabeau. Maman, tu as fait mes tartines pour demain ? a dit Jo. Je te donnerai le fric pour un sandwich, a dit la sœur aînée.

Avec le fric nous pourrions louer une super bagnole, descendre dans des hôtels de charme, parcourir les Pyrénées, on commencerait par le village de Lagrasse dans l'Aude. Là-bas, j'avais douze ans ou treize, Geoffroy deux ans de plus avait insisté pour que je joue du piano, j'avais dit que je savais en jouer c'était un mensonge. Je n'ai pas pu faire plaisir à Geoffroy avec ses boucles mordorées. Je l'ai déçu. Mentir, j'en fais mon métier. Des personnages cherchent un sens. Des genoux craquent. Des mains se posent. Mensonges.

- Il y a dans l'air, je dis, un parfum de flan à la vanille dans lequel il y aurait un zeste de citron vous ne trouvez pas, Docteur ?

- Marthe, je viens de transférer un patient à un collègue, j'ai tout mon temps. Ne parlons pas agrumes, ok ? Mais veuvage, désespoir, alcoolisme.

- Alco-quoi ?

je dis, cherchant à tirer sur mes genoux une couverture. Isabeau a emporté mon drap maculé de cornichons.

Mon lit est un désert.

- Vous avez froid ? demande Anatole. Vous désirez vous allonger ? Que faites-vous ?

- Un drap, dans l'armoire,

je dis, debout, titubant.

- Asseyez-vous. Porte de gauche ? J'y suis. Choix entre draps à fleurs jaunes et draps à fleurs bleues.

- Myosotis.

- Ok.

- Je choisis les fleurs jaunes.

Anatole replace, assez confusément je dois dire, le drap aux myosotis avant d'extraire de l'étagère celui aux jonquilles. Il fait en sorte que j'intègre la position allongée, hop hop, deux oreillers sous la tête, couverture, hop, plafonnier éteint. Reste la lampe de chevet, toute douce.

- Qu'est-ce qui ne va pas, Marthe ?

dit-il, jambes allongées devant lui.

J'suis crevée.

- Qu'est-ce qui va bien, Marthe ?

renchérit l'ébène monsieur.

- Bah, je dis, à part l'absence d'un mari, j'ai tout pour être heureuse.

- Un mari, c'est pas rien.

- Problème avec Dionysos.

- Que donne-t-il en échange de votre assiduité ?

- Il me baise. C'est l'ivresse. Au petit matin il n'est plus là, je survis. Marthe est un brave soldat. Dionysos me fout en main un fusil sans cartouches.

Je fais une pose, à cours de métaphore. J'ai une angoisse dans le bide ça m'énerve.

– Dionysos me suce l'énergie créatrice, je dis. Je ne fais rien de ce que je devrais faire. Ma vie tourne en boucle. Vous n'avez jamais cette sensation, vous ?

– Au contraire, dit Anatole. J'entreprends trop. Je ne passe pas suffisamment de temps avec moi-même. Je ne m'aime pas beaucoup, vous savez. Ce qui n'a pas l'air d'être votre cas. Ne protestez pas, je m'y connais en âmes égarées. Il y a chez vous une capacité de solitude. Peut-être est-ce en raison de votre beauté.

– J'ai pris quinze kilos.

– Nous les perdrons, là n'est pas le problème.

– Je n'ai pas de problèmes, Toubib. Karen a un problème. Lance mon voisin a un problème. Je n'en ai pas. Sauf que je suis sur la paille. Problème d'ordre matériel. Avec Marcel on vivait au jour le jour. J'ai envie d'air pur. J'ai envie de rien. Juste : respirer. Connaître l'ivresse. Qu'on me fiche la paix avec l'alcool. C'est le choix de ma vie. Je suis capable de rien d'autre. Je ne m'en sors pas avec les sentiments humains. Je suis incapable de faire la part des choses. Bonne nuit, je dis, tournant le dos à Mister Ebony.

Anatole revient de la cuisine avec un verre d'eau. Il appuie son long corps sur le chambrant. J'ai des yeux entre les omoplates. Je jurerais qu'il rabat une jambe sur l'autre. Mister Nonchalance.

J'ai quasi vidé la bouteille du vin apporté par Emma. Laissez-moi. Les jonquilles sur les draps sont fraîches. Parmi leur sève j'oublierai. Le temps de la nuit. Je survivrai, pour Jo et Isabeau. Ensuite, elles vivront leur vie. Je m'achèterai une bergerie dans l'Aude ou le Béarn les maisons y sont jolies, avec vue sur les Pyrénées. Ou en Irlande.

Qu'on me laisse crever.

– C'est ce que vous voulez pour votre vie, Marthe ? Tourner le dos ?

Je me lève d'un trait, main contre le mur au-dessus de la lampe de chevet, passe à hauteur du médecin, je sens l'odeur de sa peau, odeur de tunnel désaffecté serti en forêt, écorce humide. Je traverse la cuisine, longeant les murs. Dans le vestibule j'enfile une veste, le manteau noir chiné blanc, enfonce un bonnet sur la tête où voudriez-vous que je l'enfonce, Anatole me suit, enrobé d'écorce, je recule d'un pas. Chaussettes, il dit avançant la main, je les ai trouvées à terre dans votre chambre.

80.

Dans la nuit nous parcourons lui et moi des kilomètres.

81.

A cinq heures du matin je m'endors dans les primevères. Pas dans l'écorce. L'écorce viendra trois jours plus tard.

82.

A trois heures de l'après-midi, Karen me réveille. Odeur de café. Je suis bonnet en tête, cheveux dans la figure. Je me sens petite fille. Treize ans. Geoffroy aux boucles mordorées n'insiste pas, pour le piano. Il dit : On se promène ?

83.

Dans mon salon Lucette lisse la nappe. Georges descend de son nid avec une boîte en fer à effigie de nos souverains belges : une fille de mon âge répondant au nom de Mathilde (ses parents ne l'appelèrent ni Laurence ni Valérie) et son mari, neveu d'un roi qui avait de la gueule (les couilles, c'était sa femme).

Georges soulève le couvercle, ça fait un bruit de tôle, Dong, j'avance la main. Les traits du visage de mon voisin se figent, je me tourne sur Lucette elle fait les gros yeux à son mari. Je porte aux pieds les chaussettes de cette nuit. Je choisis un biscuit cigarette bordé de part et d'autre d'un nappage de chocolat.

– Quoi ?

je dis à Lucette.

– J'avais dit à Georges de pas ouvrir avant la réunion.

Et décampe.

– Ceux avec des amandes effilées, dit Georges, ne m'ont l'air pas mal.

Il en met deux en bouche.

– Ceux-là, c'est de la ganache,

je dis.

– Goûtons-les,

dit Georges.

Je me sens bien, avec mon vieux voisin. Moi dans une chemise de nuit noire, informe (je la portais enceinte), pull marine de Jo + gilet clair aux poils doux, Georges en chaussures de cuir sublimes, pantalon de velours côtelé tabac + veston, qu'est-ce qu'un type pareil fait avec une bonne femme comme la sienne ?

Lucette prend les choses en main, voilà ce qu'il y a. Nous, on est des déglingués. Des à fleur de mots. Des inutiles. Pour ça qu'on se fait beau. Pour ne pas paraître obséquieux.

– Je t'ai fait couler un bain,

dit Karen, me tendant le bras.

Georges lui propose un biscuit.

– Cheux à la ganache chont chupères,

il dit.

Karen croque un biscuit à peine épais. Ça fait Clap. Karen ne porte pas de maquillage. Anneau d'or, annulaire gauche. Le côté opposé au mariage.

Je trotte aux côtés de Karen en direction de la salle de bain. J'ai des crampes dans la zone totale du bas corps. Anatole et moi avez marché comme des forcenés. Jusqu'à ce que le cœur prenne le rythme. Que mes pensées soient liquidées par l'artillerie charnelle. Tirs de plumes. Pas de plomb. Mon corps demeure bienveillant pour le cerveau.

– Aie,

je dis. Karen cherche à m'ôter le pull marine de Jo.

– Coucou, Fanny,

je fais, du couloir donnant sur la cuisine.

Ma voisine arrive à nous dans une gabardine beige, un peu classe, pas plus que ça, qui la boudine.

– Salut, Marthe. T'as fait appel au médecin de Lucette ?

– Oui.

– J'en ai un de fabuleux, fallait demander. Le black aurait fait médecine à Bordeaux ?

– Bonjour, Fanny,

dit Karen.

– Je croyais, Marthe, dit Fanny, que tu étais mourante. Tu as les joues rouges. Les tiennent sont couvertes de blush, on dirait une mare de sang. Truie pute.

– Je vais bien,
dis-je, candide.

– Tu as un ange gardien,

dit Fanny à propos, nous le supposons, de Karen. Ma voisine fouille le fond d'une poche. De la cuisine provient le rire d'Isabeau. Armand le curé m'apparaît de profil. Je pousse un soupire d'aise. J'embrasse Fanny sur le front. Je réalise que mon nez est froid. Pas mes pieds. Mes pieds sont chauds, vigoureux, ils me soutiennent. Karen ferme, derrière nous, la porte de la salle de bain. Elle abaisse le capot des wc, y prend place. Je me brosse les dents.

– Je crois, dit Karen, que Fanny m'en veut de ne pas dormir chez elle. Avec la copine bruxelloise dont je t'ai parlé, on s'entend de mieux en mieux. Du temps de Nicolas, je ne la fréquentais plus. Fanny avait prévu une rente pour son canapé lit. Ma copine, elle, me demande que dalle.

– Tu n'as pas d'argent de côté ?

Je crache le dentifrice, relève la tête, évite de la croiser (ma gueule) dans le miroir.

– Toi, Marthe, tu as de l'argent de côté ?

– Je suis morte-vivante. Les banquiers les évitent, ces gens-là.

– Tu as la délicatesse de ne pas me demander, pour Lothar.

– Jo petite, tu savais ?

– Non.

– Tu essaies de me dire quelque chose, pour Lothar ?

Karen se lève. Je me rince la bouche à même le robinet. Elle dit :

– Il y a du chagrin en nous. N'est-ce pas ?

Oui de la tête.

– Après l'IVG en Hollande, dit Karen, un truc s'est cassé en moi. J'éprouvais une grande fatigue. Je suis allée voir le docteur Mithaw, un ami de ma tante. D'après lui, j'étais sujette à dépression. Il m'a proposé une cure. Je sais, ça ne veut rien dire. Des gens consultent un psychanalyste vingt ans et demeurent tordus. Ils se sentent mieux, mais ils sont tordus.

– Tu n'es pas tordue, Karen.

– Ton bain refroidit, Marthe.

Je la prends dans les bras. Son corps est chaud. Il a l'instinct de ce qui me semble bon. C'est naturel, entre Karen et moi.

Elle pose les mains de part et d'autre de mes épaules. Elle se recule, un peu. Deux mèches, du même côté, échappent à la queue de cheval. Karen porte un chandail rose pâle. Un rose pas prétentieux.

– Je me suis filmée nue avec Lothar nu sur des galets le long d'une rivière, pas plus que ça. J'ai posté le truc sur Proless, un site porno-féministe.

– Je connais.

Karen à son tour me prend dans les bras. Elle me serre contre elle. Comme le chimpanzé au tronc de l'arbre s'accroche et grimpe jusqu'au sommet. De là, il avise le temps qu'il fera. L'activité des hommes. Celle de ses congénères. Moi, Karen, à quel arbre m'accrocher ? Je te serre contre moi. Tellement que mes pensées passent sous le feu de l'artillerie. Besoin d'être criblée de balles. Que la mort coule dans mon corps. Bang !

– Tu me fais mal, Marthe.

Je reviens à moi.

– Tu as la morve au nez,
elle dit, se penchant sur les toilettes vers l'applique au mur, je sais plus comment ça s'appelle, permettant de dérouler le papier de toilette.

– Je connais, dit Karen, des meufs chouettes qui mettent des vidéos sur le site. Le monde du stylisme a son quota de lesbiennes. Il arrive que certaines se masturbent face caméra.

Stop, Karen. C'est ok.

Tu sors de la salle de bain, referme la porte centimètre par centimètre. Je regarde la clinche s'abaisser puis reprendre, sans bruit, sa situation initiale de clinche, invention des temps nouveaux de séparer un endroit d'un autre. Je soulève la chemise de nuit, plonge un pied dans la baignoire.

L'eau est chaude pile à mon goût.

84.

Un parc, un banc. Avec les ongles de pouce, je fragmente le comprimé de Baclofen. Clap. Je fourre une des moitiés sous l'opercule, replie le feuillage d'aluminium. Je porte à la bouche l'autre moitié du comprimé. Je tends la main vers le thermos de café, dévisse le bouchon de plastique blanc, verse le liquide dans le gobelet, ça a un goût de chiotte le café dans le plastique.

J'avale le comprimé, termine le café, une vieille s'installe à côté de moi, parle. Que faisaient les gens de mon type, plutôt solitaires, au sein d'une tribu ?

– Il fait frisquet,
dit la vieille joignant l'une à l'autre deux mains qu'elle a de toute beauté.

Je déballe le papier dans lequel j'ai placé deux figues et deux noix du Brésil. J'hésite à me les mettre sous la dent.

– J'ai beaucoup voyagé, dit la vieille, je reviens toujours à ce parc. Celui de l'industriel à la bicyclette.

– Vous aussi, vous dites cela ?

Je dépose les figues et noix en leur emballage à côté du thermos. Depuis que je suis sous Baclofen, j'encaisse l'emprise d'une somnolence.

Tout ça, pour arrêter de boire.

– Vous seriez pas la fille qui m'a acheté le garage? Comment va votre mari ?

Un écureuil émerge du tronc d'un érable. Le ciel s'obscurcit. Ma main gauche s'empare de l'écharpe en boule sur le banc. Je l'enroule autour du cou, mes cheveux s'y prennent. C'est ça que je n'aime pas, avec les écharpes. Elles sont conçues pour les filles à chignon.

– Vous avez envoyé votre mari pour me convaincre de baisser le prix du garage.

L'écureuil est ultra rapide sur une toute petite surface.

– Il m'a montré les croquis dans un carnet A4, dit la vieille. Il y avait des dessins d'enfants, en noir, sur la couverture. A l'intérieur, aux pages deux et trois, le plan en trois dimensions de la cour, des trois garages, de votre habitation. Votre mari est un artiste.

– Il est mort.

La vieille se lève.

– Il y a en assez autour de moi,
elle dit.

C'est alors que je remarque son clébard. Il porte un collier rouge. Un petit chien à poils longs et roux. Il attendait sa maîtresse.

– Votre chien n'a pas vu l'écureuil,
je risque.

– Votre mari a dit ce jour-là J'ai l'intention de construire un palais pour une reine. J'ai baissé le prix. J'imagine que la reine, c'était vous,
dit la vieille prenant congé, tirant sur la laisse, rouge comme le collier, un truc qu'on rembobine.

Je bouffe les deux figues et les deux noix, le tout dans une même bouche. L'écharpe me gratte. Je me sers un café dans le gobelet de plastique blanc, bois, dépose le gobelet, retire l'écharpe, que je laisse choir au sol, j'ouvre mon manteau, reprends le gobelet. L'écureuil n'est plus là.

85.

Me suis-je jamais *sentie* aimée ?

86.

Escapade nocturne avec le black lumineux. Flash-back.

Après un quart d'heure de silence (« Vous savez où on va » ? demandé-je dès les premiers pas - « Je marche selon une cartographie nocturne, en plein jour je perds la faculté de m'orienter » répond le grand chose (1m90?)

C'était magique.

Au début pas.

Le corps prend goût au mouvoir.

On devrait organiser des marches collectives la nuit. Un troupeau d'humains se mouvant en silence.

Anatole porte une veste de cuir noir. Ses foulées font deux fois les miennes. Je n'ai pas besoin de le lui faire remarquer : il se tourne régulièrement sur moi, tends le bras, attrape le dessus du mien, sourit, sa dentition est un phare. Courage Marthe, il dit, ralentissant le pas. Son bras finit par recaser la main en poche.

– Vous n'essayez pas de trouver remède à vos insomnies ?
dis-je.

Deux heures trente du matin. Des jeunes gens sur un muret nous regardent passer. L'un d'entre eux porte une casquette blanche, jambes ballant par-dessus le parapet. Je pense à Lance. Le type à la casquette serait notre premier ministre. Celui du pays où siège la commission européenne. Sous une casquette.

– Vous vous absentez du réel, Marthe.

– Mes filles prétendent qu'elles n'obtiennent jamais, de ma part, réponse immédiate à leur question.

– Il est des maladies qu'on n'a pas envie de soigner.

– Mon alcoolisme ?

– L'alcool est un médicament, dit Anatole. Pas une maladie.

– J'aurais soigné quoi, avec l'alcool ?

– La violence du réel?

Face à un passage pour piétons, Anatole marque l'arrêt. Moi, je traverse.

– Vous êtes à la fois impulsive et solitaire, dit-il me rattrapant. C'est un problème que vous réglez avec l'alcool.

Nous prenons à gauche une avenue boisée à appartements sélects. Trois étages, pas plus. Certains sont éclairés. Tableaux aux murs.

Grotesque, vu d'en bas. On dirait une ruche.

– Ça y est, Marthe, vous repartez.

– C'est ce que font les cerveaux droits. Les surefficients. A l'arborescence junglière. Je suis un singe dans ma propre tête. Passer d'un arbre à l'autre est dans mes gênes.

– Vous étiez plutôt timide, ado ?

– Impression que je vous donne ? Timidité ?

– Vous êtes de ces femme facile n'ayant pas froid aux mots. Vous buvez pour vous blinder. Vous étiez une adolescente sensible, abandonnique, rêveuse.

– Vous dressez de cette personne un portrait impersonnel, Anatole.

Une femme, au deuxième étage d'un immeuble chic, entre dans une cuisine. Un homme la rejoint, presse sa tête contre la sienne. L'homme décolle son étreinte. La lumière s'éteint. L'homme enferme-t-il la femme dans le noir ?

Je suis capable de faire plusieurs choses à la fois. Imaginer l'histoire d'une femme, marcher, anticiper la réponse à une question que je viens de poser. Trébucher.

– Ça va ?

demande Anatole.

Si j'avais bu trois ou quatre bières, j'aurais envie de glisser la main dans la sienne. Dionysos fait de moi une pute-même-pas-peur. A vingt ans grâce au dieu de la vigne, je découvris que quand on pose la main sur la queue des mecs, peu d'entre eux résiste. La plupart le regrette ensuite, prennent tangente. Sur le moment, pas difficile de les mettre en poche.

– Vous marchez vite,

je dis avec une voix-un-peu-pute.

– Portrait de mes patients sujets à l'addiction, dit Anatole. Il y a de vous là-dedans.

Parce que tu l'as observé chez eux, tu dirais qu'ils ont la sensation de : tourner en rond, ne pas trouver l'excitation, n'avoir pas de projets, se traîner jusqu'au premier verre, être englué dans l'impuissance (par exemple attendre six mois pour foutre des rideaux à la fenêtre de la chambre d'amis, ce qu'en dix minutes je fis la veille avec Karen).

Le désespoir alterne avec la petite joie, le tableau est morne, le manque d'argent m'angoisse, j'oublie ça dans l'alcool. J'essaie comme ces types et ces filles de diminuer ma consommation, rien à faire j'y arrive pas. Qu'est-ce que je ferais de mes soirées sans le contentement de l'ivresse, hein ?

Anatole et moi marchons une heure sans un mot. Seule sa main sur mon bras quand je ralentis nous relie-t-elle l'un à l'autre. Il est bon d'arpenter le navire d'un bateau dont le capitaine suscite votre confiance.

Marcel, avais-je confiance en toi ?

Nous arrivons cette nuit-là dans le parc où deux jours plus tard je reverrais la vendeuse des garages et l'écureuil et le chien au collier rouge.

87.

– Il te plaît, le black ?

demande Karen, me servant un thé senteur de rose. Je porte une robe blanche, me suis maquillée les yeux, j'ai enfilé des escarpins. Je me sens plutôt jolie.

Jo m'évite.

– Reste assise, Marthe,
dit Fanny, de la cuisine.

Je regarde Karen, navrée. J'aurais répondu à sa question. Ma libido, aurais-je dit, est un lac gelé, elle empêche les poissons de voler. La présence de Fanny balaïkale ma langue.

Karen transibérise direction salon.

Avant j'étais en fantasme à tout moment. Je geyserais. Je tressaillais comme la vierge enceinte de Jésus sous le regard de sa cousine pleine de Jean-Baptiste (ils s'entendraient ces deux-là, l'un fouteur de merde, l'autre revêche). Anne dit à Marie Une grenadine, Cocotte ? Les gars dans l'utérus ne se doutent pas qu'ils mourront à la fleur de l'âge par la grâce du Capital guillotineur.

– Vous parlez du toubib ?
dit Fanny.

Elle sort du four une tarte au citron.

– Anatole,
je dis.

J'adore la tarte au citron. Fanny fout dessus de la meringue, la replace au four. Ça sent l'orgasmique d'une nana savourant la génuflexion de son boss à poil.

– Je ne crois pas que ce soit un bon médecin,
dit Fanny.

Je colle le visage par-dessus la surface du thé, la vapeur me chauffe le nez, faudra me repoudrer. Isabeau rit avec Georges. Lucette est nerveuse. Je cherche à capter le regard de Jo. Elle se dérobe.

– Que devient l'autre étudiant ?
je demande à Fanny.

Celui qui parle beaucoup ne manque pas de pécher, celui qui met un frein à ses lèvres est un homme avisé, répétait mon père, l'air de rien (mon père donnait l'impression de ne rien imposer, tout juge d'instruction qu'il était). La phrase est issue des Ketouvim, IVème siècle Ante Christum.

– Tu veux parler, dit Fanny, de l'étudiant que Karen ne baise pas ?

– Fanny.

– Ta Karen commence à me taper sur les nerfs, je te dis tout de go.

Jo passe derrière moi, pose la main sur mon épaule. La vie choisit l'inattendu.
Inattendons.

Fanny, s'étant servi un verre d'eau, prend place à mes côtés.

Faudra que je lave les rideaux dorés. Ceux de la cuisine. Un an que je ne les ai foutu à la machine.

– C'est à toi, Marthe, qu'elle porte atteinte, dit Fanny. Tu ne le réalises pas. Elle est malsaine. Pour tes filles. Pour nous tous.

– Ah.

– Tu ne vivais pas mal ton veuvage, si tu veux savoir. Tu remontais la pente. Depuis Karen, il t'arrive que des merdes.

– Bonjour, Marthe,
dit Ferouz, accueillie par Isabeau.

Une fois debout, je ne sais comment m'y prendre avec la dame iranienne. Elle porte un pantalon de flanelle Kamel, repassé, un pull à col roulé collant le buste, même couleur, rentré dans le pantalon, chaîne autour du cou soutenant un médaillon d'or, non, une sorte de fleur, c'est beau. Ferouz avance vers moi la main.

– Oh, bonjour Ferouz,
 lance Jo qui s'approche elle va l'embrasser.
 Elle l'embrasse.
 Ferouz sourit, j'avance vers elle, elle dit On se fait la bise ? On s'embrasse. Fanny se lève, tend la main, Moi c'est Fanny.

– Débarrasse-toi,
 dit Jo à la veuve de Javid. Je récrimine le tutoiement. Ferouz dit Ce n'est pas grave. Elle n'invite pas, pour autant, à la familiarité. Bah, que mes ados se débrouillent. I have an other fish to fry.

– Réveille-toi, Marthe, dit Fanny, prenant appui des deux mains sur le dossier d'une chaise. Elle te file des drogues ou quoi ?

– Lucette ?

– Karen est méphistophélique.

– Fanny ?

Marthe, make sure your brain is running before you put your mouth in gear.
 Je dis :

– Elle sera prête dans combien de temps, la tarte ?

– Il n'y a que mes quiches et mes tartes pour te plaire, dit Fanny. De moi, tu te fous.

Ces gens sont ici pour toi, Marthe. Avec fêlures *et* aveuglements. Fanny veut te dire un truc peut-être intéressant. Ça te rebute, parce que Karen est sympa. Manipulatrice ?

– Tu ferais mieux de t'occuper de Jo, ajoute Fanny. Jo a plus besoin de toi que le toubib noir ou Karen.

Pourquoi, Fanny, ne dis-tu pas *toubib*, tout court ? Ça ne me donne pas envie de souscrire à la thèse selon quoi Karen me manipule.

– Nous t'attendons, Marthe,
 dit Lucette.

J'aimerais ta présence, Marcel. Tu aurais du bonheur à recevoir nos voisins. Ils sont là parce que tu n'es pas là.

J'étire ma chevelure à l'arrière du crâne. Je me sens bien, toute en blanc. J'entre dans le salon. Ils placent les chaises en cercle, devant le feu ouvert. Le bois croustille. Lance ajoute une bûche. Isabeau lui prend le tison des mains, replace le bois sur le bûcher. J'y jette mon corps de sorcière essorée.

Lance se tourne sur moi. Il porte une chemise blanche fripée. A y voir de près, le blanc est grisâtre. Mais le sourire.

– Bonjour Marthe.

– Bonjour Lance.

– Tu es en beauté.

La CIA me tutoie. Je me laisse tomber sur une chaise.

88.

– T'en as pas la claque, de l'Église catholique ?
 dit Jo à Armand le curé.

Jo sert le café. Emma distribue les assiettes à tarte. Elle est amoureuse d'un gars plus jeune qu'elle. Ça lui va bien. Elle a trouvé un appartement à deux quartiers d'ici. Cela ne me déplaît pas que nous soyons moins proches géographiquement. Léo son mari, le brave Léo tiraillé entre sa femme et sa maîtresse, ne participe pas

aujourd'hui à la réunion sauve-qui-peut-la-veuve-et-ses-deux-filles.
 Le petit curé ne semble pas gêné par la question de Jo (elle a toujours une basket dans l'enfance).
 Georges : d'autant que le pape parlait hier de la croissance *du sens maternel* de l'Église.
 Lucette : et après ?
 Juan : *le sens maternel*.
 Karen : l'Église prend soin de ses ouailles. A ce titre elle justifie son féminin.
 Fanny : une femme met au monde des enfants, elle prend soin d'eux je ne vois pas le problème.
 Emma pige l'hostilité. Je le lis dans le regard qu'elle m'adresse.
 Ferouz : le concept de divinité vierge est absent du zoroastrisme. L'égalité des hommes et des femmes est revendiquée par les Gāthās. Des femmes prêtres furent récemment ordonnées en Iran.
 Lance : Marthe, vous avez des soucis d'argent ?
 Juan : ce que j'aime le sens pragmatico-anglo-saxon.
 Isabeau : tu ne dis rien, Armand ?
 Armand : chez les proto-chrétiens, la veuve était soutenue par la collectivité.
 Fanny : terme marxiste.
 Armand : je ne suis pas très en forme pour parler *Eglise*.
 Lucette, désignant son neveu : son dos.
 Georges : son cœur.
 Isabeau : hier avec Armand, nous avons eu une discussion, elle était intéressante.
 Le p'tit gars lève un visage énamouré sur l'aînée de mes filles. Attention : fragile.
 Lui.
 Lui, Lance, moi : fragiles.
 Georges : une discussion à propos de quoi, ma grande ?
 Isabeau se lève. Crébondieu, elle va bien.
 Jo nous met du Brassens. Juste ce qu'il faut. Ni trop fort, ni pas assez.
 Suis fière de mes filles.
 Isabeau : nous vivons dans un état laïc.
 Karen : vous aussi, les belges ? Avec une royauté catholique ?
 Silence. Enfin, pas tout à fait. Georges B. chante *Et tous sont ainsi faits, vivre la même vie, toujours pour ces gens-là n'est point hideux*.
 Juan : en effet, Karen, la laïcité n'est pas inscrite dans la Constitution belge. Mais la Belgique est un État laïque. Plus laïque que la France, sous bien des aspects. Nous t'écoutons, Isabeau.
 Sur sa chaise, Armand se redresse. J'augure qu'il sent monter une virilité.
 Georges : nous réclamons que soit inscrite la laïcité dans la constitution.
 Lucette, à Georges : dix-sept heures. T'as pris tes médocs ?
 Lucette est chahutée par la frange juvénile de la communauté.
 Isabeau : un état laïc devrait, dans le cadre d'un espace public, exiger des citoyens le retrait des signes religieux. Pas de col romain, de voile reconnaissable pour les musulmanes et les bonnes sœurs, pas de kippa, de robe pour les bouddhistes.
 Fanny : *kesa*. Les moines bouddhistes portent un *kesa*.
 Emma se lève, demande à Fanny de la suivre pour un coup de main.
 Gare au gori-i-i-i-ille.
 Lance : continue, Isabeau.
 Isabeau : si les gens enfreignent la loi, s'ils arborent des signes religieux, l'état se

retire de leur vie : pas de mutualité, pas d'allocation familiale, pas d'école, pas de droit de vote.

Georges : extra.

Lucette : la liberté, t'en fais quoi ?

Personne n'ose dire *On croirait entendre Fanny*. Les mots brûlent les lèvres. Surtout les miennes.

Jo : la catégorie *signes distinctifs* impacterait les homos, les mendiants, les aristos, les artistes non mais sans blague, Isa.

Isabeau : tout signe distinctif *religieux*.

Comme dans un roman, Emma arrive pour diversion. Je croise les jambes. Sur le visage de Lance, indémodable sourire. Mon désespoir serait moins lassant s'il y avait des visages souriant embrochés aux quatre coins de la maison.

Ferouz : vous avez des soucis d'argent, Marthe ?

Isabeau : pardon pour ces histoires de religion, maman.

Jo : c'est moi qui ai commencé.

Georges : j'ai sauté sur l'occasion.

Lucette : t'as pris ton médicament, Georges ?

Georges courbe le dos, lève une fesse, sort de la poche du froc une tablette de pastilles rouges, Tic, met en bouche la pastille, Jo rit.

Fanny, revenue : en plus vous vous foutez de ma gueule.

Isabeau : assied-toi, Fanny.

Fanny : vous ne posez pas la question de savoir si je vais bien. La réponse est Je ne vais pas bien. Je ne m'assieds pas, Isabeau. Emma me demande de dégager. Je suis venue reprendre ma tarte.

Georges met la main devant la bouche. Il regarde Juan. Je regarde Juan. Putain, ils se marrent.

Ferouz, à Fanny : vous avez perdu un mari, Madame ?

Fanny s'en va.

Lucette fait de gros yeux à Georges. Elle lève trois doigts. Deux. Un. Rires. Même elle. Même Lucette rit.

Isabeau : oui, Lance. Nous avons des dettes. Mille cinq cent euros. Il faut qu'il y ait des rentrées. On va droit au mur.

Georges : quid du commerce de quiches ?

Jo : maman cuisine comme une tarte.

Karen : Marthe, tu pourrais travailler à mi-temps, gagner deux fois plus qu'à l'association.

Ferouz : Marthe, conservez votre emploi. Vous l'aimez. Vos filles le disent.

Marthe : ce que j'aime, c'est écrire.

Jo : peut-être tu pourrais passer à autre chose.

Marthe : cuisiner ?

Ferouz : je vous propose trois soirs par semaine et le dimanche midi une semaine sur deux.

Marthe : si des copains m'invitent ?

Ferouz : vous me prévenez à l'avance, je vous fait remplacer.

Marthe : ça marche

Jo : quoi ?!

Marthe : j'accepte.

Jo : yes !

Ferouz : les soirs où vous travaillez, je nourris vos filles.

Isabeau : trop bien.

Marthe, à ses filles : qui s'occupera de vous, si je reviens tard ?

Jo : nous sommes grandes, maman.

Isabeau, à Jo : pas une goutte d'alcool ?

Georges : là, nous aurions besoin de Fanny (Georges imite, super bien je dois dire, notre voisine commune) : c'est antirévolutionnaire, de boire ! (Georges se lève et le poing aussi) C'est pour les avachis ! (Il tourne sur lui-même, Lucette est effarée) : boire, antirévolutionnaire!

Armand le premier applaudit. Les jeunes embrayent puis Lance et moi. Hurlement, sifflets, Georges salue. Pour saluer, il se penche. Son pantalon choit. Hystérie, larmes, battage de panse. Lucette pleure pur jus.

Armand : si on buvait un coup ?

Georges remonte le pantalon. L'autre Georges cesse de chanter, remplacé par Maxine Sullivan.

Please give me some think to remember.

Ton absence, Marcel, fait en moi le trou d'une tombe.

89.

Le pire c'est que, ce soir, j'ai pas envie de boire.

90.

Terrain en friches rien ne pousse. J'envie le pianiste dont les doigts produisent une musique. Le pianiste joue. Ses notes volent. Loin de moi. Les notes dansent dans le bleu du ciel. Je suis éteinte. Sens atrophiés. Voilà ce que je dis à Anatole, lors de notre virée. Mes bras étaient croisés sur la poitrine. Mes jambes avec indifférence foulaient le macadam.

Le toubib me parla des alcooliques anonymes. Ils font des miracles, foi de mécréant, il disait. Mais, répliquais-je, décroisant les bras, laissant mes mains fendre le vide, L'alcool est ma seule joie. Si je n'ai plus la joie, je mourrai de ne rien éprouver.

91.

Lance me tend un verre de vin blanc. Nous trinquons.

92.

– Tu n'écrirais pas, Karen ?

– Oh mais j'écris, Marthe.

Cuisine, blanche, la mienne, rideaux dorés. Moi, en pyjama, ne quittant pas le pull marine, doux, de Jo. Nous ne sommes pas maquillées.

Mes cheveux lianisent autour de la place forte qu'est mon visage (avec au centre un puits qu'est ma bouche). Je dis à Karen :

– Tu ne m'as pas dit que tu écris.

– Un français sur dix pratique l'écriture. A moi ça permet de rire des situations. Parfois je m'autorise la violence, la cruauté, la moquerie. J'appelle ça *Libre mauvaise foi*. Je ne rédige pas de roman, comme toi.

– Oh, tu sais.

Karen s'assied à califourchon sur la chaise laquée blanche, elle sont de formes disparates, toutes de couleur blanche, le plancher est blanc, les rideaux dorés. Vous saviez ? Ok, j'avoue : je ne veux pas entendre ce que s'apprête à dire Karen. A savoir qu'il me manque l'ambition. Du latin *ambitio* : démarches de candidats pour solliciter des suffrages. D'où : désir des honneurs.

C'est instinctif chez moi, je trouve les honneurs fats. *Fatuité* : satisfaction de soi-même s'étalant d'une manière insolente, déplaisante, ridicule. Fats: hommes et femmes de pouvoir à qui il importe d'avoir un chauffeur ouvrant la portière. Dans les domaines politique, artistique, religieux.

L'absence d'ambition relève d'un manque d'assurance, d'une armature judéo-chrétienne, de ma dévotion en faveur de l'humilité.

L'ambition permet de vous sentir supérieur aux autres et, à ce titre, de gagner en assurance. De se prendre pour un dieu. Le sentiment d'infaillibilité a du bon. Il n'exclut pas la mise en cause tout en excluant le doute. Il est ardu cependant de ne pas se prendre pour un dieu tout en faisant confiance en l'humain que nous sommes.

Les honneurs sont une perte de temps.

Mais personne n'est dupe.

Il faut *réussir sa vie*.

Les honneurs en attestent.

– Marthe, donne-toi les conditions de ton propre vouloir.

La chaise sur laquelle Karen entortille ses pieds flécha un matin mes bas, ils étaient noirs. L'après-midi dans le hall, j'avais croisé Lance. Devant lui, m'étais sentie idiote. A cause des bas détériorés.

– Tu as raison, je dis, mains sur la porcelaine chaude contenant un reste de café. Sans doute l'écriture n'est-elle pas, pour moi, question de vie ou de mort. Je ne l'idolâtre pas. Ni les écrivains, ni le livre.

– Il y a des livres partout, ici, Marthe. Tu lis tout le temps.

– Le livre est le bonheur du pauvre.

– T'aurais pas été élevée chez les curés ?

– Le salaire de mon père passait pour bonne partie dans une association d'aide aux démunis.

– D'où que tu travailles avec les analphabètes.

– Mon père et ma mère étaient souvent le nez dans un livre. Ils étaient aimables. Ne se disputaient pas.

– Ton père avait des problèmes d'argent.

– Il s'est fait avoir par une des associations qu'il chaperonnait. Une longue histoire.

– Ton mari aussi, s'est fait avoir.

– Comment tu sais ?

– Jo l'a dit.

Les lèvres de Karen sont rouges, les cheveux blonds, la peau lisse, les dents blanches.

J'aime mes mains.

Marcel et moi vivions au jour le jour. Mon père eut, à une époque, les huissiers sur le dos. Pas top, pour un juge d'instruction. Ce n'était pas notre cas, à Marcel et moi. On vivait plutôt à la façon de (je remplace le mot *Dieu* et *Père céleste* par le mot *Vie*, vous pouvez y mettre *Providence* ou ce que vous voudrez) :

"Vous ne pouvez pas servir à la fois la Vie et l'Argent. C'est pourquoi je vous dis : ne vous faites pas tant de souci pour votre vie, au sujet de la nourriture, ni pour votre corps, au sujet des vêtements. La vie ne vaut-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font ni semailles ni moissons, ils ne font pas de réserves dans les greniers, et la Vie les nourrit (...) Ne vous faites donc pas tant de souci. Ne dites pas : Qu'allons-nous manger ? Ou bien : Qu'allons-nous boire ? Ou encore : Avec quoi nous habiller ? Tous cela, les païens (ou les capitalistes, ou les angoissés) le recherchent. Mais la Vie sait que vous en avez besoin. Cherchez d'abord le Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous faites pas tant de souci pour demain.

– La parabole dans Mathieu,

dit Karen.

Elle se lève, délie ses cheveux, demande : T'aurais des aspirines ? Je grimace à l'intérieur. Tu vas pas non plus me bouffer le stock de médicaments.

Karen ajoute : je passerai par la pharmacie, replacerai une tablette dans la tienne.

Songer à remplir un carnet *Libre mauvaise foi*. Y donner cours à mon mauvais caractère. Suffit ensuite de donner une caresse, un sourire, un mot gentil, t'embobines les gens. Ils passent sur ta crapulerie.

On appelle ça perversion narcissique, Marthe.

– Vu que tu n'es pas sujette à la passion, dit Karen, que tu n'éprouves pas d'ambition, tu ne te donnes pas les moyens de faire paraître tes romans.

– Faire publier est inaccessible si tu n'as pas de relations.

– Ok, continue comme ça.

Karen a le cul sur mon évier, mains de part et d'autre des hanches.

– Tu sais que je suis sous médoc pour me désaccrocher de l'alcool ?

je dis.

– Je ne savais pas que t'étais accroc.

– Je tourne en rond sur mon nuage.

– Songes-tu à redescendre sur terre ?

– Oui.

– Tu es au courant que c'est plein d'épines ?

– Et de jolies rencontres.

– Tu as donc, Marthe, si j'entends bien, l'ambition d'intégrer le réel.

– Le Baclofen me procure des acouphènes, des somnolences, des trous de mémoire. Je balbutie. Tu remarques pas ?

Karen quitte l'évier, m'enserme de ses bras, m'embrasse le front, pas trop longuement comme j'aime. Se dirige vers le salon où elle dort la nuit précédente, après la réunion.

– Tu dis que tu es éteinte. Je te trouve lumineuse, Marthe.

Karen sourit, main attelée au chambrant de porte.

– Je pars, trois jours, à Paris. Mithaw mon psychiatre a obtenu que je passe du temps avec Lothar, chez une de mes cousines. En attendant que ça se tasse. Je suis prudente. Mes beaux-parents connaissent un tas de gens dans le circuit judiciaire.

– Il te faudra des témoignages.

– Je m'emploie à les rassembler.

Une douleur me torpille le ventre. J'avale le fond de café.
Je suis seule, assise à la table blanche de la cuisine blanche aux rideaux dorés.
Sus au désespoir.

93.

Marchal fait passer le tupperware contenant les lentilles. Sa femme y a mis plus de zeste de citron qu'à l'accoutumée. Du persil plat. De la menthe ciselée. J'en raffole. Marchal se tient mal à table. Sa femme est d'origine modeste mais bon dieu, elle a une de ces classes. Comment peut-elle vivre avec un porc ? (article 2 *Libre mauvaise foi*.)

Lætitia porte les cheveux lâchés, elle n'aurait pas dû. Ils sont gras (article trois). Le plancher grince par dessous la moquette grise. Jane, la nana dispensant les cours de néerlandais, ne supporte pas que la fenêtre demeure ouverte. Je suffoque. En partie parce que depuis le Baclofène, je reprends le cigare. J'ai les dents jaunes. Songer à me les faire détartre (en Belgique, nous avons droit à une séance de détartage remboursée un fois l'an : c'est pas joli, un état prenant soin du sourire des citoyens?)

– Comment tu vas, Marthe ?
me demande Lætitia.

Ce qu'elle ne fait jamais.

Plutôt que de rétorquer Pourquoi, j'ai l'air d'aller mal ? ce qu'aurait fait le mari de Madame-lentilles, je dis J'essaie de dézinguer mon alcool-dépendance.

Jane dit : trop de zestes dans les lentilles, quelqu'un veut mon assiette ?

– Je ne supporte pas trop l'alcool, dit Lætitia. Mais ça m'intéresse de t'entendre, Marthe.

Jane, à Marchal : La prochaine fois que Mohammed me parle sur ce ton, je le fous à la porte.

– Quand j'étais ado j'étais maladivement timide,
je dis à Lætitia, face à moi (Marchal occupe un côté de la table carrée, Jane face à lui).

– Si la timidité est une maladie, dit la petite Lætitia, je dois songer à me faire soigner.

– Tu en souffres ?
je dis.

Jane, à Marchal : dans les lentilles, ta femme n'a jamais songé à mettre des tomates cerise?

– Si seulement, dit Lætitia, il existait un médicament.

Marchal : je déteste les tomates.

– Mon médicament, je dis, ce fut l'alcool.

– Il t'a guérie ?

dit Lætitia.

– Avant, je dis, Dieu prenait toute la place.

Jane : avec des carottes, ça le fait aussi.

Marchal : j'aime pas les carottes.

– Ce qui n'est pas mon cas,
dit Lætitia.

Marchal : il faut être un lapin, pour aimer les carottes.

– Ce qui n'est pas mon cas, précise Lætitia, d'être infestée par la foi.

– Tu as raison, je dis à Lætitia, l'alcool m'a délivrée de Dieu *et* de la timidité. Marchal se lève et rote. Il se rassied. Dit : Je dois pisser. Putain, ils lèvent pas la lunettes de WC.

Jane : c'est Mohammed.

– Tu prendras un café, Lætitia ?

je demande, quittant la table pour le meuble branlant où ronfle depuis ce matin l'antédiluvien percolateur. Je n'ose faire signe à ma jeune collègue, Marchal me verrait. Il m'observe.

– Je veux bien une tasse,
il dit.

Ta vessie pétera, goret (article 4).

– Mohammed a la haine des femmes c'est ainsi,
dit Jane, dégageant de la chaise son cul.

– Il vient, ce café ?

dit Marchal, parodiant le macho qu'il est.

– Thomas, sers-le toi.

Ce n'est pas moi qui le dit. C'est Lætitia.

– Tu vois, poursuit cette dernière, Marthe parle d'elle, enfin elle essaie, toi tu penses à te foutre un truc dans la panse, pas des carottes, on a compris qu'elles te faisaient gerber. Du sucre, Marthe ?

– Je comptais, dit Jane, m'installer dans le salon du bas pour une séance de rattrapage.

– T'as réservé ?

demande Lætitia. Ses cheveux me paraissent d'une blondeur excessive.

– J'ai pas réservé mais c'est professionnel, chérie, il se pourrait que j'ai priorité,

dit Jane essayant de jeter de l'eau dans l'incendie.

Le feu est trop intense.

– Tu monopolises tous les jours le salon d'en bas, dit Lætitia. Aujourd'hui c'est notre tour, *chérie*. Tu viens, Marthe ?

Quand je pénètre dans le fade salon, Lætitia fume devant la fenêtre grande ouverte. Excuse-moi, elle dit, lançant la clope par-dessus bord. Elle enfonce les mains dans les poches du pantalon.

Elle pleure.

C'est aussi beau qu'Oki dans sa chambre d'hôtel, *Tristesse et beauté*, Yasunari Kawabata.

94.

– Approche Marthe, dit Lætitia, je ne t'entends pas.

– C'est la faute à Mohamed,
j'ironise.

– Je ne peux pas travailler parmi des gens qui ont peur d'eux-mêmes.

Je quitte nos deux fauteuils rapprochés, ferme la fenêtre, tire les rideaux. Dehors, il fait gris.

Nos genoux se touchent. Le front de Lætitia alourdit mon plexus. Mes doigts enroulent sa nuque.

– Je n'en peux plus,
elle dit.

Sa voix tombe en cascade entre mes cuisses. Je respire son souffle.

– N'attendre rien, elle dit, je fais ça depuis des années, le nombre d'années j'ai oublié. Marchal ne réalise pas je le vomis, Jane, les autres, pas toi, Marthe.

La main de Lætitia s'agrippe à ma nuque. Elle relève le visage, le pose sur le creux de mon épaule, les deux mains voltigent de part et d'autre de ma poitrine, sa voix est limpide comme une lame, son corps est chaud, mon trouble affable.

Une larme de Lætitia traverse le maillage de mes bas, rien d'autre, pas de posture déplacée, pas de muscles tendus à souffrir. La sensation d'un liquide tiède se frayant un ruisseau vers le gouffre de mon sexe, trou dans l'armure.

Je glisse une main sous le menton de Lætitia, trente-deux ans, blonde graduée en Lettres, à qui je remonte le visage à hauteur du mien. C'est plus tard que je dirai de ce moment-là que j'étais dans une confiance sans question, sans effort, sans peur. Mais avec. Un amour fou. Me picore l'intérieur des poumons. Joie.

Ma main, ayant lâché le menton, parcourt la joue de Lætitia. La peau est d'une douceur affolante. Nos visages sont à vingt centimètres l'un de l'autre. Une douleur me strie le milieu du dos, attirant ma volonté à angle droit. Je bâillonne ma volonté. Je me ris d'elle bâillonnée. Je ris.

– Et si on inventait, dis-je, qu'il y a pour nous autre chose que ce que nous savons ?

La tête de Lætitia pique du nez, ma main revient au menton sous lequel la peau est plus douce que le reste.

– Hé, je dis, nous nous trouvons toi et moi devant un mur en béton d'une hauteur cent mètres, incapables que nous sommes d'imaginer ce qui se trouve derrière. Rien ne semble plus enviable que la fiabilité du mur. Et si nous l'escaladions ? Si nous faisons le pari que par derrière se trouve des collines, des ruisseaux, des chemins de terre, des vaches, des chênes, des auberges au cafetier affable.

Affable est un mot que j'utilise volontiers, ces temps derniers. J'ai besoin qu'on soit durablement affable avec la femme puzzlée que je suis. Une affabilité ne masquant pas une désertion.

J'ai besoin d'amour.

– Je fais le boulot parce que j'ai besoin d'argent, Marthe, dit Lætitia s'écartant de moi dans un affalement sexy.

Je fais de même. Nos genoux ne se détachent pas l'un de l'autre.

L'image du mur se dresse dans mon cerveau.

Les autres nous échappent tôt ou tard. Leur désertion est une hypothèse avec laquelle se sentir en joie. Mais le mur, Marthe. Il te pète à la gueule, le mur. Te fait tourner le dos au paysage qui est derrière. Tu te sens incapable d'imaginer. Aucune image ne vient.

Pas de jouissance plus grande que l'ivresse. Ton souhait est : l'ivresse. Elle te fait oublier le mur. Oublier que tu n'as pas la force d'escalader. Le monde est méchant. Tu te méfies. L'ivresse est l'habitable parfait pour tourner autour de la terre. L'orbite a ses lois. Qui font que si tu ne t'en éjectes pas, elles te prennent en charge inlassablement. Ça oui, Dionysos est inlassable.

Veux-je sur la terre amerrir ?

– Ce que je sais, je dis, c'est qu'il faut sortir de la mise en orbite.

– Bien dit, fait Lætitia croisant les jambes. Quitter la zone de confort. Oser une ambition.

– Viens là,

je dis, m'asseyant sur le bord du siège. Lætitia me regarde. D'habitude, quand j'éprouve une gêne liée au trouble, je me mets en activité. Là, pas. Nos regards transfusent. Cerveau en mode off. Le temps se retire, nous livrant à l'abrupt des chairs.

Ma blonde collègue avance le buste en direction du mien, croise les bras sur le dessous des seins. Peau repue de larmes, elle est d'une beauté nouvelle.

– Il n'y a qu'avec les gens fragiles, elle dit, que je me sente bien. J'ai l'impression que les autres me prennent pour de la merde. Ils ont une apparence, un métier qui a du sens. Et pas mal de personnes que je rencontre à des réunions de famille, à des fêtes, sont en couple depuis longtemps.

– Comme Marchal.

– Je suis seule, Marthe.

Elle va se lever.

– Attends,

je dis.

– Je me sens bien avec toi,
dit Lætitia.

95.

Lætitia plonge le haut du crâne en direction de mon haut de buste. Parfum d'anis. Le bout de mes doigts palpent, à travers le chemisier, la fermeture du soutien-gorge. Moi non plus, je n'ai pas l'énergie de faire de ma vie une œuvre-d'art. Un truc balaise qui taperait à l'œil.

Je suis de guingois. Avec les gens, j'ai l'impression d'être une provinciale. Eux, paraissent à l'aise. De moi ils se foutent. Je ne fais partie d'aucun réseau. Je n'ai rien à apprendre aux gens qui aille dans le sens de leur intérêt.

Ils parlent de collection d'art brut, musée du docteur Guislain. Ils parlent de voyages, de gravures, de médecine sociale. Ils coordonnent une association tout en s'occupant de leurs quatre enfants. Ils cousent leurs propres vêtements. Ils achètent des brebis pleines en vue de la consommation d'agneau cent pour cent bio.

Les cheveux de Lætitia sont soyeux. Ce sont eux qui dégagent le parfum. Shampoing ? De mes mains posées sur ses épaules, je pousse Lætitia. Ses yeux me regardent. Un sourire.

Lætitia jette le dos contre le dossier du fauteuil. Mains jointes comme en prière. Sur le sexe. J'ai le bruit dans les oreilles d'une vague s'écrasant. Je plonge dans le regard de la fille en face de moi.

Je me hisse sur les jambes. J'ai la main sur la clinche. De l'autre, j'envoie un baiser. Jane me passe devant, l'air énervé. Elle assigne Aman l'érythréen à la suivre. Il avance tête baissée. Son pas est de ceux qui ne croient pas aux histoires d'un homme marchant sur l'eau.

Je me poste devant la fenêtre, dans le hall, face au salon où les corps de Lætitia et moi étaient ceux d'enfants.

Sur le trottoir jouxtant la façade passe un couple jeune. Le garçon parle avec animation, je capte le timbre de sa voix. La fille sourit. Elle a le regard bleu. Immense comme un ciel d'été.

Lætitia arrive par derrière moi. Je respire l'anis. Elle est à trois centimètres de mon dos. Coulisser sur ma droite. Chuchote :

– Jane a le regard noir comme une nuit sans étoiles.
Nos mains se trouvent. La mienne longe sa taille. Je l'attire contre moi. Elle enfouit son visage dans mon cou. Elle est aussi grande que moi. Elle voûte le haut du dos.

– Tu sens l'anis,
je dis.

– Huile essentielle,
elle dit et ses mots foulent ma peau.
La porte se ferme sur Aman.

– Tu n'as jamais, je dis, dîné chez moi.
Lætitia respire un grand coup, s'écarte. Elle retrousse les manches, rassemble ses cheveux en couette, les lâche.

– Que dirais-tu, je dis, d'une raclette ?

– Tu tiens à dîner avec une moins que rien ?
Je tapote de l'épaule de Lætitia, y colle un baiser, un vrai, me rends au portemanteau, attrape ma veste, sort. Le vent est froid.

93.

La croix verte de la pharmacie au bout de la rue me rappelle à l'eczéma de Jo. Je n'ai pas l'argent pour sa crème sans cortisone. Pas non plus pour ma bière, que je prends le soir après dix-neuf heures. J'en suis à trois fois 33 cl. Avec le Baclofène, je dors comme un bébé. 75 mg répartis en trois prises. Je dois monter à 160. Pour être capable d'indifférence face à Dionysos. Pour prendre les rênes de ma vie. Cesser d'être celle qui, vivant un rêve indécis, ne décide pas d'un rêve en particulier.
Un rêve si fort qu'il porterait en lui son propre accomplissement.

94.

J'ouvre mon agenda, couleur lie de vin, saupoudrage doré. J'aime le doré. Rideaux, encadrement de tableau, coussins.
A l'intérieur du lie de vin, sont annotés uniquement rendez-vous professionnels ou médicaux. A la date de jeudi, *Ferouz* + cœur percé d'une flèche. Peu d'invitations. Marcel n'aimait pas sortir. Il avait eu une vie trépidante, avant moi. Le fait de se retrouver avec une loseuse l'arrangeait. Une molle. Pas combative. Marthe, arrête.
A cinquante-trois ans, servir des brochettes d'agneau.
Votre métier, Marthe ?
Serveuse de brochettes.
Je claque l'agenda. Jo entre dans la cuisine, jette le sac d'école contre le frigo, se sert un verre d'eau. Sonores glouglous.

– Ça va ?
je demande.

– Ça va.
Elle plonge la main dans la réserve à collations. Que j'achète en vue du break qu'est la récréation scolaire. Jo sait qu'elle ne peut y puiser pour un goûter à la maison.
Faut que je décroche les rideaux dorés. Que je les lave. Tant de choses à faire.

– Tu lis quoi ?
je dis.

Jo mange explicitement, devant mes yeux non réprobateurs, une barre de biscuits contenant des cacahuètes figées en caramel. Elle lit. Quoi ?

– Hamlet. En anglais. Chiant.

Le père d'Hamlet meurt, son oncle s'empare du lit conjugal. Le jeune Hamlet n'est pas content. Les femmes sont des chiennes, n'est-ce pas. Quant à l'oncle, il se susurre qu'il est le meurtrier de son frère (je passe la vision du spectre, incarnant la rumeur). La haine envahit Hamlet. Il y a, dans la scène II de l'acte II, une plainte autour de l'impuissance à agir. Belle à crever.

Jo déballe un deuxième biscuit. Elle n'a pas tourné une seule page depuis trois minutes.

Voici la réplique :

Que ferait un homme, s'il avait les motifs et les inspirations de douleur que j'ai ? Il noierait la scène dans les larmes, déchirerait l'oreille du public par d'effrayantes apostrophes, rendrait fous les coupables, épouvanterait les innocents, confondrait les ignorants, paralyserait les yeux et les oreilles du spectateur ébahi. Et moi, niais pétri de boue, blême coquin, Jeannot rêveur, impuissant pour ma propre cause, je ne trouve rien à dire, non, rien. Suis-je un lâche ? Moi que le ciel et l'enfer poussent à la vengeance, me borner à décharger mon cœur en paroles, comme une putain.

Scène I de l'acte II :

Être, ou ne pas être, c'est la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte ? Mourir, dormir, rien de plus. Et dire que par ce sommeil nous mettons fin aux maux du cœur et aux mille tortures naturelles qui sont le legs de la chair : c'est là un dénouement qu'on doit souhaiter avec ferveur. Mourir, dormir, dormir ! Rêver. Là est l'embarras (...) Mettez l'action d'accord avec la parole, la parole d'accord avec l'action.

Hamlet souffre de ne pas acter sa révolte. Pour le commun des mortels ça équivaut à savoir ce que l'on a à faire, à ne pas le faire. Le monde de la pensée, chez certains, retient d'agir. Pourquoi ? Nous entendons nos propres mots. Leur bravade, leur ironie, leur familiarité nous consolent. Nous sommes reines et rois en notre royaume. Cela suffit.

– Putain ce type est fou,

dit Jo à propos d'Hamlet nous le supposons.

Sur ce, ma fille cadette, dans un sweater bleu sur le bas/rouge sur le haut, un truc qu'elle avait gamine, moche comme tout, se lève, sort avec fracas de l'armoire pain, beurre, vermicelles de chocolat, se laisse tomber (avec fracas) sur une des chaises blanches dépareillées, dieu que mes rideaux sont sales, arrose la tartine beurrée de vermicelles, je me sers un café, ôte mon pullover, depuis trois jours je ne porte pas mon alliance.

Depuis mon retour de l'hôpital.

Depuis la mort de Javid.

Je me tais. Je laisse parler le corps. Celui de Jo.

– D'accord, je picole, elle dit. Je viens de perdre mon père.

– Qui a dit que tu picolais ?

- Lis mon journal de classe. Trois mois que tu l'as pas fait.
- Je ne lisais pas ton journal avant la mort de papa. Vous êtes autonomes. On vous a élevé dans ce but.

Jo me lance un mépris.

Dans son sweater rouge, cheveux en couette, elle a l'air d'une petite enfant. Mon corps veut la prendre dans les bras, ma pensée s'y oppose.

- Tu n'étais pas heureuse avec papa, dit Jo. Moi, oui.

Ma bouche veut proférer des mots, ma pensée s'y oppose.

- N'empêche, papa veillait sur toi. La preuve, t'es paumée. Ce midi mes copines se sont offert un cornet de pâtes, j'ai fait semblant que j'avais une course à faire. J'avais pas un cent en poche.

- Quelle remarque dans ton journal de classe ?

- Et puis Isabeau est amoureuse de son curé ça me fait flipper. Ils violent les enfants ces gens-là.

Jo repousse l'emballage des biscuits made in USA.

- Pourquoi pas des biscuits chinois ?
elle demande.

- A cause de la guerre, je dis. En 45, les américains passèrent contrat avec l'Europe. Ils l'engraissèrent.

- C'est pas eux, la vodka ?

- Les pions t'ont pris avec de la vodka ?

- T'as le nez fin, maman.

- Dans une bouteille d'eau minérale ?

- Chapeau.

Jo fout au bac l'emballage des biscuits, ouvre le robinet.

Je porte des escarpins mauves à talons douze centimètres, une robe d'intérieur blanche, longue, manches bouffantes, fines perles noires et dorées autour de l'échancrure en V. Je me sens belle. Grosse, et belle.

Jo approche sa chaise de la mienne. Me prend la robe à hauteur des genoux, s'incline, s'y essuie le visage qu'elle a préalablement passé sous l'eau. L'humidité du tissu me fait crispier le sexe.

- Voilà, elle dit. J'ai parlé aux parents d'Anaïs, ils t'appelleront. Ils veulent bien me prendre en accueil pendant un an. Ils pourvoient à mes besoins. Tu sais quoi ? J'avais une crainte, après la mort de papa. Que tu t'enfiles d'autres mecs. Isabeau disait Qui sait, un millionnaire. Pour le moment t'es tellement naze qu'on te voit même plus draguer.

- Draguer ?

- Surtout quand tu bois. Aguicher. Toutes les fois où tu sortais sans papa. A une époque ça n'arrêtait pas.

Marcel ne voulait pas sortir. A moi, ça faisait du bien. Je me démerdais pour trouver des copains avec qui prendre un verre, participer à une conférence, aller au théâtre. Et puis j'en ai eu marre, de faire bouger les gens. Toujours moi qui prenais l'initiative.

Je m'offris un amant. Mes filles ne sont pas au courant. Le type baisait de telle sorte que mon corps soit excité. La bite n'était pas grosse. Sodomiser plaisait au type. Il avait un caractère de chien.

Marcel était gentil surtout quand il avait envie de baiser.

Pas quand il buvait.

Chut.

– Tu ne dis rien?

– Jo, je m'oppose à ce que tu ailles vivre ailleurs. Tu veux un thé ?

– Vodka.

Je sors la bouteille de vodka du dessous de l'évier derrière le saut. Elle est quasi vide. J'en verse le fond dans deux verres à eau, glisse l'un d'eux sur ma gauche vers Jo.

– T'es une femme bizarre,
elle dit.

Le verre revient à moi. Mon corps se lève, ma main jette le contenu de mon verre dans l'évier. J'enlace ma fille par l'arrière, un baiser, me rassied. Jo se lève, jette dans l'évier la vodka.

– Il y a deux semaines, je dis, toi et moi partions pour Paris.

– Je suis désorganisée, dit Jo, j'oublie tout, l'école me fait chier. T'es plus là comme avant.

Tu fais quoi, avec ce genre de réplique ?

– Je t'offrirai un agenda.

– Tu m'en a offert un, maman. Ça sert à rien. Je n'y ai même pas inscrit la mort de papa. A cause de ça, je ne sais pas à quelle date c'était. Il ne te rendait pas heureuse mais nous, si. Il nous faisait des cadeaux. Il nous emmenait manger au resto chinois. Il nous faisait rire.

– Non seulement, je dis à ma fille, tu resteras à la maison avec Isabeau, mais tu ne regardes pas de séries, sur ton ordi ou ton téléphone, d'ici Noël. Un mois à tenir hors écrans. A ton retour de l'école, tu déposes ton téléphone. Les jours de classe, tu as droit un quart d'heure de réseaux sociaux avant ou après le dîner, pas davantage. Quant à la boisson, j'ai pris rendez-vous avec une nana qui m'est recommandée, elle en discutera avec toi.

– Papa ne les aimait pas.

– Les curés pédophiles ?

– L'idée qu'il faut se remettre en question.

– Qu'il faille.

– Quoi ?

Je n'ai ni faim ni soif. Aucune perspective de divertissement qui mette à distance mon cœur cisailé.

– Ton père n'aimait pas l'idée qu'il faille se remettre en question et pourtant.

– Je suis ce que je suis,
dit Jo.

– Phrase de ton père.

– Papa à qui je ressemble plus qu'à toi.

Le nez, peut-être.

– Rendez-vous demain 14h20.

– Chez la psy ?

Travailler me fera du bien. Ne plus penser. Monter chez Lucette. Pas en robe longue. Lire ? Attendre que le temps passe. Créer une justification de vivre.

Je me rends dans la chambre que j'occupe entre de celles de mes filles. La chambre d'amis. Je me déshabille. Jo m'y suit.

– A cause de ta psy je louperai le cours de math,
elle dit. Ajoute : Et je suis busée en math.

Tandis que j'enfile un pull noir à l'échancrure de dentelle, j'entends la porte de la chambre de ma fille cadette se refermer. Sans éclat.

Isabeau n'arrive pas. Isabeau une enfant structurée. Programme, plan, projet agissent positivement sur elle. Comme sur moi. Isabeau n'est pas là. Je retire le pull. Je n'entre plus ni dans les pantalons ni dans les jupes. J'enfile. Avec le Baclofen c'est pire. Ne pas le mentionner, s'il s'avérait que le produit révolutionne la vie. Trois kilos de plus pourraient déconvenir un candidat à l'action.

L'action telle qu'Hamlet la rêve. Libératrice.

J'enfile une robe courte puis le pull à dentelles, enfile des bottillons.

A hauteur de la porte de Jo, je dis : J'vais faire les courses.

Zéro réaction.

Marcel aimait faire les courses. Il n'aimait imaginer ni sorties, ni voyages, ni solutions à l'avantage de mon bonheur, mais faire les courses, il adorait. Il n'achetait rien qui soit bio, privilège des riches affirmait-il d'ailleurs c'est du toc. Il achetait le bas de gamme. Quelques légumes. Des sucreries pour les filles, lesquelles criaient Hourra.

Je claque derrière moi la porte du vestibule. Le hall marbré de l'immeuble est silencieux. Des chuchotements proviennent du 1er étage : rire d'Isabeau. Je sors au grand air qui est glaçant. Gris du ciel. Lumière dans l'appartement de Lance.

Je re-rentre dans le hall, frappe chez mon voisin américain. La porte met du temps à s'ébranler. Un type en costume taillé sur mesure m'ouvre. Musique psychédélique. A l'intérieur ils sont quelques-uns. Le type dans le costume a la silhouette d'une fille. Il porte une moustache fine. Dit : Lance ne peut vous parler, vous avez un message ?

Je fais non de la tête. Me dirige vers la porte de fer vitrée de l'entrée du hall. Quand la porte de Lance se ferme je vais vers la mienne, de porte, dans l'intention de choper un manteau. Je me cogne à Jo, accroupie nez sur les lacets de ses baskets.

– Je viens avec toi,
elle dit.

Ne plus penser. Agir.

Le désespoir n'est-il pas affaire de pensée ?

– La chose que j'aime faire avec toi, dit Jo, c'est réfléchir. Ça me manque.
On achètera des chips ?

95.

Jo glisse le bras sous le mien.

– Papa aurait en horreur que ta sœur, toi, moi soyons séparées. Il se retourne dans sa tombe, là.

Jo serre mon bras contre elle. Des larmes jouent au toboggan sur son visage mignon.

– Imaginer papa dans une boîte c'est pas drôle,
elle dit.

Ce que je peux être conne.

– Tu ne trouves pas que notre vie soit banale ?
elle dit, s'écartant de mon corps.

Je ne laisse point paraître le désappointement.

– Qu'est-ce qu'une vie qui ne le serait pas ?

je dis, avisant une femme ceinturant son môme dans un siège auto. La femme a des gestes précis. Moi ça m'énervait, quand les gosses étaient petites. Les sièges autos

sont contre nature, je suis une femme de rivières.

– Je t'écoute,

je dis.

– Anaïs était au Cambodge l'été dernier avec sa famille, pour le compte d'une organisation humanitaire. Ses parents ont une bergerie dans les Alpes. Une maison de pêcheur au Portugal. Avec ses parents le dimanche, quand ils ne sont pas à l'étranger, elle et ses sœurs visitent les vieux d'une maison de retraite pour pauvres. Ils n'ont pas l'air plus riches que nous l'étions, du temps de papa. Mais ils ont des idées, des engouements, un cœur grand comme ça.

– Tu en as parlé à qui ?

– Laisse tomber.

– Qui t'a mis dans l'idée de te faire adopter ?

– Momentanément.

– Qui ?

Jo s'accroche, une nouvelle fois, à l'ancre de mon bras. Il pleuvine. L'air, grevé de particules fines, agresse mon cerveau. De neuronales étoiles, rouges et mauves, y catapultent leurs cristaux. C'en est douloureux.

Ma citerne interne d'eau de pluie est sujette à sécheresse. Je suis un ciel sans nuages. Une ombre fendant le vide. Un amas de poussières dont l'humidité ferait une rivière. Alors j'éroderais les pierres. Je flirterais avec les poissons. J'abreuverais les brebis. Les enfants se jetteraient dans mes tripes. La pluie renouvellerait mon sang.

Le bras de Jo mollit.

– Reste accrochée,

je dis.

– Tu lui en voudrais si je te disais de qui il s'agit.

– En plus des chips, j'offre une glace.

– Je te dirai plus tard, maman.

– Une vie peu banale, c'est quoi ? Oser ses rêves. Pisser du sang, constater que le sang se renouvelle, comme une rivière quand il pleut.

– Une rivière ?

– Ne pas oser, c'est penser qu'il cessera définitivement de pleuvoir. La pluie, c'est comme la nuit. Elle revient toujours. Si tu oses, si tu persistes, tu réalises que l'action n'a pas l'évidence de la pensée. L'action se dessèche. Comme quand tu as beaucoup pleuré. Ça te fait du bien. Mais rien ne change. Un jour, il s'est passé du temps après que tu aies beaucoup pleuré, tu réalises qu'il se passe quelque chose de neuf. Un truc qui prend. Ta pensée s'enturbine.

– Marthe, tu inventes des mots.

– Chocolat, croûte d'amandes.

– Le rêve s'enturbine. Ensuite ?

– Glace vanille-des-îles.

– Si je te comprends bien, dit Jo, tant que tu n'agis pas, tu ne sais pas si ton rêve mérite d'être vécu. Si ta pensée est en connexion avec l'action, ta pensée devient réalité.

– Je manque d'audace,

je dis, à l'orée d'un trottoir, tandis que des voitures nous passent sous le nez.

– En effet,

dit Jo, m'entraînant sur la rue.

Nous courons. Sur le trottoir d'en face, ma fille fiche les mains en poches.

- Papa, lui, dit-elle, avait rêvé son cabinet d'architecte. Il l'a réalisé.
- Avec Igor.
- Isabeau a retrouvé des articles de journaux dans un portfolio.
- C'est moi qui les ai sorti.
- Pour ta propre vie tu as des visions, maman. Tu n'en as pas le courage.
- Parce que j'accepte de travailler comme serveuse de brochettes ?

Jo s'arrête à un feu. Je veux passer. Le signal piéton l'autorise. Ma fille me retient la manche.

Qu'est-ce qu'être une bonne mère quand on trimballe des grelots de sanglots ?

Le signal piéton vire au rouge. Je n'ai pas le courage de mon entêtement. Je stagne mon corps dans une position de file.

- Tu sais, dit Jo, le livre que tu m'as offert pour mon travail sur Rilke ?
- *Appels aux européens.*
- Il écrit, grosso modo, qu'il faut rejeter l'idée qu'« Au commencement était le verbe ».
- La bible.
- Rilke dit qu'il faudrait remplacer la phrase par « Au commencement était l'action ».
- Des mots que Goethe mit dans la bouche de Faust.

Le signal passe au vert. Je quitte la file. Je n'ose pas dire à ma fille que je suis morte à l'intérieur. Que je fais semblant. Que je m'agrippe au gouvernail, pour elle et sa sœur. Je dis :

- Mets de côté, pendant deux semaines, cette histoire d'adoption. D'accord ?
- Un type dans une berline risque de m'écraser.

- Putain !

s'écrie Jo.

Ma fille s'accroche à mon bras musclé de capitaine. Je poursuis :

- Tu consulteras la psy que j'ai dégottée. Un luxe que de consentir à déverser l'acide dans des conduits inoxydables. A cette femme tu parleras de l'acide que tu contiens depuis des mois.

- C'est pas elle qui ramènera papa.

J'embrasse ma fille sur le front, tout en marchant. J'ai le pas guilleret.

- Après-demain soir, je dis, j'invite ma collègue Lætitia à dîner à la maison.
- Pourquoi pas un mec ?
- La fille me plaît.

Jo presse son corps de quinze ans contre le mien.

- Ce soir tu me raconteras *Petite abeille*? C'était magique, quand tu nous racontais des histoires.

(Pendant que Marcel s'affaissait devant un film).

- Il se pourrait que j'aie quelques qualités,
- je dis, accélérant la foulée. Je sautille comme une fillette.

- Attends,

dit Jo.

La porte de la supérette s'ouvre. La voix de Jo m'enrubanne.

- Je suis bien placée, dit-elle, pour savoir que tu es une femme d'exception.
- Tu vois ça, alors que je suis de dos ?

je ricanise.

A hauteur du rayon sauces, je me tourne sur ma fille, la prends dans les bras. Furtivement. Qu'elle n'ait pas à rougir.

- Va pour *Petite abeille* après la glace, je dis. Demain tu vois ton psy, tu lui parles de l'adoption.
 - L'adoption momentanée.
 - Demain soir, moi je vois Igor.
- Je mets la main au ketchup.

96.

Jo s'endort, main crispée dans la mienne. Le sommeil fait crever le mugissement des cheveux en pagaille. Ma petite, diluée dans l'espace de ses quinze ans, porte un pyjama de satin prune que je ne lui connais pas.

Isabeau ouvre la porte de la chambre, entre sur le bout des pieds, s'assied à mes côtés. Elle brosse ses cheveux qu'elle tressera, pour la nuit.

- J'étais allongée dans le couloir, elle chuchote. J'ai tout entendu. Le cheval Libellule aime lui aussi le chocolat à la crème et à la cannelle j'aurais dû me douter. A l'époque, l'inversion des deux mondes m'avait bluffée. Tu aurais pu t'enregistrer, maman.

- Des milliers de mères et de pères inventent des histoires pour leurs enfants,

je dis, tâchant de me dégager de la main de Jo.

- Petite abeille,

murmure celle-ci, pivotant vers le mur, entraînant ma main, entraînant mon corps. Je lui embrasse le front.

- Tu feras un résumé de *Petite abeille* à ta maman d'adoption.

- D'accord,

dit Jo. Et me lâche la main.

Il faut savoir partir. Ne pas quémander. Jamais.

Jo se dresse, ses mains entourent mon cou, elle m'attire à elle, m'embrasse. Se retourne contre le mur sur lequel est postiché la photo d'une jeune fille aux cheveux noirs, béret en tête, devant un piano. Je remonte sur Jo les draps couleur jonquille.

J'en suis à 25 mg de Baclofen la journée. Acouphènes. Yeux se ferment. Trois bières. Craving moins compulsif (le craving est une envie de boire (de l'alcool) liée à une réelle sensation de soif).

Le sommeil me gagne comme un train pénétrant la gare. Les voitures s'ouvrent. Mes pieds foulent les couches infinies de la mémoire (que les psychanalystes appellent *l'inconscient*, où je parle *d'imaginaire*).

Isabeau suspend le geste de se coiffer.

- T'aurais envie de prendre un bain ?

elle dit.

- Tu sais, avec les médocs que je prends.

- Contre l'abus d'alcool ?

- Contre le manque de volonté.

J'embrasse ma fille aînée dans son chemisier blanc.

- Je voudrais te parler,

elle dit.

J'entre dans la chambre d'amis calée entre la chambre de Jo et celle d'Isabeau, où je dors depuis la mort de Marcel. Ce matin Karen fit mon lit. Le blanc me pète au nez. Je suis à deux doigts de m'y affaler, quand la voix d'Isabeau derrière moi dit :

tu prends le maillot noir ou le marine ?

Il y a dans la gestuelle de ma fille aînée quelque douceur (tronc lisse du hêtre) dans lequel coulerait une sève torrentielle.

– Le marine est à ta sœur.

– C'est toi qui le mettras.

J'enfile le truc. Suis boursouflée. J'ébouriffe mes cheveux. Avant, je n'étais pas grosse. Avant la méno-deuil-pose.

Le poids j'y pense, il n'y a pas à dire.

Les nanas se faisant rétrécir l'estomac maigrissent rapidement (jusque moins cinquante kilos en quelques mois). Ne se sentent pas aimées pour autant. Leurs angoisses ne fondent pas, elles.

Les mères imposant à leur fille de se peser devraient avoir le cul bottée. C'est facile tu crois, maman, de résister à la tentation de la bouffe quand t'as tout le temps peur ? Que tu ne supportes pas la femme que tu es ? Quand les autres autour de toi s'amalgament et rient, que toi tu grimaces pour sauver la face, que tu te sens seule, seule, seule ?

Enseigner les arts, les artisanats. Apprendre aux enfants, aux adolescents, à métamorphoser leur sentiment de déroute en une production artistique dont ils soient fiers. Par laquelle ils *s'expriment* (nom de dieu, Marthe, tu parles prosaïquement).

Exprime-toi et le monde par toi s'exprimera.

Enseigner les arts et la langue. Le vocabulaire. L'entière du dictionnaire. Ce qu'on appellent les Lettres, Histoire, Droit, Philosophie. Pas de points, de bulletins, de menaces. Les sciences. Pousser vers elles celles et ceux en montrant de l'aptitude.

Société idyllique de rencontres au sommet.

Société d'arpenteurs, masseurs, danseurs.

De cuisiniers, jardiniers, couturiers, poètes, charpentiers, instrumentistes, coiffeurs, herboristes, comédiens, architectes.

Société où explorer le goût du peu de choses, navigateur couché sur le pont du rafiote, nez aux étoiles.

Une société de femmes et d'hommes courageux, joyeux, libres.

– J'aimerais, maman, poursuivre ma scolarité à l'internat.

Je suis face à Isabeau, cul dans le bain. Elle dénoue ses tresses, enfonce la tête sous l'eau. Gorgone.

Je vide dans l'eau le fond d'un flacon contenant le sel de bain. J'en amène l'encolure au nez. Ne détecte pas l'origine de la senteur. Ma main tremble. Je pose le flacons vidé de soi sur le bord étroit de faïence.

Le sommeil est refuge. J'aspire à la mort des gens heureux. A une nuit d'amnésie.

Je me mets debout dans la baignoire. Main d'Isabeau sur le mollet me retenant d'en sortir.

– Je veux une joie, je dis. Une sensation merveilleuse d'accord.

– Tu ne veux pas m'entendre ?

dit ma fille aînée debout, pieds dans l'eau, face à moi. Ses cheveux aniline tapissent ses épaules. On dirait des racines.

– Je t'écoute,

je dis, m'asseyant dans les trente-cinq centimètres d'eau chaude. Je ramène les genoux par devant, y accole la corde de mes bras.

Isabeau choisit la position agenouillée, mains aux cuisses.

– Je ne me suis jamais vraiment plu dans mon école.
 Mes sourcils se hissent. Ils n'aiment pas l'air que vicie le mensonge.

– Ne m'interrompt pas,
 dit Isabeau.

– Je n'ai rien dit.

– Ton visage parle maman, toujours, tout le temps, impossible de l'ignorer.
 Ma fille aînée possède une bouche d'un rouge où perce une pointe de violet. Elle a les dents blanches, alignées. Un nez droit, effilé, superbe. Marcel. Yeux bleus. De petits baigneurs, métalliques, s'y ébrouent.

– Il s'agit d'un pensionnat pour filles, dit Isabeau. En pleine nature.

– Catho.

– Exact.

– Qui dit catho dit privé dit fric.

– Il existe une fondation. Je leur ai écrit. Ils m'accueillent pour trois rien.

– Quand ?

– Après les vacances de Noël.

– Tu as pensé à ta sœur ?

– Les parents de Noémie hébergent Jo jusqu'aux grandes vacances. Toi tu te reposes. On fait le point en été.

– Tu renonces aux koukous,
 je dis.

Isabeau, agenouillée face à moi, avance la main vers mon genoux. Le contact léger de ses doigts me glace.

– Quels koukous, maman ?

– Ceux que Ferouz se réjouit de vous faire goûter.

– Il arrivera que nous soyons, le week-end, à la maison.

Je me déploie, sort du bain. Décolle de ma peau l'horrible maillot de bain. Pas. Pas hurler, Marthe. Pas inquiéter Jo. Jo boit. Jo rate son année scolaire. Jo rêve d'une maman humanitaire.

Je quitte la salle de bain à poil, ferme à clé la porte de la chambre d'amis, m'enfonce dessous les draps. Quelle garce a mis dans la tête des filles qu'il leur faille me fuir ? Karen ? Fanny ? Lucette ?

Je guette les bruits de l'immeuble. Isabeau n'en fait aucun.

A guetter, je m'endors, sur l'opinion qu'il est indiqué de se foutre de tout.

97.

– Pour toi,
 dit Jo, tendant mon téléphone.

– Je n'aime pas que tu répondes à mes appels,
 je dis.

Jo effectue le V de la victoire et disparaît, sac d'école au dos. Table du petit-déj non débarrassée. Un bol, le sien. Celui d'Isabeau est toujours nettoyé/rangé.

Sans le faire exprès, j'appuie sur une des touches latérales.

– Allô ?

Personne.

J'allume la radio, bois mon café.

Ce soir je vois Igor.

Le courage me déshabite. Organes exposés sur le pré de ma peau. Des vaches les

broutent. Personne n'entend parler de Marthe.

J'enfile une robe noire. A mon étonnement je parviens à remonter la tirette sur la hanche. Maigri ? Ce week-end, anniversaire de Victoire. Du beau monde. Vous faites quoi, dans la vie, Marthe ? Veuve.

Je surligne mes yeux de charbon cosmétique, enfile des bas couleur chair (Marcel les détestait), me hisse sur des talons. La parade fonctionne si et seulement si par moi-même je suis regardable.

Chez ma coiffeuse il y a dix jours j'ai bien vu : mes bajoues se fripent. On dirait un lézard. Putain de merde à quarante ans j'en avais trente, dans la tête. J'en ai bientôt cinquante-trois, vingt sous la caboche, un appétit pour les horizons nouveaux grand comme le palais de justice (de Bruxelles), appétit qui demande qu'à croître et qu'est-ce que je fais, hein ?

Vous faites quoi, contre l'apathie de vos desseins, Marthe ?

J'écris.

98.

Desseins : changer la décoration du vaste salon anciennement la cours menant aux trois garages.

Marcel n'avait envie de rien. Il était pourvu de deux mains gauches comme on dit, ce qui est également mon cas.

Il me baisait (souvent), préparaient les repas (parfois), était sympa avec les filles. Souriait (rarement). Buvait (beaucoup). Traînait son mal de vivre comme Oui-Oui son affreux chant.

Je repeindrai les murs.

J'achèterai un tableau deux mètres sur trois, peinture contemporaine, aux enchères d'une boîte de vente. Mieux, je commanditerai une œuvre. Fond noir, rose fuchsia, vert feuilles-quand-elles-sont-au-printemps-gorgées-de-sève, violet zinzolin, jaune safran, doré.

Je me procurerai, via un site de seconde main, un canapé *trop beau* comme disent les filles. En vue d'un espace saturé de couleurs, de lumières, d'objets.

J'écrirai une lettre d'amour à mon cher mari, détaillant la beauté de souvenirs communs. Je lui demanderai pardon de ma sensation d'être vers le bas traînée par lui alors que c'est moi, la machine grippée. Pardon, Marcel, de chérir le reproche. Pardon d'espérer un amour de couleurs, de lumières, d'objets. Pardon de n'être que Marthe, pas autre chose.

Autre chose que ?

Un écrivain qui soit lu.

99.

Mon roman s'intitule *Commencer*.

L'histoire d'une femme qui n'est pas moi et qui est moi.

100.

Je porte ma robe à volant, ourlet au-dessus du genoux. Je boucle mes cheveux. J'enfile des bottillons haut talonnés. De mémoire, Igor est beau mec. C'est moi qui cherche à le rencontrer. Il a dit ok, demain. Je refuse de me faire avaler. Et aussi je

refuse qu'on me prenne pour une mère inapte.
Je refuse de renoncer à mes rêves.
Tes rêves, Marthe ?
L'amour.
Pas l'écriture ?
Mon écriture est trop personnelle, hystérique, atypique.
Prétentieuse.

100.

Quand le téléphone sonne.

101.

Anatole s'excuse d'être coincé entre deux rendez-vous, il veut savoir *rapidement* comment j'encaisse le Baclofen.

Je suis en train de rédiger, à la table de la cuisine, un manifeste contre les centrales nucléaires, leur vétusté, leurs cuves fissurées. J'ai un café à portée de main. Du soleil par la fenêtre ce qui en novembre n'est pas coutumier. Envie de pisser.

– Ok, *rapidement*, dis-je à Anatole laissant un blanc entre l'adverbe et l'incipit de mon propos. Je me sens délestée de concentration en journée, je dors bien, je somnole au volant. Ma consommation quotidienne se limite à trois verres de bière, 33cl.

J'ajoute Merci de votre attention, Anatole, passez une belle journée. Je raccroche. Pose le téléphone sur le meuble blanc à droite de la fenêtre donnant sur la rue. Quand il sonne à nouveau.

– Marthe, vous avez raccroché.

Badaboum, ô joie.

– Je veux m'assurer, dit le black doctor, que vous avez pris contact avec l'addictologue que je vous ai renseigné.

Ce n'est pas la femme que je suis qui intéresse le Cameroun. C'est l'épave.

– Marthe ?

Triplenvie de pisser.

– Allez-y mollo, avec le Baclofen. C'est votre choix, nous en reparlerons. Mais d'après les études, pour éprouver l'indifférence à l'alcool, il faut approcher les cent soixante grammes. Ces doses nécessitent un séjour en institution. La chimie est une arme dont vous pourriez vous passer. Vous n'êtes pas en guerre. Si ?

Mes talons claquent sur le plancher. J'ouvre la porte des WC, cale le téléphone dans le cou, descend les bas, remonte la robe, prend place sur la cuvette. Je dis : Anatole ? Nulle réponse. J'urine. Le plus silencieusement que je puis. Au début, de manière contrôlée, contractant le périnée. Puis, à fond le jet.

– Quand vous serez à 75 mg, dit Anatole, on fait le point. Je vous offre une grenadine dans un endroit truffé de guirlandes électriques. Le patron, excellent pianiste de jazz, joue le vendredi jusqu'à trois heures du mat'. Marthe ?

– Hum ?

Je m'essuie les lèvres du bas, remonte le panty, sort des toilettes.

– Vous écriviez quand j'ai appelé ?

– Oui.

– Cette nuit j'ai surligné, à votre attention, un passage de Pier Paolo Pasolini. Dans ce tiroir. Non. Ah. Marthe ?

– Anatole ?

– "Je vis existentiellement ce cataclysme dans mon corps ». Voilà. Vous êtes poreuse.

Fin de conversation.

Je reprends place à la table de la cuisine, devant mon ordinateur. Le soleil a foutu le camp. Dans le mot *poreuse*, mot porc ou port ? Peureuse ? Précieuse ?

Je rabats le clapet de l'ordi. Vague à l'âme. Port. Plaisance.

Je jette un œil au panier de fruits. Acheter des fraises. Avec mon dernier billet de banque. De grosses fraises. Chantilly.

J'enfile une gabardine. Je marche, sans plaisir, dans la rue, cabas d'osier dans le coude. Des fraises. Marée haute sur plage qu'est ta langue, Marthe. Sourire de tes filles. Port d'attache.

Igor, ce soir. Un pied devant l'autre. Tu n'es pas seule à être poreuse. Tous, comme toi, ravalent leur gueule. Font montre de courage.

Depuis la mort de Marcel, je ne fréquente que la supérette du quartier. Archi chère. M'en fous. Pas envie de prendre la bagnole. Pas envie des regards sur moi. Pas envie.

– Bonjour Marthe,

dit une voix derrière mon dos. Je transvase les fraises d'une barquette dans celle que j'emporterai, afin de repartir avec un maximum.

Lance se tient face à moi, rayonnant comme jamais.

102.

J'ai peur du bonheur.

103.

Lance de l'autre côté de mon caddie nage dans le bonheur bon dieu c'est flagrant. Je pense à mon amie Gabrielle s'embellissant jadis d'un amour. Amour qui, depuis, la saccage. Gabrielle résiste. Elle est toujours belle.

Lance déplace le panier d'acier sur roulettes, afin que son corps approchât du mien. Nous nous embrassons.

– Il faut piquer des fraises dans le ravier d'à côté, il conseille.

– Déjà fait, je dis.

Je pose les mains sur la barre enplastiquée du caddie (*cadet*, chargé de transporter les clubs de golf). Lance et moi ouvrons la bouche en même temps, nos sons se rentrent dedans, c'est rigolo. Lance et moi rigolettons.

– Lance, je dis alors que celui-ci effectue un geste gracieux de la main, indiquant qu'il me cède parole. Jo a des soucis en anglais. Pourriez-vous lui consacrer une heure, de temps à autre ? Je paierai.

– Le temps me manque, dit Lance. Je dois me rendre au rayon fromage. M'y escortez-vous ?

Purée de merde, jamais je n'ai vu mon voisin aussi beau d'être heureux.

– Vous êtes heureux,

je dis, me faisant caddie de mon caddy.

– C'est vous qui êtes passée, hier, Marthe ? Je voyais d'anciens amis.

– Vous seriez d'accord, pour Jo ?

dis-je, tentée de bifurquer en direction du rayon biscuits.

Lance hâte pas.

– Ok, dit-il. Si vous ne me payez pas.

– Une heure semaine, pendant un mois ?

– Si cela lui est utile, je suis également doué en mathématique. Quel fromage choisir pour un grand vin de bordeaux ?

– Vous êtes amateur de vin ?

– Je reçois un ami qui l'est,

dit-il, avec dans la main une roue de reblochon. Moi le reblochon, je l'achète au quartier.

– Allez-y, je dis. Je marche avec lenteur.

– Dans les grand-magasins ?

– Dans ma propre vie.

Je quitte le chariot de Lance. Agite la main. Envie de ces biscuits/crêpes à la bretonne.

– Marthe ?

La couleuvre avisée, que je suis, ravale sa langue.

– Pouvez-vous donner votre parole que vous demeurerez discrète, en ce qui concerne le va-et-vient de mes amis ?

Approche, joli scarabée.

– Je traverse un moment décisif, dit Lance. Je n'ai pas l'intention de seulement rêver.

Il paraît vulnérable, disant cela. Peu importe qu'il y ait feinte. La vulnérabilité jouée est plus douce que l'arrogance assénée. Elle me touche, la posture de Lance.

– Merci de votre confiance,

je dis.

Les gâteaux au beurre, fins comme dentelle, croustillants, c'est ici, non ? Où, bordel ? Lance est dans mon dos, cinq mètres plus loin.

Des larmes m'ourlent les paupières. Voilà les biscuits. Deux euros vingt. J'en fiche deux paquets dans le caddie, me dirige vers les caisses, me ravise, replace les deux paquets sur l'étagère ad hoc quand je vois Lance, en bout d'allée, me fixer durablement.

104.

Les fraises sont englouties en moins de deux. Isabeau me laisse sur la table un mot : Maman tu dois VRAIMENT réfléchir au pensionnat. Jo dit Je sors. Je dis Pas avant tes devoirs. Elle dit Rendez-vous avec la psy.

L'idée me traverse de retourner à la supérette. Satanées crêpes. Leur absence m'obsèdent. Il me reste, pour toute fortune, cinq euros cinquante. Las.

Je devrais m'agiter les jambes. Mais je pense trop quand je marche. Trop. Il me faudrait des oreillettes, pour que j'écoute, podcastées, des émissions sympas. Où en trouver ? Existe-t-il des applications, comme ils disent ? Sur téléphone ? En parler aux filles. Qui veulent une autre mère.

Marcel n'écoutait pas la radio. Ne lisait pas le journal. Se désintéressait des

actualités.

La nuit, me prenait la main.

Je me sers un café. J'écoute Mouloudji sur mon ordi vu que je ne suis pas capable d'activer Spotify et son corollaire le baffle bluetooth. Je note sur une feuille vierge :

- Prendre rdv avec Juan, cf. l'accident de Marcel.

(N'en pas faire allusion, ce soir, devant Igor)

- Proposer un thé à Fanny, que j'en sois quitte. A l'heure actuelle, est en possession du dossier concernant ma pension de veuve.

- Terminer le manifeste anti-nucléaire.

- Non consommation de beurre, fromage, graisses, fritures, sucres avant le 31 décembre.

- Placer, à l'entrée des supérettes et grandes surface du coin, une offre de cours particuliers (*langue française, expression écrite*).

- Se délester chez Oxfam de la moitié des fringues.

- Dresser une liste d'invités pour la fête, entre Noël et Nouvel an, (Marcel suivait – pourquoi n'aurait-il pas suivi?), bien que la majorité des potes ne nous ont pas invitées, récemment, les filles et moi.

- C'est officiel, je suis affublée d'une peau de lézard.

- Se rencarder sur la possibilité transitoire de bénéficier du statut VIPO (Veuf-Invalide-Pensionné-Orphelin).

- Vous faites quoi, dans la vie, Marthe ?

- VIPO.

- Voir avec la pharmacienne si elle peut fabriquer cette foutue crème hydratante dont tu as la recette en tête depuis deux ans bordel : 20 ml d'huile de coco ; 30 ml de cire d'abeille ; 5 ml d'huile essentielle de rose musquée ; 5 ml de vitamine E. Ou décide-toi à fabriquer toi-même cette autre crème, à base d'aloès vera.

- Téléphoner à Irène, Armand, Lydia.

- Prendre dans l'enveloppe de Lance pour payer la consommation si Igor ne l'offre pas.

(Je n'ose compter ce qu'il reste dans la dite enveloppe. Une cinquantaine de billets ?)

Mal de ventre. J'avale un médoc. Me fais couler un bain. La présence d'Isabeau dans la maison me crispe. Je ferme le mitigeur, frappe à la porte de la chambre de mon aînée. J'entre.

- Qui te met en tête d'entrer au pensionnat ? La même personne qui cherche à me séparer de Jo ?

105.

Isabeau, dans le pull torsadé irlandais couleur crème de son père, lorgnon sur le nez, de sa chaise amovible rotationne le corps en direction de moi qui suis assise sur la bord du lit, jambes écartées, talons haut, coudes posés aux genoux liés entre eux par le vide.

La honte me met en rage.

- Si tu n'es pas disposée à m'écouter, dit Isabeau, va faire des courses.

- Parle, j'ai l'humeur coincée dans la gorge.

Ma fille se tient assise comme une religieuse, dans une posture d'humilité, je la lui ferais bouffer.

Inaccessible Isabeau aux propos rapides, déterminés, tranchants.

– J'ai entendu parler d'un pensionnat, comme je te l'ai dit. J'ai besoin de calme, maman. Trop de passage, ici.

Mon orgueil en prend un coup. Moi qui rêve d'une maison courants d'air. Pleine d'humains différents, se croisant, se humant, s'apprivoisant, trouvant des arrangements, dansant, j'aime danser, autre façon de liquider la violence induite par la honte d'être celle que je suis.

– Tu es une bonne mère, maman. Je ne remets pas ça en question. (Pourquoi, dès lors, ne te jettes-tu pas sur moi à me purlécher les joues tel un chiot?)

– Je ne supporte plus la maison, elle dit. Papa y est aux quatre coins. Il me reste un an et demi à tirer. Le bahut que je vise est top qualité. J'y rencontrerai des filles du monde entier.

– Tu disais que nous nous verrions *parfois* le week-end ?

– Les autres filles ne reviennent chez elles que trois fois l'an. Je risquerais de me trouver exclue.

Mon cœur se déchire, comme le papier qu'on fout au bac.

– Laisse-moi réfléchir, je dis.

– Tu serais d'accord ?

Nulle trace d'émotion sur le faciès de ma fille.

Un crayon noir, dans sa main, tournicote.

– Tu as besoin de mon autorisation, je dis. Tu l'obtiendras si tu fais entrer au pensionnat Jo en même temps que toi.

– Jo se plaît dans son école, maman.

– A prendre ou à laisser.

Le pensionnat en question, j'y ai jeté un œil. Filles uniquement, haute bourgeoisie. Hyper catho. Marcel dans sa tombe serre les poings.

Dans mon bain, que je veux brûlant à la limite du supportable, j'enfonce la tête. J'ai l'habitude des ronces sur ma chair. Je suis née autiste. Enfant, adolescente, ça me prenait une énergie surhumaine de me lier aux autres. Honte de n'en être pas capable. Honte de n'avoir pas de bandes d'amis. Honte de n'être pas aimée d'amour amoureux.

Au cœur de la honte, inflexible, amazone, gaie : la persévérance.

En toute circonstance, tiens-toi droite et souris.

La porte du grand hall claque. Jo hurle.

106.

Un rat.

Résultat : Jo entre dans mon bain toute habillée. Je l'asperge. Elle rit. Ma petite.

Tu te battras, Marthe ?

Ô que oui.

107.

A Isaac Stern, violoniste :

- Pourquoi tu travailles autant ? Tu joues tous les jours.
- Si je ne travaille pas, je pense. Si je me mets à penser, je meurs.

108.

Robe/jersey bleu vert, sacrément courte, bas noirs 15 den, bottillons noirs haut talonnés. Rouge aux lèvres, fard à paupière brun cuivré, mascara noir. Cheveux ondulés. Dix kilos de trop, sous nappage.

Les derniers temps, avec Marcel, je m'apprêtais en triple vitesse pour sortir. Lui aussi. Duo de fripés mous, peau nue à même l'endormissement. Ombres incarnées. Dans mon sac à main blanc crème à anse/année 50', mon téléphone chante.

- Tu sors ce soir ?
- Je vois Igor, Isabeau. Vous dînez chez Lucette.
- J'ai réfléchi pour l'internat.
- Laisse le soleil entrer dans ton cœur chérie,
je lance, légère comme la paille.

Envie de prendre feu.

Je fourre le téléphone dans mon Rita Hayworth.

Me maquillant, il y a un quart d'heure, je sifflai l'entièreté d'une bouteille de bière/33cl. Sans compulsion. Le Baclofen atténue le craving (soif de boire).

Sur mes cheveux, je noue un foulard noir aux ukrainiennes fleurs, mauves, vertes, roses. Pas envie que le regard des autres me bouffe. Alors j'enfoncerai les ongles dans leur paroi stomacale. Ils me repousseraient. Je tomberais face/béton. Sans révolte je mourrais.

109.

Le bar où je donnai rendez-vous à Igor est fermé. Sur le trottoir autour de moi trois filles s'esclaffent, une femme vieille tire un chien de moyenne taille à longs poils, un homme parle dans un Gsm, manteau gris, raide comme bite de bœuf. Pas d'Igor.

Je m'approche du mur séparant le bar de la vitrine d'à côté. Je lève un genou, que j'appuie contre la pierre, fouille le sac en quête d'agenda. J'y mentionnai, à la date d'aujourd'hui, le numéro de celui que je dois rencontrer.

- Bonsoir, Marthe.

Main sur l'épaule. Nom de dieu le sac refuse de se fermer. Suis genou en appui contre le mur. Je me penche sur le rabat du sac, afin que la tute de pression entre dans le trou, j'y arrive pas, coince le sac sous le bras, perds l'équilibre. Igor me retient le coude, ma tête se dévisse, je le vois. Souriant.

Marcel souriait peu.

- Salut Igor,
je dis.

Igor glisse la main dans mon cou, ses doigts attirent ma nuque contre son visage, je tourne la tête. Les lèvres de l'homme respirent ma peau, le mouvement de son corps entraîne le mien. Je jette un regard au sol, craignant avoir perdu quelque chose mon sac n'est pas fermé.

- Je t'emmène ailleurs,
dit Igor.

J'avise en terrasse une table de bistrot avec cendrier rempli de mégots (fumeur

écrasant la clope un centimètre avant le filtre). Sur la peinture sombre à la surface de la table, trace d'ondée récente (pendant laquelle j'étais dans le bain, avec Jo, dont les yeux, grands ouverts, disaient la tristesse de ne pas avoir devant soi son papa).

Je pose le sac sur la table de ferraille, foute le nez sur la fermeture, lève le rabat, agence la bourse de velours noir entre l'agenda et le paquet de pastilles à la réglisse (mauvaise haleine), ouvre le paquet, non, pas de truc en bouche pour parler à l'ex-associé de mon mari, j'aurais la honte soudain, honte collée à mes pratiques non contrôlée de sorcière en rut. Le clic de la pression s'effectue, je rita hayworth,, Igor dit Contre le mur tu as fléché ton bas.

Bras ballants. Pluie tombe. Une Mercedes noire passe en trombe.

Igor est grand. Il m'interroge du regard. Qu'il a vitreux. Le soir tombe. Nuit dure comme charbon. Igor approche, avance la main. La main ne me touche pas, revient à la poche du manteau brun tabac.

– J'étais à l'enterrement de Marcel,
il dit.

Barbe de trois jours, col ultra blanc.

– As-tu mangé ?
il dit.

Mes pieds refusent de répondre.

– Marthe, tes bas on s'en fout. Cuisine iranienne ?

Je fais non de la tête.

– Italienne ?

Igor en ma direction fait un pas. Plus loin une portière claque. Un passant dans son téléphone parle portugais.

– Je ne te prends pas dans les bras, dit Igor. Je ne l'ai pas fait le jour des obsèques, je ne le ferai pas aujourd'hui. Je suis heureux de te voir. J'ai faim.

Il lève le bras, un taxi s'arrête, l'ex-associé m'entraîne à l'intérieur. Il y fait tellement nuit que mes yeux ont envie d'être volets descendus.

Les états d'âme ne servent à rien, Marthe. Fait comme Isaac. Prends ton violon.

Marcel ne happait pas de taxi.

Igor donne au chauffeur des indications précises. Dans une vitrine de restaurant que le véhicule longe, mon regard s'empare d'un bouquet de lys blancs.

Je suis tassée sur la banquette, mains jointes sur les cuisses. Ces temps-ci, mon corps pratique la posture vulnérable. Petite vieille aux épaules rentrées. Fin-de-femme.

Igor aborde avec le chauffeur le sujet du trafic urbain. Pendouillant au bouton d'un cordon torsadé/doré, un drapeau vert et rouge + étoile. Mes mains se contractent. Igor parle une langue que je ne comprends pas. Le chauffeur allume le poste de radio. Igor me souffle :

– Selda Bağcan, j'adore.

– Quelle langue parlez-vous tous les deux ?

– Turc.

Le chauffeur jure en flamand. Une bagnole n'a pas respecté la priorité de droite. Moi je suis plutôt à gauche. En faveur d'une Wallonie communaliste, solidaire, visionnaire.

Igor enchaîne dans la langue idoine (flamand), le chauffeur rit. Tandis que la berline redémarre en un mouvement de traîneau,

celui de mon enfance, que mon père tirait, moi dessus, le long des aubépines

blanches de neige,
tandis que chante une femme portant le nom de Selda peut-être morte à l'heure
qu'il est,
l'angoisse se délecte de moi dans un cri de jouissance que la ville n'entend pas.

109.

Nappe amidonnée. Jasmin. Bougie vieux rose, huit centimètres de haut, dans
coupelle de verre à collerette en créneaux. Vin rouge dans le verre, devant moi.
Sol de bois. Garçons de salle de noir vêtu, y compris la chemise. Musique classique
super faible. Lumière forte. Envie d'éteindre la bougie.

Gorgée de vin.

Face à moi, chaise vide. Igor pend nos manteaux. Vers le fond de la salle, deux
rangées horizontales de trois tables. Deux sont occupées. L'une par trois adultes et
deux adolescents lesquels ont l'air de se faire chier. L'autre par quatre vieilles
passées l'après-midi chez le coiffeur.

– Ma mère, ici, me traînait avec ses amants,
dit Igor.

Dents de fumeur. Veston pieds de poule. Main aux cheveux.

Ne touche pas au verre devant lui.

– Alessandro sait mon goût pour le Galestro. Désires-tu autre chose?

Une semaine en Suisse, mes enfants sur un traîneau, une nuit de sommets
dédaigneux à te foutre le vagin en feu, crissement des pas, air sec, l'inconnu.

– L'inconnu me sied,
je dis, liquidant le fond du verre.

– Tu aimes ?

Il me reste un peu du sentiment d'amour, Igor, mais je ne ressens rien de la mort
de Marcel alors.

– Le vin ?
je demande, soudain là.

– Marthe...

– Je te préviens : je n'ai pas de quoi payer.

Igor s'empare de la bouteille, me sert, se sert, dépose avec douceur la chose de
verre emplie du rouge fabriqué par la terre, le sang coule dans ma chair, celui
d'une morte. Seras-tu à mon enterrement, Igor ?

– Je voulais moi aussi te revoir, dit-il. Ces derniers temps j'ai pas mal voyagé.

– Bérangère va bien ?

– Oui.

– Vos enfants ?

Soupir d'Igor.

Quand je le rencontrai, la première fois, cela circula entre nous. Igor lisait Jacques
Ellul dont la couverture bleu ciel de *Métamorphose du bourgeois*, sur une table
basse à trois pieds, attira mon regard. Je lançai la conversation sur l'oligarchie.
Celle qui a peur. De perdre ses privilèges. Celle qui ne veut pas de la folie
majuscule. Celle qui s'invente de minuscules folies.

Nous nous trouvions sur la terrasse d'Igor, en mai ? septembre ? Un feu brûlait
dans une vasque (carène de péniche, dit la compagne plaçant une bûche). En guise
de paravent, arcs de métal où s'entrecroisaient plusieurs espèces de plantes

grimpantes dont une à grosses fleurs mauves.

Les assiettes étaient disposées sur la table dont la surface était de carrelages (ancienne boucherie, dit la fille, lorgnant mes jambes dénudées).

Marcel était sauvage, dans ses affinités. Brut de décoffrage. Il avait du goût. Qui n'était pas le mien. J'aime le raffinement bourgeois dépareillé. Marcel, qui n'en avait pas l'éducation, rayait de ses actes toute initiative d'harmonie qui soit, disons, *délicate*.

Chez Igor ce jour-là de notre première rencontre, il y avait de la rigueur dans la poésie. Chants grégoriens ? j'avais demandé. Je consulte la pochette, dit la fille. Chants grégoriens, confirmait Igor, revenant avec Marcel de la coque de péniche où le bois brûlait.

Marcel était fier, je crois, qu'Igor et moi soyons connectés. C'est une des dernières fois que je l'avais croisé. A l'époque, Marcel ne travaillait plus avec lui. Peu de temps après, Igor avait épousé la fille qu'il avait préalablement introduite comme associée dans le cabinet d'architecture.

110.

– Pizza ? Pâtes ?

dit Igor.

– Je demande la carte ?

je dis.

– Cuisine fraîche, choix restreint.

Tandis que « sur la stagione, Emma en cuisine persille les champignons, y ajoute pas mal d'ail, alors si tu ne te sens pas d'humeur vampire », je pense à mes filles dînant chez Lucette.

– Envie de quoi ?

dit Igor, lèvres moelleuses.

– Eau gazeuse.

je dis.

Par dessus les boulettes sauce tomates, le séminariste neveu de Lucette valide l'idée du pensionnat catho. Bon dieu.

– Tu es ailleurs, Marthe. N'est-ce pas ?

Le garçon de salle prend les commandes. Al Vangole pour Igor, Stagione pour moi.

– D'humeur vampire ?

dit Igor.

– Je ne suis pour rien dans l'incapacité de Marcel à traiter ses affaires.

– Sans Marcel, le cabinet n'aurait pas existé.

Igor commande, en italien, une deuxième bouteille (*rosso*).

Je rassemble mes cheveux à l'arrière de la tête. Une mèche ondulée me revient au visage, perles d'un rideau de porte. Je prends la mèche, la passe devant les yeux.

Cuisine sombre, maison familiale. Estival début d'après-midi.

Porte ouverte sur la rue, où personne ne passe. De l'autre côté des perles, le soleil tient, sous le pied, la gorge des oiseaux. Le silence baise la chaleur sans soucis des vivants.

Du vin, par un garçon aux ongles rognés, est dans nos verres versé. Je n'ai pas faim. Une octogénaire se lève de table, pour pisser quoi d'autre. Passant à hauteur, me sourit.

Igor pose la main sur la mienne.

– J'ai d'autres soucis que de pleurer mon sort,
dis-je, sous-tirant la partie de mon corps piégée sous la chape de chair.

– Trois jours après Marcel, je perdais mon père,
dit Igor.

Les deux pizzas sont livrées. Je demande de l'huile piquante. Du bout de l'index et du majeur, Igor tapote le couvercle argenté du pot de parmesan. Le remplir, est-il sommé tacitement.

– Ce qui explique que tu ne te sois pas inquiété de nous ?
je dis.

– J'aimais mon père,
il dit.

– Mes filles aimaient le leur.

– Quand je t'ai rencontrée, tu m'impressionnais. Bérengère en fut jalouse.

– Tu laissas faire.

– Excellente gestionnaire.

– Après l'accident de la route provoqué par lui, Marcel a puisé dans un compte du cabinet c'est ça ? Pour éviter que ne soient vendues les parts de notre maison ?

(Pose, respiration, doigt descendant le long du pied), (de mon verre).

– Mon avocat étudie le dossier,
je dis.

Au mot *avocat*, Igor pose les coudes de part et d'autre de la pizza Alla Vongole, fruits de mers, crevettes grises. Croise les doigts, qu'il cale sous le nez.

Mon avocat étant le mec du premier à la porte duquel un soir, il y a une poignée de jours, je m'apprêtais à frapper jambes ennylonées sur robe micro.

Mes mains descendent aux couverts. Mangez tant que c'est chaud, disait maman. Mon père, lui, commandait d'attendre que la maîtresse de maison eut introduit l'extrémité de la fourchette entre les dents.

Marcel se foutait des conventions.

Le jasmin sur la nappe m'attendrit.

Igor à nouveau pose la main sur la mienne. Celle au couteau. La retire aussitôt.

– Ne prends pas ton air dubitatif, dit-il. Je le connais, ton air.

Je coupe un morceau de pizza, la pâte est molle sur le dessus, croustillante par dessous, je la replie comme une lettre à glisser dans l'enveloppe, *delizioso*. Ma petite langue est guillerette. Je bois. Le visage d'Igor est terne. Ses dents, nicotinisées. Belles mains. Voix de roche.

– Devant la loi Marcel en avait le droit, dit-il. Mais j'ai pris le couteau dans le dos.

– Quel air dubitatif ?

– Celui que je t'ai vu le jour où nous nous sommes rencontré pour la première fois.

– La péniche.

– Que trouvais-tu à Marcel ?

– Il m'a recueillie.

On ne devrait pas manger *et* parler. Ou bien être plusieurs à table. De sorte que d'autres échangent pendant que tu croques le champignon aillé.

Courant d'air dans mon dos. Je me tourne sur le sas d'entrée. Un personnage,

pantalon multicolore, veste jaune de toile, chapeau melon, visage blanc, nez rouge, pénètre dans le restaurant, main chargée de tracts.

– Un clown,
dit Marcel.

Igor plisse les yeux. Une des mains agrippe le couteau. Nos yeux se croisent. Igor lâche le couteau. Avec théâtralité.

Mort à la bourgeoisie ! précède un bruit de porcelaine chue. Cris. Face à moi un garçon émerge à pas courus, du fond de la salle. Je me retourne sur la scène. Igor est debout, à côté de moi. Il arrive, avant le garçon, près du clown, qu'il soulève par le col.

– Qu'on ouvre la porte,
prononce-t-il. Le garçon ouvre grand le rideau faisant sas. Igor y pousse le personnage. Qui se laisse faire. Les trois hommes disparaissent à l'extérieur. Deux filles de salle, également de noir vêtues, emmènent vers les commodités la femme qui, il y a trente secondes, était attablée à l'actuel chaos. Son pantalon blanc, son pull jaune canari, sont maculés de sauces. Elle couine.

Le garçon de salle revient de l'extérieur du restaurant, s'accroupit, ramasse. Je déduis de la scène que le clown tira sur la nappe, laquelle entraîna au sol ce qui s'y trouvait. La petite vieille de tout à l'heure, au sourire angélique, pose la main sur mon épaule. Par réflexe, je la lui caresse. « C'est eux qu'on devrait liquider », dit-elle d'une voix chaleureuse.

Le chef de salle, d'une cuillère percutant un verre vide, demande parole. Il dit : « La police débarquera sous peu, j'espère qu'elle appréciera mon chianti (rires feutrés, m'insupportant). Nous offrons le digestif » (« Chic ! Merveilleux ! » me hérissant le poil je ne sais pourquoi).

Igor plante la fourchette dans la Vongole. Froid, décrète-t-il. Se lève sans un regard pour moi. Un garçon trotte jusqu'à notre table, s'empare des assiettes, dit : « J'arrive avec du neuf ».

Retour d'Igor. S'essuie la bouche. Pose les mains sur les miennes.

– J'aimais bien la chanteuse, dans le taxi,
je dis, ne bougeant pas d'un poil.

– Son militantisme lui valut des soucis.

– Pourquoi as-tu laissé partir le clown ?

Igor retire les mains. Sensation de vide. Igor boit. Une fois. Deux fois. Verre vide. Le mien idem. Légèreté. Une petite joie monte en moi. Physiquement. Éphémère. Ma façon à moi d'être au bonheur.

– Tu connais leurs revendications, j'imagine,
dit Igor. Il remplit nos verres. A raz bord.

– En le portant à la bouche je risque de le faire déborder,
dis-je, m'emparant du pied. Je me concentre. Rien de tel que de se concentrer, Isaac. Ça empêche de mal penser. Top là. Vin pas renversé. Fièvre de moi. J'envoie au mec devant moi un sourire de fillette. Il dit, sans me rendre le salut :

– Ceux qu'on dénomme les clowns prétendent que les institutions, bonnes à l'origine, sont à présent perverses.

– Jacques Ellul.

– Ivan Illitch.

– A la tienne,

dis-je, ressentant en la croupe de mon esprit la taloche de ce diable de Dionysos. Il

a envie de s'amuser, le grand dieu. De taper du pied, d'empoigner la taille de n'importe quelle gonze, enfant, vieille, moche, triste, dents de travers, de serrer son corps contre le leur, d'épines et d'artères. De jouir dans le con de la musique.

– Tu as entendu parler des clowns, Marthe ?

– Absolument pas.

– Tu écoutes la radio ?

– Plus trop.

Le garçon livre les assiettes avec pizzas. La vapeur de la mienne, champignons/ail cru, me monte au nez. Bouffée de chaleur. Je voudrais pouvoir me dégager de la robe bleu vert que je porte courte sur des bas ultra fins, dont le droit est démaillé à hauteur de genou. Je crève de chaud. Mon nez doit être rouge. Je me lève, poudre en sac.

– Reviens vite,

dit Igor, se saisissant au passage de ma main. Il reluque mes jambes. J'ai que ça de pas moche. Et la voix. C'est tout. Qui dit qu'il faut être beau pour exister ? Non mais c'est quoi ces trucs que tu laisses entrer dans la tête, Marthe ?

Devant le miroir des toilettes je me poudre. Du bout de l'index, j'étire le noir sous les yeux, vers les oreilles. Je ramène vers l'arrière l'abondance de mes cheveux.

Je me regarde de profil. On fait de drôles de poses, devant les miroirs, année après année après année. Un jour notre cœur se décompose : le temps plissa la peau, ce n'est pas une punition, c'est la marque d'une vie longue, de l'honneur que la vie nous fait, que nous prenons pour une insulte. Nous baissons les paupières.

Je me souris dans le miroir, brave Marthe. Quand des cris me parviennent, de l'intérieur du restaurant. Cris non plus de stupéfaction. De colère.

Je me terre entre le lavabo et le séchoir à main.

– Ils reviennent toujours,

dit Igor, me tenaillant l'avant-bras.

Rue. Sirènes. Igor m'enserme la taille. Faut que je vomisse, il dit. Appuie une main gantée sur un mur, crache ses viscères. Je fouille mon sac à la recherche d'un mouchoir. Les mamans ont dans leur sac un paquet de mouchoirs en papier et dans leur téléphone des photos de leur progéniture. Je n'ai rien de cela.

Igor retrousse l'un de ses gants, s'essuie la bouche contre le molletonné blanc.

– Cadeau de Bérangère,

il dit.

Le charme m'envahit.

111.

– T'es revenue ?

dit Karen, s'activant autour du frigo.

11:00 du mat'. Pluie drue. Je suis dans ma robe abricot, longue, ouverte dans le dos, épaules nues, j'aurais froid sans l'air chaud autour de moi. Karen booste-t-elle le thermostat ?

Lothar, quatre ans, se tient droit de l'autre côté de la table, dos à la fenêtre de la cuisine aux rideaux dorés. Lothar a le cheveux blond, raide, tombant à la base du cou, bien peigné. Porte un pull angora à grosses mailles couleur vanille. Ses petites mains sont posées à plat sur la table.

Karen a du mascara sur les cils. Des cheveux échappent, savamment, d'une queue de cheval. Elle porte un pull angora à grosses mailles couleur vanille (le flanc, pas

la gaine).

Karen dépose devant Lothar un pot de yaourt bio aux myrtilles. M'en propose un. La formule de politesse sortant de ma bouche me parait interminable Non merci Karen c'est gentil. Main de l'exquise parisienne sur mon épaule de papier. Je suis vidée de moi oh, ne pensez pas que je radote. Sensation d'être dégagée de soi est inestimable plaisir.

La nuit passée j'étais dans ma cuisine devant une tisane *Bedtime* : premiers chants d'oiseaux. Il me tarde d'être au printemps quand ils communiquent à 04:30 et les humains s'attendrissent. Si ça tombe ils règlent leurs compte, les oiseaux.

– Maman, dit Lothar, chez Granny t'as pris les biscuits au citron ?

– Sont pas bons.

– Tu les as pris ?

Lothar quitte la chaise, les pieds raclent le plancher, l'enfant se dirige vers les toilettes. Karen prend place à mes côtés avec un café pour moi, un café pour elle où sont plongés deux carrés de sucre brun.

– Hier soir je suis revenue, dis-je, pour la raison qu'Igor m'a mise dans un taxi.

– Tu étais chez lui, avant ça ?

– Ivre, nue, énamourée.

– Marthe.

– Deux coffres de chaque côté, à droite pour les jambes et le tronc, à gauche pour les membres supérieurs.

– Tu es revenue direct du restaurant, dit Karen, l'air affligé.

– Vous auriez des jeux, Madame ?

Le petit chose, âgé de quatre années, me regarde avec timidité, main sur le chambrant, pied allant d'arrière en avant.

Je me lève, passe devant le petit sur les cheveux de qui je pose la main, entre dans la chambre d'amis où dans une armoire j'ai placé livres d'enfants et BD. Je ne suis pas précautionneuse. Beaucoup furent détériorés.

Lothar s'assied en tailleur contre mon lit. Je lui tends cinq bandes dessinées (dont *les Tuniques bleues*, auxquelles je ne me suis jamais intéressée)

Je me sers un quatrième café. Cette après-midi, je travaille de 13 à 18h. Après quoi Lætitia dîne à la maison.

– Vous êtes où ce soir, Lothar et toi ?
je dis.

– Chez ma copine. Tu es invitée. Je devais te proposer.

– Avec tes beaux-parents, ça s'est passé comment ?

– Il voulaient m'accueillir dans le jardin d'hiver, thé fumé, petits fours à la pistache spécialités de ma belle-mère. J'ai pris la main de mon fils et sa valise je suis partie.

– Ça t'est permis, sortir Lothar de France ?

– Marthe, tu n'es pas ma mère. J'ai deux avocats, un à Paris l'autre à Bruxelles, j'ai besoin de vivre avec mon fils. Tu m'as proposé le gîte. Tes filles lui feront du bien, à Lothar.

Ne te montre pas pantoise, Marthe.

– Je peux te le laisser? Juan est disponible une heure.

– C'est lui, ton avocat belge?

- Il n'est pas inscrit au barreau.
- Il est quoi, alors ?
- Mon amant.

Karen m'embrasse, scotchée que je suis à la tasse de café, ayant assisté la veille, dans un restaurant, à un acte de rébellion.

Dans le vestibule Karen dit Juan est mon conseiller juridique, l'avocat qu'il m'a trouvé est l'un de ses amis.

Puis, tête passée dans la cuisine (Karen porte une drôle de casquette, celle des conducteurs de décapotable dans les années trente sauf que la sienne est rouge je trouve ça moche je frémis de contentement) : Juan, dit Karen, a le bras dans le plâtre, je fais que sucer.

Je me tourne sur le couloir aux trois chambres portes ouvertes. Lothar a pu entendre. Je me rends à la chambre où il se trouve. Il est étendu sur mon lit, endormi. Je prendrai une douche. J'écrirai. J'enverrai mon roman dans les maisons d'édition. Même si ce qui sort de moi est trop personnel. Digressif. Verbeux.

Bourgeois ?

Suis tentée de m'étendre contre l'enfant. Il a ôté ses souliers. Une des mains tient en son poing, à hauteur de nez, le coin de mon oreiller. Je ferme les rideaux sur la pluie tombant attraction oblige.

Dans le vestibule, j'attrape le veston de Marcel aux manches retroussées elles permettront à mes poignets de voir le temps qu'il fait. J'ai aux pieds des talons aiguilles achetés chez Emmaüs trois euros, deux pointures de trop. Achat d'une semelle un mois ou deux avant que Marcel ne s'endorme mon sein dans la main.

Il avait récriminé, en raison du prix de la semelle, je me souviens. Pauvre Marcel. Ta vie aurait été meilleure si nous avions disposé de fric. Tu fermes ta gueule. Sauf quand ta femme achetait des trucs qui ne te semblaient pas nécessaires. Genre une semelle en gel à cinq euros pour une paire de godasses à trois euros, dont le doré du talon fait à présent place à une orange-rouge qui ne ressemble à rien la nana avait peint le truc tu n'en sauras rien. Tu es mort. Mon mari.

Mes pas fendent le grand salon.

112.

J'ai un faible pour les plafonds bas des maisons villageoises qu'un poêle à bois chauffe en vingt secondes.

Au début, j'aimais le salon voulu par Marcel. Après tout, il souscrivait à la ville pour moi contre son propre désir.

Peu à peu le décor du grand salon ternissait. Rien n'était parachevé. Les fenêtres dans le toit n'avaient pas de pourtour, pas de plinthes entre mur et sol, par endroits le mur bombait sous l'effet de l'humidité (« ce n'est pas la priorité, Marthe »). Devenue femelle inapte à la reproduction, mon corps réclamait la chaleur. Même quand le corps (ménopausé) a ses montées, il a besoin de se sentir protégé par l'utérine température. Marcel baissait le thermostat quand je l'avais monté.

De guerre lasse, j'avais imaginé une cuisine lumineuse aux rideaux dorés.

J'aimais mon bureau, à l'époque. J'y pénètre, talons orange-rouge avec reste de doré, veston d'homme taille 54 dans les tons mauve-gris moirés. Je regarde par la porte fenêtre l'espace jardin : herbes hautes, rosiers en friche, vitres sales.

Un pleur d'enfant m'arrache au lieu.

Je ne suis plus cette femme-là. Elle, disant Nous sommes un jeune couple, vingt-trois ans de vie commune. Elle, arborant son alliance, unique réussite. Mariée, toujours. Mariée, murée, cœur sec.

Le petit Lothar, essoufflé, se colle à moi. Ma main lui balaie le haut de la tête. Une de ses mains est sur ma hanche, son bras entoure le haut de ma jambe. Vingt-trois ans de vie, figés. Moi qui, de la permanence, me lamentais. Moi dont l'âme en pagaille dénonçait l'alliance passée avec un homme incapable d'entretenir mon feu.

Le bras de Lothar se recroqueville contre son corps.

Je hisse l'enfant dans mes bras. Une paroi de larmes lui colle à la rétine.

Moi dont le chaos ne disparut pas avec l'homme honni.

Je ferme la porte du bureau voulu pour moi par Marcel. Où je rédigeai, pendant des années, des centaines de pages à décoller de moi le chaos.

Je traverse le salon. Le petit presse les bras contre mon cou. Son parfum est crémeux. Blanc. Les lys, dans la vitrine d'un restaurant, hier, me reviennent à l'esprit.

Dans la cuisine, je dépose Lothar devant un flan au chocolat. Je consulte mon téléphone.

Message d'Igor.

112.

Vendredi soir. Neige.

Je porte, pour la première fois depuis des années une jupe noire de ma jeunesse, un pull léger, même couleur, col en V, broche d'or. Le cul à l'étroit. M'en fous. Talons noirs. Pas trop hauts.

Lætitia est là.

Apporta, avec elle, un sous-Médoc. Porte un sous-pull noir sous une robe de toile style explorateur, boutons de haut en bas, manches courtes de toile kaki, le tout froissé. Collant noirs comme ceux que portent les fillettes. Opaques. A-t-elle froid ?

Je lui tends un châle noir et doré. Elle se saisit du pull marine de Jo posé depuis trois jours sur une chaise. Lætitia refuse d'endosser mes couleurs. Le noir et le doré en sont-ils ? Seules les animaux et végétaux produisent leurs propres couleurs. L'humain est terne. Autant assumer.

Sur mes épaules je pose et le noir et le doré.

– C'est quoi, cette musique ?

dit la petite Lætitia, tassée sur une chaise.

– Allons au salon.

Lætitia dit Oh c'est grand c'est beau.

J'allumai, avant qu'elle n'y pénètre, chacune des lampes et guirlandes.

Une lumière rouge clame dans l'âtre qu'avant la cendre il y a le feu.

Suffit d'entretenir.

Je m'accroupis, ajuste les bûches afin que la flamme s'empare du vide. Trop de plein étouffe la flamme.

– C'est quoi, cette musique ?

– Selda Bagcan,

je dis, comme si ça allait de soi alors qu'hier dans le taxi tu ne connaissais pas, Marthe.

Nous buvons une trappiste 5,5° dans verre ad hoc. Lætitia est assise en face de moi. Charge-toi d'elle, Dionysos.

- Bonjour Lætitia,

dit Jo, souriante. Isabeau la suit, tresse par-dessus tête, pull gris, col blanc. Elles embrassent amicalement ma collègue, qu'elles ont croisée une fois ou deux à l'association. Sont invitées, ce soir, à un anniversaire.

Je me sens belle. Envie de danser. Demain, anniversaire de Victoire.

Avant je dansais pour être repérée. J'avais besoin de prédateur. Vinrent les temps où je dansai pour complicité avec mes potes. Désormais je danse absente de moi-même. Rien ne s'empare de moi. La bête crève.

- Karen ne dort pas ici ?

dit Jo.

- Demain elle s'occupe du repas de midi. Vous serez rentrées ?

Isabeau quitte la pièce. Jo se penche sur moi :

- C'est pas top ton idée de m'enfermer avec Isabeau dans une boîte de cathos.

- C'est pas top ton idée, je dis, de t'enfermer sans moi dans une famille de bobos.

Je regarde ma fille cadette. Lève mon verre à son esprit tumultueux.

- Je t'aime, maman,

dit Jo, à reculons. M'envoie un baiser là où je me serais attendue au doigt d'honneur. Affranchis-toi, petite Jo. La famille, la patrie, l'air du temps. Endosse l'unique exigence du savoir. De l'amour de soi. Fuis le reste. Ta mère, l'école, l'idée d'un futur qui soit réussite. Cabre-toi. Emparese-toi. Erre. Reviens aux connaissances. Toujours.

- Entre Noël et Nouvel an, je donne une fête, je dis. Tu aimes la fête, Lætitia ?

- Je ne suis pas trop à l'aise quand je ne connais personne.

- Viens avec une copine.

- On verra.

Lætitia affiche, intentionnellement ou pas, un air entêté. Cela me plaît.

J'ai le cœur en faconde. Me suis faite une nouvelle amie. Son nom est : Selda.

- J'étais dans un restaurant hier, je dis, croisant les jambes. Quand des clowns sont entrés.

- Le restaurant italien ?

Le visage de ma collègue se fend d'un éclat. Elle dépose à terre le verre à bière. Se lève. Étire les bras vers le haut.

- J'aime ça,
elle dit.

- Que ça pète ?

- Tu connais le mouvement ?

- J'étais avec un type qui semblait au courant.

- *Un type ?*

- Dont je ne devrais pas m'approcher.

- Il faut aller vers quoi on ne devrait pas, Marthe.

Que chante Selda ? Ô, j'aime. J'absorbe le fond du verre. Avec le Baclofen, ma consommation est tombée à deux fois 33cl.

Ce soir, c'est différent. C'est le week-end. J'écoute la Turquie. Face à une collègue

qui me rend séductrice.

J'ai invité Anatole à se joindre à nous. Sur son répondeur. Pas de réponse.

– Que propose les clowns ?

je demande.

– T'aurais du gin, Marthe ? De la vodka, au pire ?

113.

Tricheuse. Lâche. Mauviette.

Au contraire de gens comme Lætitia, t'as pas le cran de l'ivresse absolue. Qui soit d'exception. Intense. Rarement concédée. Tu te contentes de petites soûleries. A l'image de ta vie. Petite. Statique. Plaintive. Tu voulais un roman joyeux. *Commencer*, c'est ça ? Où est la sobriété de la joie, lame acérée ? Les artistes font et sont vus. T'es pas vue. Cherche l'erreur, me dis-je dans la cuisine aux rideaux dorés, assiettes et couverts sales attendant d'être placés au lave-vaisselle.

Les rideaux dorés doivent être lavés. Les rosiers de ma cours, taillés. Mes romans, édités.

– Glaçons ?

je lance.

– Deux si tu veux bien,

dit à voix posée Lætitia, appuyée de guingois sur le chambrant strictement droit.

J'ouvre le bac congélation, passe le doigt sur la surface des glaçons avant d'en expulser un, particulier, de la généralité.

Je tends le verre à Lætitia. Elle s'érige en position droite. Comme un i. L'âme flottant sur elle comme la lune sur les flots.

Avez-vous assisté à un coucher de lune sur la mer ? C'est argenté. C'est d'exception. Mieux que l'intense ivresse du gin.

– Tu ne bois pas ?

dit Lætitia.

Coucher de lune sans ivresse ? Mais alors, serais-je Marthe ?

Je soulève le bras au bout duquel pend ma main. Elle rend captives deux bouteilles de bière. Ce soir mon quota explosera. Mes paupières se ferment. Baclofen. Ça m'est arrivé avant-hier. Plomb sur la cornée. J'outrepassai.

Une de mes profs disait C'est à l'intense de l'effort que les belles choses adviennent.

Je porte le goulot d'une bouteille à la bouche, le verre cogne mes lèvres, j'enfonce la langue dans le trou. Mes petites ivresses, comme tu dis, me plaisent. Je suis une femme ordinaire, que veux-tu.

Abandonne ton rêve d'être publiée. Tu n'es pas à hauteur d'un projet ambitieux. Pouah. J'ébouriffe mes cheveux. Marcel programma, sur le poste wifi, une station jazz qui, en cet instant d'ivresse ordinaire, diffuse Frank Sinatra. J'aime pas Sinatra.

Je prends le mâle en patience.

Lætitia parcourt le vaste salon où je mis les pieds moins de dix fois depuis la mort de mon mari. Depuis qu'entre les draps personne ne me prend la main. Depuis que mes filles ne rient plus. Depuis que ton absence, Marcel, fait un trou comme produit par l'obus. Je ne méritais pas la guerre. Je ne suis qu'une femme ordinaire.

– Que penses-tu des clowns ?

dit Lætitia, devant le guéridon où se tient penchée, retenue par un pied oblique, l'unique photo de Marcel et moi (nulle part ailleurs dans la maison il ne s'en trouve, pas même sur ma table de nuit où, au début, j'en avais mis une. Un jour je tirai le tiroir, y plaçai la photo. Je ne supporte pas l'hypocrisie).

– J'aime être bousculée,
je dis.

– Je connais des gens, dit Lætitia, qui font partie de la bande.

– Depuis longtemps ?

je dis, fixant la flamme dans l'âtre.

– J'ai frappé à leur porte le soir de notre tête à tête.

– Avant-hier ?

je dis, me contorsionnant en direction de la petite Lætitia, histoire de marquer charnellement mon (quelconque) intérêt eu égard à la conversation.

– Ils programmaient la soirée où tu te restaurais avec le type qu'il faudrait pas. L'idée est d'intervenir deux fois de suite, de sorte que les flics aient le temps d'arriver. Tu n'as pas assisté à la scène, n'est-ce pas.

– Le type m'a tiré de là.

J'ai laissé mon téléphone dans la cuisine. Je n'ose me lever. Lætitia accélère la cadence de l'oratoire flux.

– Trentième intervention clownesque dans des lieux publics, elle dit. Tu aurais dû en entendre parler.

Je suis une veuve ordinaire anéantie par l'impuissance à agir. Appelez-moi *Hamlet*.

– Il y a trois jours ils débarquaient au théâtre du Cric en pleine représentation. Le dirlo, qui est de tous les manifestes, a piqué une de ces rages.

– La mise en scène est de lui. Sa femme joue dedans.

– Shakespeare ?

– Hamlet.

Certes j'avais entendu parler de la pièce. Mais bon, tu reconnaîtras que le raccord est nickel.

Je bois cul sec le fond de bouteille. Toi, lectrice, lecteur, tu existes. Un livre entre les mains. Je ne connais pas ton nom. J'aimerais.

Lætitia qui maintenant marche à petits pas, de la façade/rue vers le mur troué de trois portes (celles de : bureau de Marcel, feu notre chambre, mon propre bureau donnant sur les rosiers à tailler).

– Les clowns, poursuit Lætitia, se mettent à dos restaurateurs, acteurs culturels, employés de la fonction publique.

– Tu as fichu le camp, avant l'arrivée des flics ? Dans mon restaurant ?

dis-je débouchant la seconde bière. Envie de mon téléphone. Tandis que mes mains prennent appui sur les accoudoirs du fauteuil, que mon postérieur s'ébroue, Lætitia se dirige vers moi, s'accroupit cul sur les talons, pose la main non loin de la mienne.

– C'était les ordres,
elle dit.

Du mauve, dans ses iris.

Un mauve qui flambe.

Le téléphone sonne. Mon corps jaillit du fauteuil en direction de la cuisine.

– Maman ?

dit Isabeau au téléphone.

– Je te demande pardon,
elle dit.

– Sois là demain midi, ok ?

– Je voudrais te parler hors des pieds de Karen.

– On prendra le thé chez Nana.

Nana fabrique des têtes de nègres, meringue entourée de crème au beurre saupoudrée de copeaux de chocolat.

Nana dans sa vitrine accola à la pâtisserie le mot *Grenè*, nègre en verlan. Se fit dénoncer. Pour racisme. Nana est juive par son père, marocaine par sa mère. Ses invendus vont depuis des années aux banques alimentaires.

– Karen cuisine trop riche, maman. J'aurai pas de place pour un Grenè.

– Armand, en ce moment, n'est pas chez Lucette c'est ça ?

– Au grand séminaire. Entrevue avec un supérieur.

– A qui tu voudrais qu'Armand avoue être amoureux de toi.

Silence au bout du fil.

Lætitia se pointe à l'orée de la cuisine, identique posture contre chambrant.

– Je ferai savoir à Karen demain matin, je dis, que nous désirons manger léger et que disposons de peu de temps. Ensuite, va pour un Grenès.

– Je vais bien, maman.

– Moi aussi, chérie.

– T'es sûre ?

J'embrasse l'adolescente, appuie la touche digitale rouge avec pictogramme représentant un cornet de téléphone. J'ouvre le frigo.

L'alcool est une drogue, me dit Anatole la nuit de nos kilomètres. Il existe une seule autre drogue, poursuit-il. Je prononçai les mots : tabac, joint, cocaïne, bouffe, sexe, jeux, médocs ? Anatole dit : tu n'y es pas, Marthe.

– J'ai sorti une bolognaise, je dis à Lætitia. On mangerait ?

Lætitia m'étreint. Cela ne m'est pas agréable.

Le téléphone bip. Message. Anatole. Est invité chez des copains, ne se pointera pas.

– Le gars qu'il faudrait pas que tu revoies, tu es attiré par lui ?

dit Lætitia, main sur mon épaule.

Je recule d'un pas, profère un mensonge, remplit une casserole d'eau.

L'autre drogue, c'est l'héroïne.

Héroïne et alcool ont le pouvoir de soumettre des gens extra-ordinaires.

114.

Karen débarque, le lendemain, à onze heures pétantes. Le petit Lothar s'agrippe à elle. Une morve s'agrippe au nez de l'enfant. Une migraine s'agrippe à mon hémisphère droit.

– Vous aimez la coriandre ?

demande la parigote.

Lothar me regarde. Je lui jette un sourire. Il refoule la tête vers le maternel plexus.

– Lothar veut son papa,

dit la voix de Karen enfouie dans les cheveux du petit.

– Sur ma tablette, j'ai *La petite taupe*,
dit Jo sortant de la douche, essuie-de-bain blanc neige enturbannant la chevelure.
Aussitôt dit aussitôt fait, ma fille place la tablette sur les genoux de l'enfant. Mes
tympanes happent la musique du film d'animation. Je me souviens.
Besoin de pisser.
Sur le djok (signifie cuvette de WC, en langue wallonne), je me prends la tête
entre les mains. J'ai pas dormi cette nuit. Suis vaseuse. Trop bu. Arrêter le
Baclofen ?
Je me torche la raie du cul. J'ai abusé de sauce bolo, hier.
Igor prétendait, dans le message, qu'il me rappellerait. Nada.
Dès la première bouchée de bolognaise de Marcel (il y met du ras el-hanout,
j'aime ça), Lætitia se tut. J'eus beau lancer la conversation sur les clowns : pas un
mot. Elle se resservit deux fois, engloutissant la merveille qu'était le dernier plat
concocté par mon mari. Je m'en voulus, que les filles ne soient pas là.
J'en voulais à Lætitia de gâcher le plaisir que ma langue, elle, réclamait. Mais
personne n'était content, dans ma confrérie corporelle. Mon foie avait tempêté le
premier. Maintenant, c'est le gros intestin.
Je me replace presto sur le djok.
Quand tu le voulais, Marcel, tu cuisinai divinement. Les premières années, ce fut
le cas. Tu gagnais bien ta vie. Tu achetais des fromages et charcuteries à gogo que
tu disposais poétiquement sur un plat marocain d'argent ciselé.
Ensuite, la joie te déserta. Tu buvais. Beaucoup.
Pendant la petite enfance des filles, les hormones du bonheur en mon corps
fonctionnaient à fond la caisse. Avec la rentrée de Jo à l'école maternelle, esseulée,
je me trouvai face à mes démons.
Nos démons respectifs, Marcel, se liaient d'amitié.

115.

J'aime le mot *foutraque*.

116.

La salade de Karen est sublime. J'y viens de, à la dérobadé, plonger une fourchette.
Sur les lèvres de la jeune femme est posé un rose discret. Un chouia brillant. Je me
traîne, ce qui n'est pas pour me déplaire. Mon gros intestin dégueula par le trou
voisin du sexe, il se sent mieux.

Quand mon sexe crachera-t-il le sperme ?

Baiser ne me manque pas. Ce qui me manque ? Être touchée la nuit. Qu'une main
parcourt ma nudité. Marcel le faisait.

– Papa faisait de bonnes salades,

je dis, alors que Jo lance sur la tablette, à l'attention de Lothar, un nouvel épisode
de *Taupek*.

– Dans la salade papa mettait les restes, dit Jo. C'était dégueu.

Ben, ça. Pour une fois que je fais mention du père.

– Tu appelles Isabeau, Jo ?

dit Karen dans son jean rose pâle, pull juste au corps, de même ton, par-dessus
lequel pendouille une antiquité, un bijou de famille, un truc vintage. Pas mal. Ok,
carrément beau.

Karen a la classe que je n'ai pas. Je fais provinciale. Je m'habille comme une taupe. J'ai pas le bon regard pour l'élégance. Il me suffit d'une paire d'escarpins haut talonnés. Que ferai-je à soixante-dix ans quand mes jambes seront tordues ? Que ferai-je si je ne puis me déguiser en femme ? Qui verra-t-on ?

Un spectacle tant ordinaire qu'on détournera les yeux.

Lothar me regarde. Je louche. Il sourit.

– Ça gronde, en Belgique,
dit Karen, appuyée contre le frigo.

– Tout va bien, Karen.

– Huit clowns derrière les verrous.

– Ah, les clowns.

– C'était le soir avec Igor ?

dit-elle, suave.

Je lui en veux de s'approprier le nom d'Igor. Je veux dire, c'est comme si tout à coup Igor apparaissait, Karen se levait, Igor la prenait dans les bras, se distanciant d'elle, la fixait avec chaleur, disait : *Karen* ?

117.

Page 138, *Commencer*. Disons que j'écrirai cent pages de plus. Ensuite ? J'envoie le texte comme je l'ai fait pour mes quatre précédents romans. Ensuite ? Je me plonge dans un nouvel opus. Science-fiction. Des gens se font assassiner les uns après les autres. J'y mettrai pas un gramme de digression.

– Impossible, Marthe.

– Ta gueule.

Soupir de mon hémisphère gauche. Il aurait aimé une vie de pâquerettes, de rires, de succès. Au lieu de cela il se coltine une névrosée qui pense à ses jambes quand elle aura soixante-dix ans, acquérant des chaussures orthopédiques sur un marché avant d'acheter de la tapenade d'aubergine, cent grammes tout au plus elle sera sans le sous.

118.

– Juan avance, dans mon dossier ?

je demande. Karen sort les paillons, y pose les assiettes, couverts, placés impec parallèles, verres à hauteur du centre de l'assiette, serviettes en tissus qu'elle a dénichés, où ? je ne m'en sers jamais.

Elle prend place à table, à côté de son fils plongé dans le graphisme de Zdeněk Mile, pragois mort à quatre-vingt-dix ans d'avoir rêvé sa vie en la réalisant (La petite taupe est regardable dans sa version originale par le petit Otohiko (Japon) aussi bien que par Lothar (Bruxelles) : pas de dialogues, des onomatopées, de la musique, aucun cinéaste n'a fait mieux).

– Juan, dit Karen, s'occupe fissa de mon dossier à moi, de telle sorte qu'il aura loisir ensuite de s'occuper du tien.

– Je suis sans le sous, Karen.

– J'en ai pour toi.

– Il y a de l'argent à prendre quelque part, Marcel a prévu.

– Qui est ton avocat ?

– Mon notaire.

– Marthe...

Arrivée d'Isabeau coïncidant avec la fin d'un épisode sur la tablette. Ma fille aînée soulève Lothar, sort un mouchoir de sa poche, lui essuie le nez.

– Tu veux voir des rouge-gorge, Lothar ? dit-elle. Nous avons mis des graines dans le jardin. On se cache et on regarde ?

Le petit n'acquiesce pas. Il se laisse faire.

Arrivée de Jo dans un sweat gris perle sur lequel est écrit *Jeunesse Marxiste Pessimiste*.

– Slogan de 68 ?

dit Karen à Jo.

– De quoi ?

dit Jo, fourrant en bouche une feuille de roquette.

– Quand les étudiants se sont greffés sur la révolte des ouvriers en 1968, dit Karen, ils se sont mis à écrire des slogans, sur les murs de Paris. *Marxiste pessimiste* en est un.

Ça ne me serait pas venu à l'idée.

– Il y a en a d'autres, dit Karen. *Aimez-vous les uns sur les autres*, est l'un de mes préférés.

– Pas mal,

dit Jo, n'ayant pas eu le corps d'un mec sur le sien.

– *L'art est mort, libérons notre vie quotidienne* est bien aussi.

– J'comprends pas,

dit Jo, main dans le saladier.

– Arrête, Jo, on va passer à table,
je dis.

– *Avant que d'écrire, apprenez à penser*,
renchérit Karen.

Putain, j'en connais pas même trois, de soixante-huitard slogan.

Karen continue :

– *Le bonheur est une idée neuve.*

– Isabeau, Lothar ? je crie. On mange !

– Quoi d'autre ?

demande Jo à Karen.

– Il manque l'eau à table,
je dis.

– *Camarades, vous enculez les mouches.*

Jo rit.

Je frappe du poing la table.

– L'eau, j'ai demandé.

– Encore,

dit ma fille à Karen.

– *Ceux qui font les révolutions à moitié ne font que creuser un tombeau.*

Un carafon se remplit d'eau. Le bruit m'occasionne du déplaisir.

Karen se lève, passe le chambrant où, la veille, le corps de Lætitia se tenait droit comme le *i* de idiotie.

Jo pose sur la table le carafon.

– C'est sympa, mai soixante-huit, elle dit.

– *Hurle !* était également un slogan, dit Karen revenue, Lothar et Isabeau sur les talons.

– *Il n'y a pas de pensées révolutionnaires, il n'y a que des actes révolutionnaires*, dit Karen. A ce propos, que pensez-vous des clowns?

dit-elle glissant une serviette dans le pull bon chic du petit de ses entrailles.

Karen, dans son ensemble rose pâle, sert chacune, contre-argumente, écoute, sourit, interroge et cetera.

Je suis une vieille peau bonne aux orthopédiques souliers.

119.

J'ai lu il y a quelques années *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée*, de Raoul Vaneigem. Celui-ci y voit « les signes d'une civilisation à venir, fondée non plus sur l'aliénation du travail, le pouvoir et le profit, mais sur la créativité, la jouissance et la gratuité ».

A l'heure où j'écris ces lignes, Raoul vit à Tonnerre. C'est pas beau, ça ? *Tonnerre*, dans l'Yonne ?

120.

Un slogan me revient. *Ne me libère pas, je m'en charge*. Un truc du genre. Non mais.

121.

Karen : *Nous ne voulons pas d'un monde où la certitude de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui*.

Jo : les clowns, ils se révoltent contre l'ennui ?

122.

C'est alors que se produit ceci (je me dresse sur les talons aiguilles made in Roma) : l'arrivée non programmée de la mère d'Anaïs, potentielle tutrice de ma fille Jo, qui croque les graines jetées par Karen dans la salade, ingrédients que je n'utilise jamais.

Je dois avouer, à regret, que la dame, quinze ans plus jeune que moi, incarne une bourgeoisie qui serait opposée à : *Vous finirez tous par crever du confort* (Nanterre, hall grand amphi). La mère d'Anaïs est souriante, respire la santé, porte un chemisier de lin clair, cheveux noirs ligotés derrière la tête, bouche puissante, dents rutilantes, expressivité modeste. Elle ne boit pas, elle. Ne s'est pas construite une bulle pour être séparée du monde, elle. Vit le vif, le parfumé, le lumineux.

Je m'enfonce sur ma chaise.

Karen en offre une à la dame, accompagnée de sa fille. Celle-ci disparaît, direction chambre de Jo.

Karen propose un verre d'eau, thé, café ?

– Thé vert, si vous avez.

Karen embrasse Lothar, lui essuie la bouche, se lève.

Je suis toujours en chemise de nuit (une mauve satinée vachement échancrée), pas coiffée, pas maquillée.

Envie de chier.

Dans le couloir menant aux toilettes, j'aperçois par la porte entrouverte les deux filles devant l'ordinateur de Jo. Complicité numérique. Rien d'autre. Je veux dire : on ne dirait pas deux sœurs.

Dans ma chambre j'enfile une robe noire sexy, des bas lycra ultra fins couleur gris perle. Hop, se hisser sur des talons. Se coiffer. Poudrer le nez. Un zeste de rose sur le haut des joues, étiré vers les tempes. Ombre brune au pinceau sur l'entièreté de la paupière, mascara, hop hop, regard dans le miroir lui-même posé sur la commode de Lucie ma grand-mère. La joie est là.

Joie, c'est pas le moment de te pointer. On vient m'enlever ma fille.

Je marche à pas lents, souveraine dirais-je, dans le court couloir de mes déboires à courir après le noir.

Purée ça fait du bien.

– Fanny ?

je m'exclame.

Ma voisine se tient derrière la dame, mère de la nommée Anaïs.

– Un soir que Jo mangeait chez moi, dit Fanny, Inès est venue récupérer sa fille.

– Termine ton assiette, Lothar, dit Karen.

Lothar s'incline vers sa mère.

– Il est fatigué, dit Karen.

– Il peut dormir dans la chambre de maman, dit Isabeau.

Exit Karen, Isabeau, Lothar.

Fanny prend place à table. Je la trouve jolie, ce matin. Peau lisse, celle des grosses. Cils ourlés d'un noir interminable. Fanny sourit, la garce.

La bouilloire électrique gronde, le loquet remonte signifiant que la commande est prête. Je verse l'eau dans une tasse + sachet de vert thé, rien pour Fanny, on n'est jamais aussi bien servi que par.

– C'est officiel, dit cette dernière, Lance organise chez lui des partouzes. Salmain est installé dans la rue.

– Rapport avec le premier ministre ? demande l'affable Inès.

– Adresse fictive, je dis.

– Salmain s'est cassé le bras, dit Fanny. Ses enfants ont dessiné des cœurs et tracé des mots sur le plâtre. Il a donné hier, en l'état, une conférence de presse. Je trouve ça décontracté.

– Oui, la conférence de presse, dit Inès.

Qui ne dit pas tout. Je l'interroge du regard.

– En réaction à un collectif de citoyens, dit-elle, dont nous faisons partie mon mari et moi. Je passe les détails.

J'apprécie.

– Je me plaindrai, pour Lance, dit Fanny. Deux adolescentes vivent en face de chez lui. Tes filles, Marthe.

– Quelle demande ?

je dis à Inès.

Fanny se lève.

– Tu m'offres à boire, Marthe ?

Éclair de complicité entre Inès et moi. Merde. Elle s'apprête à mettre main basse sur ma fille. Salope.

– Ton vin préféré, dans le frigo,

je dis à Fanny.

– Mon mari et moi, il s'appelle Ernest, dit Inès, sommes impliqués dans un maraîchage bio. Nous bossons gratuitement pour manger gratuitement. Sur le côté je joue à Fortnite ça me change des revendications bobos.

Sourire de la dame. Elle remue sa tasse, la soulève, la repose.

– Avec des amis juristes, continue-t-elle, nous introduisons une demande concernant le travail à temps partiel. A deux mi-temps, on ne vit pas. Ernest et moi sommes rentiers. Mais les autres ? Nous avons un projet d'école en faveur des analphabètes bruxellois.

– En Belgique plus d'une personne sur dix,

je dis.

Fanny referme un peu fort la porte du frigo.

– Salmain nous traite par-dessus la jambe, dit Inès. Nous résistons.

– Pourquoi vous encombrer de ma fille ?

je dis. Droit dans les yeux. Elle n'a rien à perdre, Marthe.

– Puis-je vous appeler Marthe ?

demande Inès, mère d'une copine de ma fille et alors ? Oui, elle peut.

Elle porte la tasse aux lèvres. C'est d'une classe insultante pour qui prétend que l'élégance n'est pas innée.

– Marthe, dit-elle, Anaïs et JoAnne se mettent des idées en tête. Excusez-moi de passer à l'improviste. J'ai vu que cela contrariait votre fille aînée.

– Isabeau,

dit Fanny, débouchant la bouteille un peu fort. S'assied.

– Vous pouvez compter sur nous, pour Jo,

dit Inès.

– Que se sont-elles mises en tête ?

dit Fanny, prenant posture de nonchalance (son gros cul déborde de la chaise).

Je dis :

– Jo veut se faire adopter.

Inès dit :

– Elle nous a confié que vous aviez des difficultés financières. J'en ai parlé à Ernest. Nous pouvons aider Jo.

– En prenant mes allocations familiales ?

je dis, sur le ton de Jacques Chancel quand il est sardonique.

– En nous engageant sur une certaine somme, poursuit Inès pure comme l'eau sur le roc. Cela impliquerait notre intervention, sur une année, dans les frais scolaires, de santé, l'argent de poche ainsi qu'un montant alloué aux chaussures et vêtements.

– Waouh,

dit Fanny.

– Qui a mis dans la tête de Jo de se faire adopter ?

je dis.

Il y a un gros caillou, arrêtes obtuses, dans mon estomac aux parois doucereuses.

Fanny se lève, rince son verre, un peu fort. Dit qu'elle s'en va. Je ne la salue pas.

– Marthe, réfléchissez à notre proposition. Ce n'est pas de la pitié.

– Les services sociaux s'occuperont de nous en attendant que les affaires soient réglées, merci de votre bon cœur.

– Appelez-moi Inès.

Je m'efforce un sourire. Fait plus Orange mécanique que Comtesse du Barry.

Inès se lève, pose la main sur mon épaule, appelle sa fille. Voix de velours. J'ai des couteaux dans la gorge.

– Marthe, je suis mariée depuis dix-sept ans à un homme que j'aime. Nous avons de l'argent, des amis, nous voyageons. Je n'avais pas honte de mon bonheur. Je le vivais au grand jour. Cela me donnait des ailes pour envisager une vie meilleure qui concerne l'ensemble des humains. Mon fils de sept ans est atteint de leucémie. Les médecins lui donnent dix mois. Ne m'en voulez pas si je donne l'impression d'une grande prêtresse. Ce n'est pas ce que je suis.

Inès répète, tandis que ses doigts se crispent sur mon épaule Ce n'est pas ce que je suis.

Moi pauvre, impuissante, égoïste, je serre Inès-la-brique contre mon corps de paille.

123.

Dans la cuisine Jo coud une lichette de jeans. Isabeau est plongée dans un bouquin en langue anglaise. Moi dans un bouquin traduit de l'anglais. Que je pose avec moindre bruit. Je me déplace à pas de biche qui aurait sous le sabot des coussins félins, j'approche une chaise de la vitre donnant sur la rue, pose un genoux sur l'innox de l'évier, décroche les rideaux dorés : ils *doivent* être lavés.

– T'es sûre, maman, de vouloir faire ça ? dit derrière moi la voix d'Isabeau. Une fois lavés il te faudra les repasser. Jeudi prochain tu travailles chez Ferouz, en plus de tes heures à l'association.

– Jo, dis-je, tu nous mettrais du Charles Trenet ?

Jo pose l'ouvrage, fait jouer les pouces sur son téléphone, ouvre le baffle posé en milieu de table.

– Trop fort,
dit Isabeau.

– Baisse toi-même,
répond la cadette.

J'arrive pas à descendre de l'évier. Genoux douloureux.

– Maman est coincée,
dit Jo.

– Merde, Lance arrive,
je dis.

– Ne lui fais pas le coup de tomber, hein,
dit Jo.

– Je vous l'ai déjà fait,

je dis.

– Tu n'as qu'à te cacher derrière les rideaux,
dit Isabeau.

– Je les ai dépendu.

– Que fait Lance ?

dit Jo, se levant.

J'agite la main.

Et merde.

124.

– On dirait, dit Jo, que maman le fait exprès.

Lance est debout, à quarante centimètres de moi qui suis jambes en position de V (de victoire). Connasse. Ça aurait pu être le N de nulle. Tout le monde aurait su que tu n'es capable que de tomber.

Les souliers de Lance sont de cuir brun briqués, à lacets top classe, c'est de l'anglais.

Un mouvement surgit à m'emporter vers le haut. Mes filles m'asseient à la table de la cuisine faut que je quitte cet endroit j'y suis trop tout le temps.

Les glaciers du Rwenzori, Marthe ?

– Bon ben je me tire,
dit la plus jeune de mes filles.

– Moi pareil,
dit Isabeau.

Charles Trenet chante *La mer*.

– Ça va ?

Lance est enfoui dans un pardessus trop léger pour la saison. Trop long. Trop plissé. Et sa tête. Un mutant. Il dit Allons dans votre chambre, Marthe. Introduit la main sous mon aisselle, me hisse en situation verticale. J'avance à petits trots. Mon pied droit est douloureux. J'exulte. Lance, proche. Davantage que le furent de mon corps Juan, Anatole, Igor.

Les humains sont faits pour se pelotonner les uns contre les autres.

Sur le lit de ma chambre, Lance allonge mon corps décadré, avec une telle. Ce soir chez Victoire, suis sensée bondir sur la piste. Une telle douceur. Qui me fend le ventricule de béton. Vous avez le cœur fendu quand par la fêlure l'émotion se glisse. Quand la petite joie se rit des camions sur le chantier, des fondations d'acier, du bruit des perceuses, elle rit la petite joie. Elle n'est pas dans le tableau. Elle est ailleurs. Dans un autre monde.

Lance s'allonge à côté de moi sur le couvre-lit préalablement disposé sur ce que sera notre bastion de plumes, de coton, de larmes.

Son nez est contre ma tempe. Il me parle dans sa langue maternelle, pieds aux souliers bruns briqués posés sur le vide.

Je dis, levant la nuque : Your shoes, Lance, remove them.

125.

Je m'endors.

126.

Accédant à l'état de conscience où l'esprit anticipe toute chose, en général les déplorables, ma main touche un corps. Je semi-lève les paupières, soupire d'aise, me recroqueville doucement à la manière d'un chaton, Lance dort à point fermés. Derrière le double vitrage un merle chante. Pensant au merle, je ne vois ni n'entends les doigts de Lance accéder à mon visage.

– Are you ok, Marthe ?

J'improviserai en ouvrant les yeux. Je les ouvre. Lance recule, un peu. De toute façon, je vois flou. Comme ça, c'est mieux.

– J'ai dormi,
je dis.

– Moi aussi,
il dit.

Ses doigts, à quinze centimètres de moi.

– Je suis amoureux et lui pas,
il dit.

Lance me caresse le visage. M'embrasse le front. Je me laisse faire. Il pourrait me dévorer crue. Ne demandez pas comment je fais pour baisser les armes. Les armes, vous les tenez serrées. Vous ne lâchez pas. Il faut que quelqu'un prenne le temps de vous persuader. Dépose, Marthe. Dépose.

Je bouge le pied. Dououreux. Putain de merde, ma soirée chez Victoire. Merde merde merde.

– Salmain ne m'inspire pas confiance,
je dis à voix murmurée.

Je respire par à-coups. Lance a des yeux à tomber dedans. Je m'y jette. Un sourire s'empare de ma chair. Dans le lit je prends appui sur le coude. La distance de l'un à l'autre m'agréée. Lance pose la main sur ma hanche. La retire. Je m'assieds sur le lit, jambes ramassées contre le ventre.

– Ne t'en vas pas, Marthe,
dit-il.

– Je suis une chatte craintive,
je dis, m'allongeant sur le dos. Main de Lance, sur mon ventre.

– Je ne glisserai pas le doigt dans votre fente, Madame. Je suis PD comme une phoque.

Je me tourne sur le mammifère de mer. Ses yeux beaux yeux sont clos.

Sa main est maintenant sur ma taille.

Je ferai quoi avec un pied foulé, à une fête où je serais passée de bras en bras ? Avec un air vulnérable de veuve cinquantenaire ankylosée par une cheville pareille à celle d'un éléphant ?

– Lance tu es épris de Salmain à quel point ? Un peu ?

– Beaucoup.

– Un peu beaucoup ou beaucoup beaucoup ?

– Passionnément.

L'éléphant, que je suis, ferme les yeux. Le phoque, que Lance est, parle.

– A Philadelphie où j'étais basé pour le boulot, j'ai rencontré mon premier durable. J'avais trente ans.

A son tour Lance place l'entier du corps en position dorsale. Fixe-t-il le plafond ? Ses mains arabesquent-elles ?

Sous la voûte de mes étoiles noires, je demeure coite.

– Steve, il s'appelait. Un type gringalet, chemise ouverte de moitié, bagues à chaque doigt. Humour juif littéraire. A uriner de rire. Journaliste. Nous ne manquions pas de conversation. Nous nous sommes mariés, avons acheté une maison. Je me tapais des hommes. Steve était moins prompt à la consommation. Il bossait comme un fou. Je tombais amoureux comme on change de slip.

Dans ma tête je regarde Lance en enfileur un.

– Un jour au boulot, on m'a proposé l'Europe. Ça faisait quinze ans que nous vivions ensemble. Steve ne voulait pas quitter les USA. J'ai dit oui. Steve m'a regardé avec, comment dites-vous en français ?

– Des yeux ronds.

– Steve a cru que je blaguais. En humour, il me surpasse.

J'ouvre les yeux sur le plafond. Les mains de Lance opèrent des figures alambiquées comme s'il cadrerait une photo.

– J'avais tout pour être heureux,
il dit.

Je lui attrape la main. Nous nous touchons piquetons pinçons, nous rions. Lance croise ses doigts avec les miens. Nous sommes l'un et l'autre forcés de nous positionner de côté, tournés l'un vers l'autre. Le regard de Lance est d'épée. Une pointe métallique, embusquée derrière le manche d'ébène, s'insère en moi. Sensation de déjà-vu.

Lance est dangereux.

Il s'assied sur le bord du lit, se passe la main dans les cheveux. Je demeurerai couchée même s'il quitte la chambre. Je bouge le pied. Zéro douleur. Ce soir, Marthe, tu danseras. Tu boiras. Une vie belle comme tout.

Lance se racle le fond du gosier.

Un rayon d'or (le soleil, Marthe) pénètre le vagin de la pièce (la fenêtre de la chambre, Marthe). La tête de Lance se tourne vers moi, sa main s'éprend de la mienne, douceur/confiserie, j'avais tout pour être heureuse. Marcel partit la main sur mon sein. Le gauche. Celui au-dessus du cœur.

– Tu avais besoin de solitude,
dis-je.

– Oui.

– Un jour, Salmain jeta les yeux sur toi.

– Je pensais que ça ne pouvait plus m'arriver. A cinquante-cinq ans, mes hormones descendent à la plage en taxi.

Je me lève, contourne le lit, boitille, ce soir je danserai. Je pose la main sur l'épaule de Lance, dit Je vais préparer du thé, préfères-tu un whisky ? Il me retient par la main. M'attire à lui. Dieu je veux la jungle vert bouteille des enivresments. Je veux les cascades, les chutes, la nudité.

Cesser de penser.

Être un corps.

Lance me baise la main.

– Ok pour le whisky,
dit-il.

Dans le couloir, une musique s'écoule par le rai sous la porte de Jo. Elles sont plusieurs, là-dedans. Mes pieds avancent à ras du sol. Ménager ma cheville. Ce soir, danser. Ne pas penser.

A l'orée de la cuisine je me retourne. Lance est dans mon dos il me regarde. Je ressens le froid de la lame. Elle n'est pas pour moi. Quand même, ça me glace les veines.

127.

Par la porte entrouverte de la chambre d'Isabeau, j'aperçois, posée sur le bureau, une enveloppe démesurée.

128.

Lance est très profondément épris du trou du cul de notre ministre premier.

129.

– Donc tu ne sors pas?

dit Karen, essoufflée.

Ma cheville a doublé de volume. Pour une fois que j'étais invitée à une fête. Que je pouvais faire boire les mille bouches de Dionysos (le désespoir éreinte dieu, que voulez-vous. Il picole, oublie qu'il faudrait se délester des noires pensées, qu'il suffirait d'apprivoiser la paix sans soucis de notoriété, de fric, de bonheurs convenus)

– Une amie vient me chercher,

je dis.

Lothar est empaqueté dans un loden bleu marine. Manque que la pipe.

– T'as une tête de déterrée,

me dit Karen.

– Tu voulais me laisser ton fils, c'est ça ?

– Jo s'en charge. Je la paie.

– Alors quoi ?

je dis, sentant monté l'appel de la bière. Le Baclofen, ça marche. L'idée de la soif est là, sans la soif. Le craving, qu'ils disent. Quand t'as le liquide moussu houblonné alcoolisé en bouche, t'as pas le réflexe d'avalier. J'imagine que ça fonctionne idem pour vin et whisky. J'en suis à deux bières par soirée. États seconds : acouphènes, endormissement.

Anatole m'a filé le nom d'un addictologue qui me fera faire une prise de sang, histoire de cartographier la santé de mon foie. Une analyse où il est question d'enzymes. Tout alcoolique, aussi contrôlé qu'il soit, devrait s'y plier, dit le black toubib. Dans une simple prise de sang faite par ton médecin de quartier on te dit C'est ok. Il faut aller plus loin. Quitte à recevoir un verdict non rassurant.

Quoi ? Mon foie, détraqué ? Je ne bois pas de la journée, pas de pépins de santé, me nourris comme il faut. Certes j'hamlettise, j'ai l'impression de tourner en rond, d'être éteinte. Les gens prétendent que je suis vivante. Je tiens pour mes filles. Je tiens pour la sensation d'aimer.

Je t'aimais, Marcel.

Il me fallait davantage.

L'éveil. L'envie. L'évidence.

– Lothar nous a vu faire l'amour, Juan et moi. Tu ne dis rien, Marthe. Dis quelque chose.

- Tu n'es pas prudente.
- Si c'est pour me faire des reproches.

Je me lève avec difficulté. Ne parviens pas à poser le pied. M'appuie sur la chaise. Mon amie Tania passe bientôt, elle m'emmène à la soirée. Envie de dégueuler. Je souris à Karen. Je suis partie dans dix minutes, je dis avec humilité. Mon téléphone bip. Message d'Igor. *Envie de toi*, est-il écrit sur l'écran. Ben tiens. Tu me suceras le gros doigt de pied, je hurlerai, tu prendras ça pour un orgasme, éjaculeras, nous prendrons une bière, ensuite ? L'amour ? C'est quoi l'amour ?

Me souviens pas.

Je glisse dans le couloir jusqu'à ma porte. Les mots de Karen se posent gentiment sur mon épaule, Pardon Marthe.

Il est des moments où la petite joie surgit, mes tripes en frétilent, pas mon cerveau. Mon cerveau est une saloperie de forteresse. Ça me fait une belle jambe, un cerveau non poreux.

Les mots se donnent un mal fou pour vous égayer. *Me faire une belle jambe*, alors que la cheville est monstrueuse. Quelle chance tu as, Marthe, de jouer parmi les mots.

Je croise mon visage dans le miroir de la salle de bain. Ne quittant pas des yeux mes propres yeux, mon index droit plonge vers le bas du miroir, se pose au menton sur un bouton rouge qu'il presse. La voix de Chet Baker sort de la boîte, quinze centimètres de long, quatre de haut. Les filles me l'ont offerte pour une fête des mères.

Ce dimanche-là de la fête des mamans, j'étais électrique comme une puce. Effusions émanant des lèvres de mes petites nanas. Marcel avait choisi cette musique, *I'm a fool to want you*. Le cadeau était un truc numérique avec un bouton rouge à enfoncer. Les filles y placèrent cent titres de musique censés être aimés de moi.

Marcel n'avait rien à foutre des cérémonies, du solennel, des rites.

Ce soir, alors qu'une sorte d'orage de ses éclairs faméliques me frappe le dos, que j'ai l'impression d'être un personnage subissant un roman, alors que l'ancien associé de mon mari a envie de ma main sur sa queue, j'écoute Chet.

Je m'assieds sur le bord de la baignoire. Je t'écoute me parler, Marcel. *I'm a fool to want you*. Mes ambivalences, mes impulsions, la mort que je traîne comme une chienne en laisse.

Face au miroir où je reviens, tandis que Chet dépose et la voix et la trompette, j'applique sur les cils deux tonnes de noir mascara.

130.